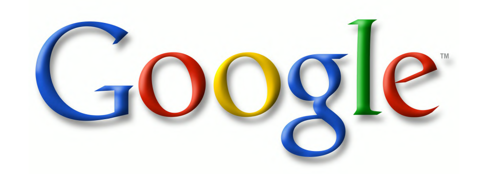
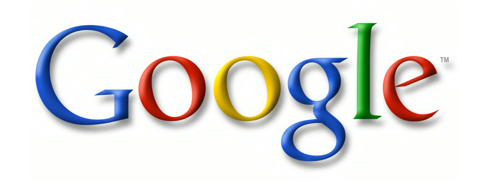






# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTIEME.

---

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

---

1792.

# DIALOGUES

ET

# ENTRETIENS

# PHILOSOPHIQUES.

# DIALOGUES

# ET

# ENTRETIENS

# *PHILOSOPHIQUES.*

## DIALOGUE PREMIER.

### LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LES habitans de Cachemire font doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le font d'affaires férieufes, & vivant comme des enfans qui ne favent jamais la raifon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, fe confolent de tout, fe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a fubfifté plus de treize cents ans, fans avoir eu ni de vrais philofophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paffables, ni de peintres, ni de fculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un

banian. Enfin, vers le commencement du dernier ſiècle, il s'éleva dans Cachemire quelque hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation & qui, nourris de la ſcience des Perſans & des Indiens, portèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui, à l'aide d'un bon viſir, poliça, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le ſultan, contre l miniſtre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. L feu que des génies inſpirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature paru épuiſée. La gloire des arts à Cachemire n conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſu l'autre au ſon des inſtrumens avec une grâce merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban; & enfin, d'excellens chimiſtes, qu avec de l'eſſence de jambon, & autres ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années tout une maiſon entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinren par ces beaux arts à l'honneur de fournir d modes, de danſeurs & de cuiſiniers preſq toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendr la capitale plus commode, plus propre, plu ſaine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlai & on ne feſait rien. Un philoſophe de l'Indouſ

tan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis, quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple semblable à celui de Pékin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'est-à-dire, de ces marchés & de ces magasins publics entourés de colonnes & servant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maisons sur de très-beaux ponts, & qu'on désirait en vain des places, des fontaines, des statues & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire, des choses admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'État de

Cachemire pour orner votre capitale, ]
faire toutes les grandes chofes dont elle a
foin ? Nous n'avons rien répondu, dit le
tangi : nous nous fommes mis à rire fe
notre coutume, & nous n'avons rien exam
Oh bien, dit le philofophe, riez moins, e
minez davantage, & je vais vous démontrei
paradoxe, qui vous rendrait heureux, &
vous alarme. Le cachemirien, qui était
homme fort poli, fe mordit les lèvres de p
d'éclater au nez de l'indien ; & ils eurent
femble la converfation fuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche ?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argènt.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Ar
rique méridionale poffédaient autrefois p
d'argent que vous n'en aurez jamais ; m
étant fans induftrie, ils n'avaient rien de
que l'argent peut procurer : ils étaient ré
lement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites confifter la riche
dans la poffeffion d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les tartares de l'Ukraine habite
un des plus beaux pays de l'univers, &
manquent de tout. L'opulence d'un État
comme tous les talens qui dépendent de l
tur. & de l'art.

Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux, est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années ; & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'État ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens

Égyptiens pour bâtir des pyramides, &
Chinois pour faire leur grande muraille ?
oignons & du riz. Leurs terres ont-elles
épuisées pour avoir nourri des hommes l
rieux, au lieu d'avoir engraissé des fainé

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout & vous ne me
suadez pas. La philosophie raisonne, & la
tume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi
maxime, ils mangeraient encore du gland
ne sauraient pas ce que c'est que la pleine l
Pour exécuter les plus grandes entreprise
ne faut qu'une tête & des mains, & l'on
à bout de tout. Vous avez de belles pier
du fer, du cuivre, de beaux bois de
pente ; il ne vous manque donc que la b
volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a
bien traités. Mais quelles dépenses énor
pour mettre tant de matériaux en œuvre

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De qu
dépenses parlez-vous donc ? Votre terre
duit de quoi nourrir & vêtir tous vos habi
Vous avez sous vos pas tous les matéri
vous avez autour de vous deux cents
fainéans que vous pouvez employer : il ne
donc plus qu'à les faire travailler, & à
donner pour leur salaire de quoi être

nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'État.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Hé bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en ſorte que les poſſeſſeurs du riz, du lin & des beſtiaux donnaſſent du pilau & des chemiſes aux mendians qu'on emploîrait à remuer la terre, & à porter des fardeaux, on ne ſerait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artiſtes, qui le long de l'année ſont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ ſix vingts jours, pendant leſquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiſeux en jours utiles ? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artiſtes déſoccupés ? Alors ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'induſtrie ; vous formerez un peuple d'artiſtes.

LE BOSTANGI.

Ces temps ſont deſtinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au tréſor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raiſon eſt admirable ; mais il ne revient d'argent au tréſor public que par la circulation. Le travail n'opère t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? eſt-il bien vrai qu'il ſoit de l'intérêt de l'État que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette converſation dura long-temps. Le boſtangi avoua enfin que le philoſophe avait raiſon, & il fut le premier boſtangi qu'un philo-

ſophe eût perſuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raiſonneur & le boſtangi s'entretenaient ainſi des hautes ſciences, il paſſa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-deſſus longue jaquette, capuce pointu ſur la tête, ceinture de corde ſur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ? A peu près cent mille de différentes eſpèces, dit le boſtangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philoſophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi auſſi, dit boſtangi, mais ce ſont de trop grands ſaints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boſtangi. Que cela eſt utile à un État ! dit l'indien. Cette converſation dura long-temps & ne produiſit pas grand'choſe.

## I I.

## UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

### LE PLAIDEUR.

HÉ bien, Monſieur ! le procès de ces pauvres orphelins ?

### L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien eſt aux ſaiſies-réelles. On n'a mangé en-

core en frais de juſtice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'uſage ; je le reſpecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'eſt que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller pluſieurs fois chez votre juge pour le ſupplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir eſt de rendre juſtice, ſans qu'on l'en prie. Il eſt bien grand de décider des fortunes des hommes ſur ſon tribunal : il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé, le prier de chanter ſa grand'meſſe ; pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon juge de remplir les fonctions de ſa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article déciſif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* eſt apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point de tout ; c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite, les juges le croient, & on gagne ſa cauſe.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres légiſlateurs de la même force, ſans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être ſuffiſamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on ſe partage en pluſieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain ? eſt-ce que nous vivons ſous *Juſtinien* & ſous *Théodoſe* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaſſe & les tournois ; ils couraient dans la terre-ſainte avec leurs maîtreſſes. Vous voyez bien que de ſi importantes occupations ne leur laiſſaient pas le temps d'établir une juriſprudence univerſelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entends : vous n'avez point de lois,

UN PLAIDEUR

ous allez demander à *Justinien* & à *Ch*
*is* ce qu'il faut faire quand il y a
age à partager.

L' AVOCAT.

'ous vous trompez : n us avons plus
; que toute l'Europe ensemble ; presq
aque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh! voici bien une autre merveille

L' AVOCAT.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guigne
la-putain, au lieu d'être natifs de Melun pr
Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Hé bien, qu'arriverait-il alors?

L' AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la ma
car Guignes-la-putain se trouve située dans
coutume qui vous est tout-à-fait favora
mais à deux lieues de-là c'est tout autre c

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils p
France? Et n'est-ce pas une chose a
& affreuse, que ce qui est vrai dans u
lage se trouve faux dans un autre? Par
étrange barbarie se peut-il que des
triotes ne vivent pas sous la même lc

L' AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitans de
& ceux de Melun n'étaient pas com
Ces deux belles villes fesaient dans

temps deux empires féparés ; & l'augufte fouverain de Guignes, quoique ferviteur du roi de France, donnait des lois à fes fujets ; ces lois dépendaient de la volonté de fon maître-d'hôtel qui ne favait pas lire, & leur tradition refpectable eft tranfmife aux Guignois de père en fils ; de forte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penfer de leurs premiers valets fubfifte encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en eft ainfi de pofte en pofte dans le royaume ; vous changez de jurifprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eft un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnat ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, & meffieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? eft-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits ? Et puifque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez eft auffi impoffible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mefure. Comment voulez vous que la loi foit par-tout la même, quand la pinte ne l'eft pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mefure de Paris n'eft point la mefure de Saint-Denis, il faut néceffairement que les têtes ne foient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature fe varie

à l'infini, & il ne faut pas eſſayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu ſi différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me ſemble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une meſure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais ſont des barbares ? Ils ont la même meſure ; mais ils ont en récompenſe vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une choſe qui m'étonne : quoi ! des peuples qui vivent ſous les mêmes lois ne vivent pas ſous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnés à leur ſens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas auſſi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais & d'autres peuples ont penſé que l'obſervation des lois était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je ſens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiſte qui ſe ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

## III.

## MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'est pour trouver en vous des consolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des consolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

(a) Madame de *Maintenon* & mademoiselle *Ninon de l'Enclos* avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

Mme DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des a pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt de cette trempe ; je vous ai toujours grettée.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeu beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'a tié, je n'ai jamais eu beſoin de la grande mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous blier. Croyez que parmi les malheurs attac à mon élévation, je compte ſur-tout ce contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi, je n'ai oublié ni mes prem plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi v êtes malheureuſe, comme vous le dites, v trompez bien toute la terre qui vous en

Mme DE MAINTENON.

Je ſuis trompée la première. Si lorſque n ſoupions autrefois enſemble avec *Villarcea* & *Nantouillet* dans votre petite rue des To nelles, lorſque la médiocrité de notre f tune était à peine pour nous un ſujet de flexion, quelqu'un m'avait dit : Vous appr cherez un jour du trône ; le plus puiſſ monarque du monde n'aura de confiar qu'en vous ; toutes les grâces paſſeront vos mains, vous ſerez regardée comme u

ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, & ne l'ai point trouvée.

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philoſophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyez pas contente ; & s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphithéâtre où chacun eſt placé au haſard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur !

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes ; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin ?

Mme DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoiſelle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe. Il faut que je ſois prude ; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vide ; mon eſprit

eſt contraint : je joue le premier perſonnage de France ; mais ce n'eſt qu'un perſonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que le fardeau impoſé à une ame languiſſante de ranimer une autre ame, d'amuſer un eſprit qui n'eſt plus amuſable ! (*b*)

Mlle DE L' ENCLOS.

Je conçois toute la triſteſſe de votre ſituation. Je crains de vous inſulter en réfléchiſſant que *Ninon* eſt plus heureuſe à Paris, dans ſa petite maiſon, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Verſailles auprès de l'homme de l'Europe le plus reſpectable, qui met toute ſa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la ſupériorité de mon état. Je ſais qu'il ne faut pas trop goûter ſa félicité en préſence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obſcurité voluptueuſe où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le ſeul remède dans votre état douloureux, c'eſt de ne dire jamais :

Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir !

Buvez du fleuve Léthé ; conſolez-vous ſurtout en jetant les yeux ſur tant de reines qui s'ennuient.

(*b*) Ce ſont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

Mme DE MAINTENON.

Ah ! *Ninon*, peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide ; mais osez.

Mme DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame, mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite & malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah ! cruelle *Ninon !* vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être

heureuſe auprès du trône ; & je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

M^lle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

M^me DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe !

M^lle DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal entendu. Vous vous croyez malheureuſe uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les déſirs ſi vifs qu'autrefois ? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

M^me DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

M^lle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté

& de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philoſophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

## IV.

## UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-vous qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand-homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté que l'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le

grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le si passer. Vous êtes né dans un temps plus fav rable que le sien. Il faut s'élever avec s siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une te fertile ont un avantage sur ceux qui l'ont c frichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous puissiez faire aisément. *Colbert* trouva, d' côté, l'administration des finances dans to le désordre où les guerres civiles & trente a de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'au une nation légère, ignorante, asservie à c préjugés, dont la rouille avait treize cer ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un hom au conseil qui sût ce que c'est que le chan Il n'y en avait pas un qui sût ce que c' que la proportion des espèces, pas un qui e l'idée du commerce. A présent les lumières sont communiquées de proche en proche. populace reste toujours dans la profonde ign rance, où la nécessité de gagner sa vie la co damne, & où l'on a cru long-temps que le bi de l'État devait la tenir : mais l'ordre moy est éclairé. Cet ordre est très-considérable il gouverne les grands, qui pensent quelqu fois, & les petits qui ne pensent point. Il arrivé dans la finance, depuis le célébre *Co bert*, ce qui est arrivé dans la musique depu *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hom qui pussent exécuter ses symphonies, to simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nom

des artiſtes, capables d'exécuter la muſique la plus ſavante, s'eſt accru autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la philoſophie & dans l'adminiſtration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le miniſtre apercevant que le philoſophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions: le miniſtre prit le papier, & lut.

La richeſſe d'un Etat conſiſte dans le nombre de ſes habitans & dans leur travail.

Le commerce ne ſert à rendre un Etat plus puiſſant que ſes voiſins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ſes voiſins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſerait inutile. Car pourvu qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pouvu que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées & la main d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit ſous; & le reſte

à proportion. La vraie richesse d'un royaum n'est donc pas dans l'or & l'argent ; elle e dans l'abondance de toutes les denrées ; ell est dans l'industrie & dans le travail. Il n' a pas long-temps qu'on a vu sur la rivière d la Plata un régiment espagnol dont tous le officiers avaient des épées d'or, mais ils mar quaient de chemises & de pain.

Je suppose que depuis *Hugues-Capet* la quar tité d'argent n'ait point augmenté dans l royaume, mais que l'industrie se soit perfec tionnée cent fois davantage dans tous les arts je dis que nous sommes réellement cent foi plus riches que du temps de *Hugues-Capet* car, être riche, c'est jouir. Or, je jouis d'un maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distri buée que n'était celle de *Hugues-Capet* lui même : on a mieux cultivé les vignes, & j bois de meilleur vin : on a perfectionné le manufactures, & je suis vêtu d'un plus bea drap : l'art de flatter le goût par des apprêt plus fins me fait faire tous les jours une chèr plus délicate que ne l'étaient les festins royau de *Hugues-Capet*. S'il se fesait transporter quand il était malade, d'une maison dans u autre, c'était dans une charrette ; & moi j me fais porter dans un carrosse commode & agréable, où je reçois le jour sans être in commodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'ar gent dans le royaume pour suspendre sur de cuirs une caisse de bois peinte, il n'a f que de l'industrie ; ainsi du reste. On prena dans les mêmes carrières les pierres dont bâtissait la maison de *Hugues-Capet*, & cell dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Par

Il ne faut pas plus d'argent pour conſtruire une vilaine priſon que pour faire une maiſon agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien étendu que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des repréſentations groſſières d'animaux. Les chênes pourriſſaient autrefois dans les forêts ; ils ſont façonnés aujourd'hui en parquets. Le ſable reſtait inutile ſur la terre ; on en fait des glâces.

Or, celui-là eſt certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'induſtrie ſeule les a procurés. Ce n'eſt donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'eſt l'eſprit ; j'entends l'eſprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne ſe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je ſuis pauvre par ces beſoins ; je deviens riche quand le commerce les ſatisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font ſix mille lieues au riſque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne ſont que le ſuperflu des hommes laborieux de la nation. La richeſſe conſiſte donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement ſage eſt donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles : donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or, il eſt clair que c'eſt les faire mourir pour la ſociété, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles ſont

perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens ſerait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui ſont encore en France aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière ſûre de nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer les champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & cet argent va aux marchands, aux coiffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces : ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des paſſans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux dans de grandes maiſons où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin feſant, elle produit des enfans à l'Etat, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi

des maçons & des soldats. Mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, & que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux, il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en fesant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison : Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, & du lait que les mamelles de sa femme donne à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe : il faut, en le fesant travailler, lui

faire efpérer d'être un jour affez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je fuppofe qu'on cinquante millions de plus par an : de cinquante millions il en paffe vingt dans pays étranger : trente font employés à fa maffacrer des hommes. Je fuppofe que penda la paix, de ces cinquante millions on en pa vingt-cinq ; rien ne paffe alors chez l'étr ger : on fait travailler pour le bien pub autant de citoyens qu'on en égorgeait. augmente les travaux en tout genre ; on tive les campagnes ; on embellit les vill donc on eft réellement riche en payant l'E Les impôts, pendant la calamité de la guer ne doivent pas fervir à nous procurer les c modités de la vie ; ils doivent fervir à la fendre. Le peuple le plus heureux doit celui qui paye le plus ; c'eft inconteftab le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public eft à l'argent ce que l gent eft aux denrées : une repréfentation, gage d'échange. L'argent n'eft utile que qu'il eft plus aifé de payer un mouton un louis d'or que de donner pour un quatre paires de bas. Il eft de même p à un receveur de province d'envoyer for royal quatre cents mille francs lettre, que de les faire voiturer à grands donc une banque, un papier de cr utile. Un papier de crédit eft dans le nement d'un Etat, dans le commerce la circulation, ce que les cabeftans font a les carrières. Ils enlèvent des fardeaux q les hommes n'auraient pas pu remuer à

Un écossais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit : c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système, une compapagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation ; donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent est un reste de barbarie & d'indigence : c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer ; puisque si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger : c'est perdre le commerce, puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ses propres Etats les

(*a*) Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat & donnait de grandes espérances.

denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une anti-chambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, &, à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées ſur les papiers du philoſophe ; le miniſtre le goûta ; il s'en procura une copie ; & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

## V.

## MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

MARC-AURELE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette baſilique eſt le temple. Cet homme que je vois eſt ſans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami, l'expreſſion eſt familière. Il faut que vous ſoyez bien étranger pour aborder ainſi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confeſſeur de la ducheſſe de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURELE.

Frère *Fulgence* au capitole ! les choſes ſont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le temple de *Jupiter* ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? d'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je ſuis *Marc-Aurèle.*

LE RECOLLET.

*Marc-Aurèle* ? J'ai entendu parler d'un nom à peu près ſemblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père : c'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Monſieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de va
loir mieux que moi ; mais je croyais qu'
était difficile de valoir mieux que mon pèr
Ma piété a pu m'abuser : tout homme est su
jet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vou
damné ?

LE RECOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous
( autant qu'il m'en souvient ) qui avez ta
persécuté des gens à qui vous aviez obliga
tion, & qui vous avaient procuré de la plu
pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter pe
sonne. Je rendis grâces au ciel de ce que
par une heureuse conjoncture, il vint à pro
pos un orage dans le temps que mes troup
mouraient de soif ; mais je n'ai jamais enten
dire que j'eusse obligation de cet orage au
gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fusse
de fort bons soldats. Je vous jure que je
suis point damné. J'ai fait trop de bien au
hommes pour que l'essence divine veuille r
faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie
où est le palais de l'empereur mon successeu
est-ce toujours sur le mont Palatin ? car
vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons to
perfectionné. Si vous voulez, je vous mène
à Monte-Cavallo : vous baiserez les pieds

St Père, & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs ; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle*, les *Antonin*, les *Trajan*, & les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchiſme ! l'inquiſition ! des dominicains ! des récollets ! un pape ! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube ! Je ne m'y attendais pas : je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voir un enpereur romain *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre ; que c'eſt un prêtre comme

moi qui eſt le ſouverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à ſon tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus ; & que votre ſucceſſeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la ſienne dans l'occaſion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choſes. Tous ces grands changemens n'ont pu ſe faire ſans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe ?

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez ; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruiſent des Carthages ; mais auſſi nous n'avons plus

de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe, je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais ſoupçonner que frère *Fulgence* n'eſt pas philoſophe.

LE RECOLLET.

Comment ! je ne ſuis pas philoſophe ! je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'eſt ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RECOLLET.

C'eſt . . . c'eſt ce qui fait que ſuis ici, & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paraiſſez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je ſais qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée ; j'admire la viciſſitude des choſes humaines : mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire romain eſt tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

# V I.

## UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE

*ſur la néceſſité & l'enchaînement des cho*

LE JESUITE.

C'EST apparemment par les prières St *François Xavier* que vous êtes parven une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe ? C quatre-vingts ans ! cela eſt digne du temps patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cen c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai grande eſtime pour *François Xavier* ; mais prières n'auraient jamais pu déranger l'or de l'univers : & s'il avoit eu ſeulement le de faire vivre une mouche un inſtant de que le portait l'enchaînement des deſtiné ce globe-ci ſerait tout autre choſe que que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des fut contingens. Vous ne ſavez donc pas l'homme eſt libre, que notre volonté diſp à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur terre ? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuite ont fait pour leur part des changemens co ſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites ; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que brachmane, eſt un reſſort de l'univers ; il obéit à la deſtinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Aſie ? à l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cauſe de l'aſſaſſinat de *Henri IV* !

LE BRACHMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'aviſai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, ſur la côte de Malabar, & de-là ſuivit évidemment la mort de *Henri IV*.

LE JESUITE.

Comment cela, je vous ſupplie ? Car nous qu'on accuſait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose En avançant le pied gauche, comme j'ai l'hon neur de vous dire, je fis tomber malheureu sement dans l'eau mon ami *Eriban*, marcha persan, qui se noya. Il avait une fort joli femme qui convola avec un marchand armé nien; elle eut une fille qui épousa un grec la fille de ce grec s'établit en France, épousa le père de *Ravaillac*. Si tout c n'était pas arrivé, vous sentez que les affaire des maisons de France & d'Autriche auraie tourné différemment. Le système de l'Europ aurait changé. Les guerres entre l'Allemag & la Turquie auraient eu d'autres suites; ce suites auraient influé sur la Perse, la Pers sur les Indes. Vous voyez que tout tenait mon pied gauche, lequel était lié à tous le autres événemens de l'univers, passés, pré sens & futurs.

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que servante du grand-père du fondateur des feuil lans (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femm

LE BRACHMAN

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Mme de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux cette doctrine fort à la mode alors, comme vous le savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était distiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire ; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste

de la machine la converſation inutile que nous avons enſemble ſur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous diſons vous & moi eſt peu de choſe, ſans doute ; mais ſi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ſerait autre choſe qu'elle n'eſt.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra ; mais certainement nous n'aurions pas cette converſation, ſi vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, ſi votre *St Ignace de Loyola* n'avait pas été bleſſé au ſiége de Pampelune, & ſi un roi de Portugal ne s'était obſtiné à faire doubler le cap de Bonne-Eſpérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le ſecours de la bouſſole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la bouſſole ; & puis dites que tout n'eſt pas éternellement aſſervi à un ordre conſtant, qui unit par des liens inviſibles & indiſſolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui ſouffre, tout ce qui meut ſur notre globe.

LE JESUITE.

Hé, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais

l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends, vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre & les mers. Mon Père, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

## VII.

## LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

### PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poëſie eſt quelquefois admirable; mais la phyſique d'*Epicure* me paraît b mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choſes qui ſont prouvées évidemment par des principes inconteſtables.

LUCRECE.

Mes principes le ſont.

*Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.*
*Tangere enim & tangi niſi corpus nulla poteſt res.*
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'eſt touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vide, vous ne me perſuaderiez pas plus que l'univers s'eſt arrangé

!-même dans l'ordre admirable où nous
›yons, que si vous disiez aux Romains
a sphère armillaire composée par *Possi-*
*s* s'est faite seule.

LUCRECE.

ıis qui donc aura fait le monde?

POSSIDONIUS.

être intelligent, plus supérieur au monde
moi, que je le suis au cuivre dont j'ai
osé ma sphère.

LUCRECE.

›us qui n'admettez que des choses éviden-
comment pouvez vous reconnaître un
ipe dont vous n'avez d'ailleurs aucune
n?

POSSIDONIUS.

mme avant de vous avoir connu, j'ai
que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

›us avouez que la matière est éternelle,
e existe parce qu'elle existe; or, si elle
par sa nature, pourquoi ne peut-elle
former par sa nature des soleils, des
es, des plantes, des animaux, des
ıes?

POSSIDONIUS.

us les philosophes qui nous ont précédés
:ru la matière éternelle, mais ils ne l'ont
émontré; & quand elle serait éternelle,
s'ensuit point du tout qu'elle puisse former
›uvrages dans lesquels éclatent tant de

ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me perſuaderez point qu'elle puiſſe produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne compoſera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organiſée avec le temps, & devenue un mélange d'os, de chair & de ſang, produira un cheval, & organiſée plus finement compoſera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le ſuppoſez ſans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre ſans preuve. Je vais vous donner des os, du ſang, de la chair tout faits : je vous laiſſerai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Conſentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'empire romain, ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu ſi vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRECE.

Non ; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de ſiècles pour que la nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles, arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure régulière ; vous ne

oduirez rien. Si le temps de votre vie ne ·ut suffire à produire seulement un champi-ıon, le temps de la vie d'un autre homme suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, ıurquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire. faudrait avoir vu naître des hommes & des ıimaux du sein de la terre, & des blés sans ;rme, &c. &c. pour oser affirmer que la atière toute seule se donne de telles formes : sonne que je sache n'a vu cette opération, ersonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Hé bien, les hommes, les animaux, les ·bres auront toujours été. Tous les philoso-ıes conviennent que la matière est éternelle ; ; conviendront que les générations le sont ıssi. C'est la nature de la matière qu'il y ait ;s astres qui tournent, des oiseaux qui vo-t, des chevaux qui courent, & des hommes uı fassent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous chan-ez de sentiment ; mais vous supposez toujours e qui est en question, vous admettez une hose dont vous n'avez pas la plus légère reuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est au-ourd'hui était hier, était il y a un siècle, il a cent siècles ; & ainsi en remontant sans n. Je me sers de votre argument ; personne 'a jamais vu le soleil & les astres commencer ; carrière, les premiers animaux se former

& recevoir la vie. On peut donc penfer que tout a été éternellement comme il eft.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deffein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deffein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiffance.

POSSIDONIUS.

C'eft comme fi vous me difiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaifon n'eft pas jufte. Vous avez vu bâtir des maifons, vous avez vu des architectes; ainfi vous devez penfer que c'eft un homme femblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les chofes ne vont pas de même : le capitole n'exifte point par fa nature, & la matière exifte par fa nature. Il eft impoffible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pofsède par fa nature la forme qu'elle a aujourd'hui ? Ne vous eft-il pas beaucoup plus aifé de reconnaître la nature, qui fe modifie elle-même, que de reconnaître un être invifible qui la modifie ? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eft de comprendre comment la nature agit : dans le fecond cas, vous avez deux difficultés, qui font

ſont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis, & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi ? c'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe qu'elle en ſuppoſe une autre ? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être ?

POSSIDONIUS.

Non ; je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature ; mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême ; & cette ſeule raiſon me prouverait un Dieu, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſède,

puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or, ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout temps & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait : or, certainement vous ne diriez pas que du fumier penſe ; la penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme ; je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue ne ſont pas actuellement en mouvement ; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déjà de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or, vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins ſoient formés ; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encore ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt

néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière. Or, le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie & la penſée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde; ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout temps, ſuivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre: elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée; il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſuppoſez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement & la penſée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des penſées. Vous ne pouvez nier que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la ma-

tière, puiſque vous n'oſez dire qu'un caillou penſe. Vous ne pouvez oppoſer que des *peut-être* à la vérité qui vous preſſe ; vous ſentez l'impuiſſance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un être ſuprême, intelligent, tout-puiſſant, qui a organiſé la matière & les êtres penſans. Les deſſeins de cette intelligence ſupérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des aſtres. On voit que tout eſt dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un deſſein ce qui n'eſt qu'une exiſtence néceſſaire ? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'eſt qu'un uſage que nous feſons des choſes qui exiſtent ? Les argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colchos ; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les argonautes entrepriſſent leur navigation ? Les hommes portent des chauſſures : direz-vous que les jambes ont été faites par un être ſuprême pour être chauſſées ? non, ſans doute : mais les argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes

de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil long-temps répandue & écartée dans l'espace s'est conglobée, & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité, vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement, en adoptant cette hypothèse, vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or, n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un

dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un être suprême ?

LUCRECE.

Si j'admets cet être suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? sera-t-il hors de tout lieu ? sera-t-il dans le temps, hors du temps ? remplira-t-il tout l'espace, ou non ? Pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles & malheureux ? Pourquoi le mal moral, & le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet être suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les assymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure* ?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

C 3

## SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un être ſuprême inacceſſible à nos ſens, & prouvé par notre raiſon, qui a fait le monde, & qui le conſerve; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troiſième livre, admiré de tous les ſavans de Rome, je ne crois pas que vous puiſſiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

*Idque ſitum media regione in pectoris hæret.*
L'eſprit eſt au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez compoſé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'eſprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'eſt une bonne tête? & ſi vous diſiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de ſa voix & de ſes poumons?

LUCRECE.

Mais ne ſentez-vous pas que c'eſt autour du cœur que ſe forment les ſentimens de joie, de douleur & de crainte?

*Hîc exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum*
*Lætitiæ mulcent.*

Ne ſentez-vous pas votre cœur ſe dilater ou ſe reſſerrer à une bonne ou mauvaiſe nouvelle? N'y a-t-il pas là des reſſorts ſecrets qui ſe

détendent ou qui prennent de l'élaſticité ?
donc là qu'eſt le ſiége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du
veau, qui paſſe à l'eſtomac & au cœur
deſcend aux parties de la génération, &
leur imprime des mouvemens; direz-vou
c'eſt dans les parties de la génération qu
ſide l'entendement humain ?

LUCRECE.

Non, je n'oſerais le dire; mais qua
placerai l'ame dans la tête, au lieu de la n
dans la poitrine, mes principes ſubſiſt
toujours : l'ame ſera toujours une m
infiniment déliée, ſemblable au feu élémen
qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une m
déliée puiſſe avoir des penſées, des ſent
par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que t
les parties de mon corps étant touché
ont le ſentiment; parce que ce ſentime
répandu dans toute ma machine; parce
ne peut y être répandu que par une m
extrêmement ſubtile & rapide; parce q
ſuis un corps, parce qu'un corps ne peu
agité que par un corps; parce que l'int
de mon corps ne peut être pénétré qu
des corpuſcules très-déliés, & que par c

quent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien, qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRECE.

Non, ce ne sera pas par lui-même ; ce sera par l'assemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble ?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris séparé-

ment ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaifon n'eft qu'éblouiffante. Cet arbre a en foi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans fes boutons; & le fuc de la terre développe la fubftance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en foi le germe de la penfée, & que les organes du corps développaffent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impoffible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quinteffenciée, n'a pas en elle plus de droit à la penfée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chofe de femblable à ce qui la produit : or une penfée, une volonté, fentiment n'ont rien de femblable à de la n tière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui fe heurtent produifent mouvement; & cependant ce mouvement n'a rien de femblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenfions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de femblable à l'être qui le produit; donc la penfée peut naître de l'affemblage de deux corps qui n'auront point la penfée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaifon eft encore [illegible] us éb'ouiffante que jufte. [illegible]e ne vo[illegible]s que [illegible]atière dans

deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRECE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a existé de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le ſyſtème d'*Épicure*, & que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atomes produit la penſée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles & penſans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels, penſans par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire, eſſentiel à toute matière ; que ſi la matière penſait néceſſairement par elle-même, toute matière ſerait penſante: or, cela n'eſt pas ; donc il eſt inſoutenable d'admettre une ſucceſſion d'êtres matériels penſans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raiſonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à ſon fils en formant ſon corps. Cette ame & ce corps croiſſent enſemble ; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, & l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

*Præterea gigni pariter cum corpore, & unà*
*Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem :*
*Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur*
*Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis.*
*Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,*
*Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.*
*Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi*

*Corpus & obtusis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium, delirant linguaque mensque;*
*Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.*
*Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï*
*Naturam, ceu fumum in altas aëris auras:*
*Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus*
*Crescere; & ut docui, simul ævo fessa fatiscit.*

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers, mais m'apprenez-ous par là quelle est la nature de l'ame?

LUCRECE.

Non; je vous fais son histoire, & je raisonne ec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père commu-que à son fils la faculté de penser?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les fans ont les inclinations de leurs pères, mme ils en ont les traits?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il ; agi comme un instrument aveugle? A-t-il étendu faire une ame, faire des pensées, en iissant de sa femme? L'un & l'autre savent-comment un enfant se forme dans le sein ternel? Ne faut-il pas recourir à quelque ise supérieure, ainsi que dans les autres opé-ions de la nature que nous avons examinées? : sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi,

que les hommes ne se donnent rien, & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Éclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRECE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

il n'y a pas un être appelé la *vie* qui
e ce sentiment à un corps organisé ?

LUCRECE.

ıs doute. La végétation & la vie sont
ıots qui signifient les choses végétantes
vantes.

POSSIDONIUS.

l'arbre & l'animal ne peuvent se donner
gétation & la vie, pouvez-vous vous
er vos pensées.

LUCRECE.

crois que je le peux, car je pense à ce
je veux. Ma volonté était de vous par-
e métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

ıus croyez être le maître de vos idées. Vous
donc quelles pensées vous aurez dans
heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

voue que je n'en sais rien.

POSSIDONIUS.

ous avez souvent des idées en dormant;
faites des vers en rêve ; *César* prend des
; je résous des problèmes ; les chiens de
e poursuivent un cerf dans leurs songes.
idées nous viennent donc indépendam-
de notre volonté ; elles nous sont donc
ées par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'être ſuprême eſt occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des ſubſtances incorporelles, qui ont enſuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le ſecours des ſens, tantôt ſans ce ſecours ? Ces ſubſtances ſont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? ſont-elles formées auparavant ? attendent-elles des corps pour aller s'y inſinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal eſt capable de les recevoir ? ou enfin eſt-ce dans l'être ſuprême que chaque être animé voit les idées des choſes ? quelle eſt votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère ſur le champ un mouvement de nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens ſe digèrent, comment du blé ſe transforme en ſang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue ſur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* juſqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de ſentir notre impuiſſance, de reconnaître un être tout-puiſſant, & de nous garder de tout ſyſtème.

VIII.

VIII.

SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

*gouverneur de la Cayenne amena un jour n sauvage de la Guiane, qui était né avec eaucoup de bon sens, & qui parlait assez ien le Français. Un bachelier de Paris eut honneur d'avoir avec lui cette conversation.*

LE BACHELIER.

IONSIEUR le sauvage, vous avez vu sans te beaucoup de vos camarades qui passent vie tous seuls; car on dit que c'est-là la table vie de l'homme, & que la société : qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

imais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme paraît né pour la société, comme plusieurs ces d'animaux : chaque espèce suit son ict : nous vivons tous en société chez :.

LE BACHELIER.

omment ? en société ! vous avez donc de s villes murées, des rois qui tiennent une , des spectacles, des couvens, des uni- tés. des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes & des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations conſidérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins ; nous nous procurons aiſément la nourriture ; nous nous marions, nous feſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons *ſauvage* un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore ſauvages les bêtes qui ne ſont pas apprivoiſées, & que s'enfoncent dans les forêts ; & de-là nous avons donné le nom de *ſauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chaſſez.

LE BACHELIER.

Penſez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laiſſe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ferais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées : que penſez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler & de rire, & qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, Monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes so des machines?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organ qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, Monsieur le sauva qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bê

LE SAUVAGE.

Une memoire infiniment supérieure, b coup plus d'idées, &, comme je vous déjà dit, une langue qui forme incompar ment plus de sons que la langue des bê & des mains plus adroites, avec la facult rire qu'un grand raisonneur me fait exe

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous cela? Et de quelle nature est votre esp comment votre ame anime-t-elle votre co pensez-vous toujours? votre volonté est libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions; vous me dema comment je possède ce que DIEU a da donner à l'homme: c'est comme si vous demandiez comment je suis né. Il faut b puisque je suis né homme, que j'aie les cl qui constituent l'homme, comme un arb de l'écorce, des racines & des feuilles. voulez que je sache de quelle nature est

esprit ; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon & le mauvais, le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En verité, Monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire

que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très-bon & très-juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête, je veux vous la renverser ; dînons ensemble, après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

## *SECOND ENTRETIEN.*

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je

n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif : mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner ; ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, & plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien, mais les médecins le savent, & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très-bien ; écoutez : L'ame, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière, & qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression ; & comme elle est simple, & que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de-là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut ſe dire ſur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; ſavez-vous que ce monde-ci eſt le meill des mondes poſſibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il eſt impoſſible à l'être infini de faire quelque choſe de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Aſſurément, & ce que nous voyons eſt ce qu'il y a de mieux. Il eſt bien vrai que le hommes ſe pillent & s'égorgent ; mais c'e toujours en feſant l'éloge de l'équité & de l douceur. On maſſacra autrefois une douzai de millions de vous autres Américains ; i c'était pour rendre les autres raiſonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une cert guerre de Troye que vous ne connaiſſez pas jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaiſſez, on a tué au moins, en batailles rangées, cin cents cinquante-cinq millions ſix cents cinquante mille hommes, ſans compter les pe enfans & les femmes écraſées dans des vil miſes en cendres ; mais c'eſt pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes ſont ſujets, font connaître le prix de la ſanté ; & les crimes dont la terre eſt couverte relèvent merveilleuſement le mérite des hommes pieux, du nombre deſquels je ſuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or,

, les choses ne pourraient être dans cette
:ion, si l'ame n'était pas dans la glande
:. Car ...... Mais nous allons pied à
quelle idée avez-vous des lois, & du
: de l'injuste, & du beau & du *to Kalon*,
: dit *Platon* ?

LE SAUVAGE.

s, Monsieur, en allant pied à pied ;
ne parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

ne parle pas autrement en conversation.
ites-moi, qui a fait les lois dans votre

LE SAUVAGE.

térêt public.

LE BACHELIER.

mot dit beaucoup ; nous n'en connais-
as de plus énergique : comment l'en-
-vous, s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE.

tends que ceux qui avaient des coco-
& du maïs ont défendu aux autres d'y
:r, & que ceux qui n'en avaient point
:té obligés de travailler pour avoir le
'en manger une partie. Tout ce que j'ai
is notre pays & dans le vôtre m'apprend
'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

: les femmes, Monsieur le sauvage, les
s ?

LE SAUVAGE.

Hé bien, les femmes ! elles me plaiſ beaucoup quand elles ſont belles & douc elles ſont fort ſupérieures à nos cocoti c'eſt un fruit où nous ne voulons pas les autres touchent : on n'a pas plus de droi me prendre ma femme que de me prendre enfant. Il y a, dit-on, des peuples qu trouvent bon : ils ſont bien les maîtres ; c cun fait de ſon bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les ſucceſſions, les partages, les ho les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien ſuccéder : je ne peux plus ſéder mon champ quand on m'y a enter je le laiſſe à mon fils : ſi j'en ai deux, il partagent. J'apprends que parmi vous au en beaucoup d'endroits, vos lois laiſſent à l'aîné & rien aux cadets ; c'eſt l'intérê a dicté cette loi bizarre : apparemment les aî l'ont faite, ou les pères ont voulu que aînés dominaſſent.

LE BACHELIER.

Quelles ſont, à votre avis, les meille lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus conſulté l'int de tous les hommes mes ſemblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

ılle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

faut que vous me difiez d'où font venus vous les hommes ? Qui croit-on qui ait lé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

ais nous croyons que c'eft DIEU qui l'a lée.

LE BACHELIER.

: n'eft pas répondre. Je vous demande ıel pays font venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

ı pays d'où font venus nos premiers arbres. ; me paraiffez plaifans, vous autres eurs les habitans de l'Europe, de pré-:e que nous ne pouvons rien avoir fans : nous fommes tout autant en droit de e que nous fommes vos pères que vous ous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

ɔilà un fauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

ɔilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

ɩla, hé, Monfieur le fauvage, encore un mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il tuer les gens qui ne font pas de votre ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la constit
qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

# IX.

## ARISTE ET ACROTA

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand le
liers de l'université, qui avaient tous
au menton, assommèrent le vilain math
cien *Ramus*, & traînèrent son corps nu
glant à la porte de tous les colléges pou
amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bie
minable ! il avait fait des crimes bien éno

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Ar*
& on le soupçonnait de pis. C'est don
qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Char*
s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Mo*
qui osait raisonner & plaisanter. To
gens qui raisonnent sont la peste d'un E

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuven

ſupportables; je ne vois pourtant pas qu'on ›ive pendre un pauvre homme pour quelques ux ſyllogiſmes : mais il me ſemble que les ›mmes dont vous me parlez raiſonnaient aſſez en.

ACROTAL.

Tant pis, c'eſt ce qui les rend plus dan-:reux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous mais vu des philoſophes apporter dans un ʼs la guerre, la famine ou la peſte ? *Bayle*, r exemple, contre qui vous déclamez avec nt d'emportement, a-t-il jamais voulu cre-:r les digues de la Hollande, pour noyer s habitans, comme le voulait, dit-on, un and miniſtre qui n'était pas philoſophe ?

ACROTAL.

Plût à DIEU que ce *Bayle* ſe fût noyé, nſi que ſes Hollandais hérétiques ! A-t-on mais vu un plus abominable homme ? il ex-›ſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, met ſous les yeux le pour & le contre avec ıe impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que ſens commun en état de juger & même de uter : on n'y peut pas tenir ; & pour moi voue que j'entre dans une ſainte fureur quand parle de cet homme-là & de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu us mettre en colère . . . . . mais où cou-:-vous donc ſi vîte ?

ACROTAL.

Chez M. *Bardo bardi.* Il y a deux j
que je demande audience, mais il eſt ta
avec ſon page, tantôt avec la ſignora *Bi*
*roba*; je n'ai pu encore avoir l'honneu
lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-
donc de ſi preſſé à lui dire ?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon c
pour faire brûler un petit abbé qui in
parmi nous les ſentimens de *Locke*, d'un
loſophe anglais! figurez-vous quelle horr

ARISTE.

Hé quels ſont donc, s'il vous plaît,
ſentimens horribles de cet anglais ?

ACROTAL.

Que ſais-je ? c'eſt, par exemple, que r
ne nous donnons point nos idées; que DI
qui eſt le maître de tout, peut accorder
ſenſations & des idées à tel être qu'il daig
choiſir; que nous ne connaiſſons ni l'eſſen
ni les élémens de la matière; que les hom
ne penſent pas toujours; qu'un homme l
ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes c
ſon ſommeil, & cent autres impertinences
cette force.

ARISTE.

Hé bien, ſi votre petit abbé diſciple
*Locke* eſt aſſez mal aviſé pour ne pas crc
qu'un ivrogne endormi penſe beaucoup, fau

ela le perſécuter ? quel mal a-t-il fait ? conſpiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre dites-moi ſi jamais un philoſophe a cauſé ndre trouble dans la ſociété ?

ACROTAL.

ıis, je l'avoue.

ARISTE.

ont-ils pas pour la plupart des ſolitaires ? t-ils pas pauvres, ſans protection, ſans & n'eſt-ce pas en partie pour ces rai- ıe vous les perſécutez, parce que vous pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans ecte que des citoyens ſans crédit, des *s*, des *Pomponaces*, des *Eraſmes*, des , des *Deſcartes* ; mais à préſent la phi- e eſt montée ſur les tribunaux, & ſur nes mêmes ; on ſe pique par-tout de excepté dans certains pays où nous s mis bon ordre. C'eſt-là ce qui eſt vrai- ıneſte ; & c'eſt pourquoi nous tâchons niner au moins les philoſophes qui n'ont une, ni puiſſance, ni honneurs dans ıde, ne pouvant nous venger de ceux ont.

ARISTE.

venger ! & de quoi, s'il vous plaît ? vres gens-là vous ont-ils diſputé vos , vos prérogatives, vos tréſors ?

ACROTAL.

Non, mais ils nous méprisent, puisqu faut tout dire ; ils se moquent quelquefois nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bie il ne faut se moquer de personne : mais dit moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jan raillé les lois & la magistrature dans auc pays, tandis qu'on vous raille vous autres impitoyablement, à ce que vous dites ?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bil car nous sommes bien au-dessus des lois.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'ho nêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vo vouliez que les lois fondées sur la raison u verselle, & nommées par les Grecs *les fill du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinio que le caprice enfante, & qu'il détruit même. Ne sentez-vous pas ce qui est just clair, évident, est éternellement respecté tout le monde, & que des chimères ne peuve pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons-là les lois & les juges ; ne so geons qu'aux philosophes : il est certain qu' ont dit autrefois autant de sottises que nou ainsi nous devons nous élever contre eux quand ce ne ferait que par jalousie de méti

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Hé bien ! dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler : Monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raison ; il faut trouver quelque utre manière nouvelle d'imposer silence aux etits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-même ; e vous mêlez plus de raisonner, soyez honêtes gens, soyez compatissans ; ne cherchez oint à trouver le mal où il n'est pas, & il essera d'être où il est.

# X.

## LUCIEN, ÉRASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

LUCIEN fit, il y a quelque temps, connaissance avec *Érasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je fesais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire de cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guère ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt à égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état, qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon temps, les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion-là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ſerment inviolable à être inutile au genre-humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'eſprit aviez-vous pu embraſſer un é qui déshonore la nature humaine ? paſſe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cents mille.

LUCIEN.

Juſte ciel ! Le monde eſt donc devenu bien t & bien barbare depuis que je l'ai quitté

*Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien *lit & éclate de rire ;* Rabelais *survient.*)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN *à Erasme.*

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que

moi & plus plaiſant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & méde J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavan qu'*Eraſme* ; & voyant que la ſageſſe & ſcience ne menaient communément qu'à l'hô pital ou au gibet, voyant même que ce d plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécute je m'aviſai d'être plus fou que tous mes c patriotes enſemble ; je compoſai un gros livr de contes à dormir debout, rempli d'ordures dans lequel je tournai en ridicule toutes le ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout c qu'on révérait dans mon pays, dans to les conditions, depuis celle de roi & de gra pontife, juſqu'à celle de docteur en théol qui eſt la dernière de toutes : je dédiai mo livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à c qui me mépriſaient.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme* ?

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui o donne cent mille écus pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardi-

là étaient raiſonnables. Il faut bien que vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous ous le dites.

ERASME.

e monſieur *Rabelais* me permette de re la parole. Les cardinaux avaient une eſpèce de folie, c'était celle de dominer; nme il eſt plus aiſé de ſubjuguer des ſots es gens d'eſprit, ils voulurent aſſommer ſon qui commençait à lever la tête. eur *Rabelais*, que vous voyez, imita le er *Brutus*, qui contrefit l'inſenſé pour per à la défiance & à la tyrannie des *iins*.

LUCIEN.

ut ce que vous me dites me confirme 'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon que dans le vôtre. Ces cardinaux dont me parlez étaient donc les maîtres du e entier, puiſqu'ils commandaient aux

RABELAIS.

n; il y avait un vieux fou au-deſſus

LUCIEN.

nment s'appelait-il?

RABELAIS.

*papegaud*. La folie de cet homme con- à ſe dire infaillible, & à ſe croire le e des rois, & il l'avait tant dit, tant é, tant fait crier par les moines, qu'à preſque toute l'Europe en fut perſuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez ſur nous en démence ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me ſuis tant moqué, étaient des choſes reſpectables en comparaiſon d ſottiſes dont votre monde a été infatué. ne ſaurais comprendre comment vous avez parvenir à tourner en ridicule avec ſécuri des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conſpiration. Car enfin, ne ſe moque pas de ſes maîtres impunément & j'ai été aſſez ſage pour ne pas dire un ſeu mot des empereurs romains. Quoi ! votre na tion adorait un papegaud ! Vous donniez à c papegaud tous les ridicules imaginables, l votre nation le ſouffrait ! elle était donc bie patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c que ma nation. C'était un compoſé d'ignorance, de ſuperſtition, de bêtiſe, de cru & de plaiſanterie. On commença par fair pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient ſérieuſement contre les papegauds & les cardinaux. Le pays des Welches dont je ſuis natif nagea dans le ſang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation ſe mettait à danſer, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce ſecret tout me fut permis. Les gens d'eſprit y entendirent fineſſe, & m'en ſurent gré ; les gens groſſiers ne virent que les ordures

& les savourèrent : tout le monde m'aima,
e me persécuter.

LUCIEN.

ıs me donnez grande envie de voir votre
N'en auriez-vous point un exemplaire
'otre poche ? Et vous, *Erasme*, pour-
ous aussi me prêter vos facéties ?
*rasme & Rabelais donnent leurs ouvrages
ucien, qui en lit quelques morceaux ; &
lant qu'il lit, ces deux philosophes s'en-
:ennent.)*

RABELAIS *à Erasme.*

lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les
, parce que je suis venu un peu après
Vous avez peut-être été trop réservé
ros railleries, & moi trop hardi dans
ennes ; mais à présent nous pensons tous
'e même. Pour moi, je ris quand je vois
:teur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

moi je le plains ; je dis : Voilà un mal-
ıx qui s'est fatigué toute sa vie à se
er, & qui ne gagne rien ici à sortir
ır.

RABELAIS.

ıment donc, n'est-ce rien d'être dé-
; !

ERASME.

t peu de chose quand on ne peut plus
ıper les autres. Le grand plaisir est de
er le chemin à ses amis qui s'égarent,

& les morts ne demandent leur chemin à personne.

*Erasme* & *Rabelais* raisonnèrent assez longtemps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de *l'Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

## X I.

## GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous, comme on sait; la grâce est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSENISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non JESUS n'est mort que pour plusieurs; la grâce est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, & vos prières sont des blasphèmes; car *Augustin* & *Paul*, . . . .

LE JESUITE.

aisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de
t-Pierre. Mes frères, n'écoutez point ce
iteur, qui cite *Augustin* & *Paul*, & venez
que je vous baptise.

LE JANSENISTE.

ardez-vous en bien, mes frères; ne vous
s point baptiser par la main d'un moli-
, vous seriez damnés à tous les diables.
'ous baptiserai dans un an au plutôt,
id je vous aurai appris ce que c'est que la
e.

LE QUAKER.

h! mes frères, ne soyez baptisés ni par
atte de ce renard, ni par la griffe de ce
:. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point
isé du tout; c'est ainsi que nous en usons.
baptême peut avoir son mérite; mais on
très-bien s'en passer. Tout ce qui est né-
ire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous
: n'avez qu'à l'attendre, il viendra, &
: en saurez plus en un moment que ces
latans n'en pourraient dire dans toute leur

L'ANGLICAN.

h! mes ouailles, quels monstres viennent
ous dévorer! Mes chères brebis, ne sa-
vous pas que l'Église anglicane est la seule
e pure? nos chapelains qui sont venus
: du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas

LE JESUITE.

:s Anglicans sont des déserteurs; ils ont

renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglem de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Éternel a ordonné que je viendrais à Pékin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin : car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*......

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence, je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais

is êtes aſſez impies pour manger du lièvre comme vous ſavez, rumine, & n'a pas d fendu, je vous ferai paſſer au fil de quand je ſerai le plus fort ; ou ſi vous z mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ens-là ont-ils perdu l'eſprit ? Monſieur ilier des-petites maiſons de la Chine, enfermer tous ces pauvres fous, chacun eur loge.

## XII.

## ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ASTE ſort d'ici, & je vous vois plongée ne rêverie profonde. Il eſt jeune, bien ſpirituel, riche, aimable, & je vous ne de rêver.

SOPHRONIE.

ſt tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

le plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

avoue encore.

MELINDE.

rois que vous n'êtes pas inſenſible pour

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon ami craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que épouserez bientôt *Eraste*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confianc je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppose à un ] fortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laisse la liberté du c j'aime *Eraste*, & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de tyranniser ainsi vous-même.

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. *Eraste* l'esprit, mais il l'a impérieux & mordant des grâces, mais il en ferait bientôt pour d'autres que pour moi : je ne veu être la rivale d'une de ces personnes qui ve leurs charmes, qui donnent malheureuse de l'éclat à celui qui les achète, qui rév la moitié d'une ville par leur faste, qui ru l'autre par l'exemple, & qui triomphent e blic du malheur d'une honnête femme ré à pleurer dans la solitude. J'ai une fort clination pour *Eraste*, mais j'ai étudié so

e ; il a trop contredit mon inclination :
ıx être heureuse, je ne le serais pas
lui ; j'épouserai *Ariste* que j'estime, &
espère aimer.

MELINDE.

ıs êtes bien raisonnable pour votre âge.
a guère de filles que la crainte d'un
fâcheux empêche de jouir d'un présent
ɔle. Comment pouvez-vous avoir un tel
: sur vous-même ?

SOPHRONIE.

peu que j'ai de raison, je le dois à
ation que m'a donnée ma mère. Elle ne
ɔint élevée dans un couvent, parce que
:tait pas dans un couvent que j'étais des-
à vivre. Je plains les filles dont les mères
ɔnfié la première jeunesse à des religieuses,
e elles ont laissé le soin de leur première
:e à des nourrices étrangères. J'entends
ue dans ces couvens, comme dans la plu-
es colléges où les jeunes gens sont élevés,
ɪpprend guère que ce qu'il faut oublier
toute sa vie. On ensevelit dans la stu-
les premiers de vos beaux jours ; vous
tez guère de votre prison que pour être
se à un inconnu qui vient vous épier à
ɪlle ; quel qu'il soit, vous le regardez
e un libérateur ; & fût-il un singe, vous
croyez trop heureuse : vous vous donnez
sans le connaître ; vous vivez avec lui
'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans
& bientôt après les deux parties se re-
ıt.

Ma mère m'a cru digne de penser ı même, & de choisir un jour pour moi-m Si j'étais née pour gagner ma vie, elle n rait appris à réussir dans les ouvrages coı nables à mon sexe; mais née pour vivre la société, elle m'a fait instruire de b heure dans tout ce qui regarde la soci elle a formé mon esprit, en me fe les écueils du bel-esprit; elle m'a ı les spectacles choisis qui peuvent n goût sans corrompre les mœurs, où r encore plus les dangers des passions que ı charmes, où la bienséance règne, où l prend à penser & à s'exprimer. La m'a paru souvent l'école de la grandeur la comédie l'école des bienséan ; dire que ces instructions, qu'on que comme des amusemens, m'ont utiles que les livres. Enfin ma mère m jours regardée comme un être pens il fallait cultiver l'ame, & non coı poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & renferme le moment d'après.

## XIII.

# ; ANCIENS ET LES MODERNES,

## OU

## TOILETTE DE Mme DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

UELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ıble, à la mine ſi fière, & en même temps quette, qui entre à ma toilette ſans ſe annoncer, & qui fait la révérence en ieuſe ?

TULLIA.

ſuis *Tullia*, née à Rome, il y a environ ıüit cents ans ; je fais la révérence à la ıine, & non à la françaiſe : je ſuis venue ; ſais d'où, pour voir votre pays, votre ınne & votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

ı ! Madame, faites-moi l'honneur de vous ir. Un fauteuil à Mme *Tullia*.

TULLIA.

ıi ? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur eſpèce de petit trône incommode, pour nes jambes pendent à terre, & deviennent s rouges ?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, Madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur bon canapé. En voilà un sur lequel vous p vez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les françaises sont bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah! Madame, vous n'avez point bas, vos jambes sont nues; vraiment e sont ornées d'un ruban fort joli en forme brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas; c' une invention agréable & commode que préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, Madame, je crois vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame?

TULLIA.

'emps de *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, *on*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai ;ur d'être la fille ; de ce *Cicéron* qu'un protégés a fait parler en vers barbares. hier à la comédie de Paris, on y jouait *a* & tous les perſonnages de mon temps ; reconnus pas un. Mon père m'exhorfaire des avances à *Catilina* ; je fus ırpriſe. Mais, Madame, il me ſemble ous avez-là de beaux miroirs, votre e en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient ſixième partie des vôtres. Sont-ils ?

me DE POMPADOUR.

, Madame, ils ſont faits avec du ſable, n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

à un bel art ; j'avoue que cet art nous ıit. Ah ! le joli tableau que vous avez-là !

me DE POMPADOUR.

n'eſt point un tableau, c'eſt une eſ- ; cela n'eſt fait qu'avec du noir de fuon en tire cent copies en un jour, & et éterniſe les tableaux que le temps e.

TULLIA.

:cret eſt admirable : nos Romains n'ont eu rien de pareil.

;AVANT, *qui aſſiſtait à la toilette, prit ı parole, & dit à Tullia en tirant un : ſa poche :*

Vous ſerez bien plus étonnée, Madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à peu près comme ces eſtampes, & que cette inventio éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

*Le ſavant préſenta ſon livre à Tullia ; c'était u recueil de vers pour Madame la marquiſe Tullia en lut une page, admira les carac tères, & dit à l'auteur :*

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle ch & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers cela me paraît le plus grand effort de l Mais n'auriez-vous pas du moins employé cet invention à imprimer les ouvrages de m père ?

LE SAVANT.

Oui, Madame, mais on ne les lit plus ; j ſuis fâché pour monſieur votre père, mais au jourd'hui nous ne connaiſſons guère que l nom.

*( Alors on apporta du chocolat, du thé, café, des glaces. Tullia fut étonnée de v en été de la crême & des groſeilles gelées On lui dit que ces boiſſons figées avaient compoſées en ſix minutes par le moyen ſalpêtre dont on les avait entourées, & c'était avec du mouvement qu'on avait pr duit cette fixation & ce froid glaçant. E demeurait interdite d'admiration. La noirce du chocolat & du café lui inſpira quelque goût ; elle demanda comment ces liqueu étaient extraites des plantes du pays. Un du & pair qui ſe trouva là lui répondit : )*

fruits dont ces boissons sont composées
nt d'un autre monde, & du fond de
ie.

TULLIA.

r l'Arabie, je la connais, mais je n'a-
mais entendu parler de ce que vous
z *café*; & pour l'autre monde, je ne
s que celui d'où je viens; je vous as-
u'il n'y a point de chocolat dans ce
-là.

M. LE DUC.

monde dont on vous parle, Madame,
continent nommé l'*Amérique*, presque
rand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique
ble, & dont on a des nouvelles plus
es que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

ment! nous qui nous appelions *les maîtres*
*ivers*, nous n'en aurions donc possédé
moitié? cela est humiliant.

VANT *piqué de ce que madame Tullia*
*t trouvé ses vers mauvais, lui répliqua*
*quement*:

Romains qui se vantaient d'être les
; de l'univers, n'en avaient pas con-
vingtième partie. Nous avons à pré-
bout de l'Europe un empire qui est
ste lui seul que l'empire romain; encore
ouverné par une femme qui a plus d'es-
e vous, qui est plus belle que vous,
porte des chemises. Si elle lisait mes
e suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

*Madame la marquise fit taire le savant q manquait de respect à une dame romaine, la fille de Cicéron. M. le Duc expliqua com ment on avait découvert l'Amérique ; & tira sa montre à laquelle pendait galamment u petite boussole, il lui fit voir que c'était av une aiguille qu'on était arrivé dans un aut hémisphère. La surprise de la romaine redou blait à chaque mot qu'on lui disait, & chaque chose qu'elle voyait ; elle s'écri enfin :*

TULLIA.

Je commence à craindre que les mode ne l'emportent sur les anciens ; j'étais venu pour m'en éclaircir, & je sens que je rapporter de tristes nouvelles à mon père.

*Voici ce que lui répondit* M. LE DUC.

Consolez-vous, Madame, nul homme n'ap proche parmi nous de votre illustre père, pa même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, celui du *Journal chrétien* ; nul homme n proche de *César* avec qui vous avez véc ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. se peut que la nature forme aujourd'hui con autrefois de ces ames sublimes ; mais ce tom de beaux germes qui ne viennent point à turité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & sciences ; le tems & d'heureux hasards les o perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exempl d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que personnages semblables à monsieur votre père parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux ha-

ies. Vous avez sifflé la tragédie de *Cati-*
quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous
endrez peut-être que le rôle de *Phèdre*
*Racine* est prodigieusement supérieur au
le que vous connaissez dans *Euripide*. J'es-
que vous conviendrez que notre *Molière*
orte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur,
is le permettez, de vous donner la main à
a, & vous serez étonnée d'entendre chan-
n parties. C'est encore là un art qui vous
inconnu.

ici, Madame, une petite lunette; ayez
té d'appliquer votre œil à ce verre, &
dez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

r les Dieux immortels, cette maison est
ut de ma lunette, & beaucoup plus grande
e ne paraissait.

M. LE DUC.

bien, Madame, c'est avec ce joujou que
avons vu de nouveaux cieux, comme
avec une aiguille que nous avons connu
ouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre
ment verni, dans lequel il y a un petit
de verre proprement enchâssé? c'est
bagatelle qui nous a fait découvrir la
ité juste de la pesanteur de l'air.

in, après bien des tâtonnemens, il est
un homme qui a découvert le premier
t de la nature, la cause de la pesanteur,
i a démontré que les astres pèsent sur la
, & la terre sur les astres. Il a parfilé

la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, Monſieur ?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouv pas dans les oraiſons de *Cicéron*. C'eſt éfile une étoffe, la détiſſer fil à fil, & en ſé : l'or : c'eſt ce que *Newton* a fait des ray du ſoleil ; les aſtres lui ont été ſoumis, & nommé *Locke* en a fait autant de l'ente ment humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc pair ; vous me paraiſſez plus ſavant que c ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma ſcience, elle eſt très-comm : les jeunes gens, en ſortant de l'école, ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que n ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage ; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont ſuccédé à

mpire romain aient toujours vécu dans une
ix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite conti-
ɪe de grands-hommes depuis mon père juſqu'à
ɪus, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts
ɪuveaux, & que l'on ſoit parvenu à connaître
bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous ſommes des
bares qui ſommes venus preſque tous de la
ythie détruire votre empire, & les arts &
ſ ſciences. Nous avons vécu ſept à huit cents
s comme des ſauvages; & pour comble de
rbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce
ɪommes, nommés *les moines*, qui ont abruti
ns l'Europe le genre-humain que vous aviez
lairé & ſubjugué. Ce qui vous étonnera,
ɛſt que dans les derniers ſiècles de cette bar-
rie, c'eſt parmi ces moines mêmes, parmi
s ennemis de la raiſon, que la nature a
ſcité des hommes utiles. Les uns ont inventé
rt de ſecourir la vue affaiblie par l'âge; les
tres ont pétri du ſalpêtre avec du charbon,
cela nous a valu des inſtrumens de guerre,
ec leſquels nous aurions exterminé les
*ipions*, *Alexandre* & *Céſar*, & la phalange
ɪcédonienne & toutes vos légions : ce n'eſt
s que nous ſoyons plus grands capitaines que
ʲ *Scipions*, les *Alexandres* & les *Céſars*,
ɪis c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politeſſe d'un
ɪnd ſeigneur, avec l'érudition d'un homme
Ètat; vous auriez été digne d'être ſénateur
main.

M. LE DUC.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus dig
d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse p(
moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec
sable, & vous verrez que vous n'auriez r
à craindre. Hé bien, Monsieur, vous dil
donc le plus poliment du monde que vous
savez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je disais, Madame, que les derniers sièc
sont toujours plus instruits que les premie
à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution g
nérale qui ait absolument détruit tous les n
numens de l'antiquité. Nous avons eu des
volutions horribles, mais passagères ; & d
ces orages on a été assez heureux pour c(
server les ouvrages de votre père, & ceux
quelques autres grands-hommes ; ainsi le feu
cré n'a jamais été totalement éteint, & il a p
duit à la fin une lumière presque universe
Nous sifflons les scolastiques barbares qui
régné long-temps parmi nous, mais nous resp
tons *Cicéron* & tous les anciens qui nous ont
pris à penser. Si nous avons d'autres lois de p
sique que celles de votre temps, nous n'av
point d'autre règle d'éloquence ; & voilà pe
être de quoi terminer la querelle entre
anciens & les modernes.

*Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très-contente des paroles & de la musique*, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

## X I V.

## LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

HÉ mon Dieu, ma poule, te voilà bien triste ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait uue opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde & moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le

pape avec une voix plus claire. Ils difaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs femblables, & qu'ils finiffaient par les châtrer : ils maudiffaient la deftinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'eft donc pour que nous ayons voix plus claire qu'on nous a privés de la p belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'eft pour nous engraiffer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Hé bien, quand nous ferons plus gras, le feront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ? ah, les monftres !

LE CHAPON.

C'eft leur coutume ; ils nous mettent prifon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le fecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de diftraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penfe ; on fait notre oraifon funèbre : l'un dit que nous fen-

ons la noisette ; l'autre vante notre chair icculente ; on loue nos cuisses, nos bras, note croupion : & voilà notre histoire dans ce as monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je suis prête à évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! n me coupera le cou ! je serai rôtie & mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, m'amie ; les deux abbés dont je vous i parlé, disaient que les hommes n'ont jamais e remords des choses qu'ils sont dans l'usage e faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous orant ils se mettent encore à rire & à faire es contes plaisans, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre onsolation (si c'en est une) que ces animaux ui sont bipèdes comme nous, & qui sont fort dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de lumes, en ont usé ainsi fort souvent avec urs semblables. J'ai entendu dire à mes deux bés que tous les empereurs chrétiens & grecs e manquaient jamais de crever les deux yeux leurs cousins & à leurs frères ; que même ans le pays où nous sommes il y avait eu un ommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est e rôtir des hommes, rien n'a été plus com-

mun parmi cette eſpèce. Mes deux abbés diſaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il ſerait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtiſſait ?

LE CHAPON.

Je n'oſerais pas l'aſſurer ; mais je me ſouviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des juifs, où les hommes ſe ſont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Paſſe pour cela. Il eſt juſte qu'une eſpèce ſi perverſe ſe dévore elle-même, & que la terre ſoit purgée de cette race. Mais moi qui ſuis paiſible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monſtres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée & rôtie ! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte qui depuis des milliers de ſiècles leur défend de nous manger, que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut

ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons abbés liſaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme! le divin homme que ce *Porphyre*! avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la divinité, il prouve que nous ſommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe développe dans nous juſqu'au point déterminé par les lois éternelles, & que ni les hommes, ni nous ne paſſons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ſerait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé *Deſcartes*, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands philoſophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés ſi ſupérieures à celles de l'eſpèce humaine. Nous étions en ſûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les ſages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*; il n'y a que les barbares & les Prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ſes diſciples qui s'était fait chrétien par gourmandiſe.

LA POULARDE.

Hé bien, dreſſa-t-on des autels à ce grand

homme qui enseignait la vertu au genre-hum
& qui sauvait la vie au genre-animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens
nous mangent, & qui détestent encore auj
d'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était im
& que ses vertus étaient fausses, attendu
était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjug
J'entendais l'autre jour dans cette espèce
grange, qui est près de notre poulailler,
homme qui parlait seul, devant d'autres h
mes qui ne parlaient point ; il s'écriait
DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec*
*autres animaux appelés* hommes ; *que* D
*leur avait défendu de se nourrir de notre* 
*& de notre chair.* Comment peuvent-ils a
ter à cette défense positive la permission
dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il
impossible, quand ils nous ont coupé le c
qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos
nes ; ce sang se mêle nécessairement à n
chair ; ils désobéissent donc visiblement à D
en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas
sacrilége de tuer & de dévorer des gens a
qui DIEU a fait un pacte ? Ce serait un étra
traité, que celui dont la seule cause serai
nous livrer à la mort. Ou notre créateur
point fait de pacte avec nous, ou c'est
crime de nous tuer & de nous faire cuire
n'y a pas de milieu.

LE CHAP

LE CHAPON.

n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne
ces monſtres nos éternels ennemis. Il y
g-temps qu'on leur reproche qu'ils ne
l'accord en rien. Ils ne font des lois que
les violer ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt
les violent en conſcience. Il ont inventé
ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier
tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la
e que pour autoriſer leurs injuſtices, &
loient les paroles que pour déguiſer leurs
es. Figure-toi que dans le petit pays où
vivons, il eſt défendu de nous manger
jours de la ſemaine ; ils trouvent bien
n d'éluder la loi. D'ailleurs cette loi qui
raît favorable eſt très-barbare ; elle or-
e que ces jours-là on mangera les habitans
aux ; ils vont chercher des victimes au
des mers & des rivières. Ils dévorent des
ıres dont une ſeule coûte ſouvent plus de
eur de cent chapons ; ils appellent cela
, *ſe mortifier*. Enfin je ne crois pas qu'il
oſſible d'imaginer une eſpèce plus ridi-
ı la fois & plus abominable, plus extra-
te & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

, mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce
marmiton de cuiſine avec ſon grand
au ?

LE CHAPON.

n eſt fait, m'amie, notre dernière heure
nue ; recommandons notre ame à DIEU,

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui mangera une indigeſtion qui le faſſe cre
Mais les petits ſe vengent des puiſſans pa vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moqu

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardon à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me ſerre, on m'empe Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère larde.

---

# XV.

## CU-SU ET KOU,

OU

NTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ÈRE VULGAIRE.

*raduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuſcrit eſt dans la bibliothèque du vatican*, N°. 42759.

## PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit idorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons; r ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet · eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'arer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me

ſemble que les hommes ont fait des l
encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai ; mais vous êtes deſtiné à
verner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le
les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres c
la nôtre. La lune, par exemple, ferait
bien d'adorer notre ſable & notre boue
nous de nous mettre à genoux devant le
& la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel
terre, monter au ciel, être digne du cie

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe ; il n'y a
de ciel ; chaque planète eſt entourée de
atmoſphère comme d'une coque, & roule
l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſole
le centre de pluſieurs planètes qui voya
continuellement autour de lui. Il n'y a ni
ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſe
que ſi les habitans de la lune diſaient q
monte à la terre, qu'il faut ſe rendre d
de la terre, ils diraient une extravaga
Nous prononçons de même un mot qui
pas de ſens, quand nous diſons qu'il fau
rendre digne du ciel : c'eſt comme ſi

sificns : Il faut se rendre digne de la confession du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel & la terre* que de dire *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliars d'univers, devant lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à qu
cents mille millions de *Lis* de notre
globe. Il en part des rayons qui vont fair
vos yeux deux angles égaux au ſommet
font les mêmes angles ſur les yeux de tou
animaux : ne voilà-t-il pas un deſſein marc
ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or,
fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? qui
des lois, ſinon un légiſlateur ? Il y a don
ouvrier, un légiſlateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & con
eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier au
du vaſte palais qu'a bâti le roi votre père. J'
tendis deux grillons, dont l'un diſait à l'
tre. Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'aut
tout glorieux que je ſuis, j'avoue que
quelqu'un de plus puiſſant que les grillons
a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'i
de cet être-là ; je vois qu'il eſt, mais ne
ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon
inſtruit que moi ; & ce qui me plaît en vo
c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce
vous ignorez.

## SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-ıiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême arti-ı de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne ıt donc le borner, il eſt donc par-tout ; il ıiſte donc dans toute la matière, dans toutes s parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la ʻinité ?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce orceau de verre eſt pénétré de toutes parts : la lumière ; eſt-il lumière cependant lui-ême ? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ; ut eſt en DIEU, ſans doute ; ce qui anime ut doit être par-tout. DIEU n'eſt pas comme mpereur de la Chine qui habite ſon palais qui envoie ſes ordres par des colaos. Dès-là ı'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence ıpliſſe tout l'eſpace & tous ſes ouvrages ; puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſe-ınt continuel de ne rien faire dont vous ıiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se re; soi-même sans répugnance & sans hont yant l'être suprême ?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Mais la secte de *Laokium* dit qu'il n' juste ni injuste, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La secte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y santé ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande e

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni san l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni est aussi grande & plus funeste. Ceux qu dit que tout est égal sont des monstres il égal de nourrir son fils ou de l'écras la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui ger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteste la de *Laokium* : mais il y a tant de nuanc juste & de l'injuste ! on est souvent bie certain. Quel homme sait précisément c

ſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui pourra ſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien le mal ? quelle règle me donnerez-vous ur les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître : *Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu : traites ton ochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le ode du genre-humain. Mais que m'importera n mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai- ? Cette horloge, quand elle ſera détruite, ra-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les eures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point ; ne peut avoir des remords, & vous en ez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez ûr que parmi le hommes qui n'aiment pas ju'on les opprime, il s'en trouvera qui vous ttront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi DIEU qui eſt en eux leur permettra l'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raison, n'en abu
vous, ni eux: non-seulement vous serie
heureux dans cette vie, mais qui vous
que vous ne le seriez pas dans une au

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre

ÇU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous con
comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a po

CU-SU.

Je vous en défie.

## TROISIEME ENTRETI

KOU.

Vous me poussez, *Cu-su.* Pour que je
être récompensé ou puni quand je ne
plus, il faut qu'il subsiste dans moi qu
chose qui sente, & qui pense après moi
comme avant ma naissance rien de moi n
ni sentiment ni pensée, pourquoi y en au
après ma mort? que pourrait être cette
incompréhensible de moi-même? Le bou
nement de cette abeille restera-t-il
l'abeille ne sera plus? La végétation de
plante subsiste-t-elle quand la plante est
cinée? La végétation n'est-elle pas un

nt on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la ante tirât les sucs de la terre ? L'ame est même un mot inventé pour exprimer faiement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette uissance de se mouvoir, on l'appelle *force live ;* mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions ; cette mémoire, cette raison ne sont pas sans doute des choses à part ; ce ne sont pas des êtres existans dans nous ; ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement ns la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère :* je trouve *Vulcain* un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux ; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses

garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière*; pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : que ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendrait cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde; & non seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger

les ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'archite&te de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C-U-S U.

Vous raisonnez de bonne foi, & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes; il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui, ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort ? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non sans doute : & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une ? pourriez-vous rejeter un système si beau & si nécessaire au genre-humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

K O U.

Je voudrais embrasser ce système, mais je

voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pa le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette gra idée que DIEU a tout fait, qu'il eſt par-t qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvem & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes parties de mon être, comme il eſt dans t les parties de la nature, je ne vois pas q besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de petit être ſubalterne, quand je ſuis animé DIEU même? à quoi me ſervirait cette Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos i car nous les avons preſque toujours ma nous; nous en avons quand nous ſommes en dormis; tout ſe fait en nous ſans que nou nous en mêlions. L'ame aurait beau dire a ſang & aux eſprits animaux: courez, je v prie, de cette façon pour me faire plaiſir ils circuleront toujours de la manière DIEU leur a preſcrite. J'aime mieux être machine d'un DIEU qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont doute.

CU-SU.

Hé bien, ſi DIEU même vous anime, ſouillez jamais par des crimes ce DIEU eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtème, vous avez une volonté; vous êtes libres, c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: ſervez-vous de ce pouvoir pour ſervir ce DIEU qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez

'. Vous le ſerez encore plus quand vous rez avoir une ame immortelle.

aignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que J eſt la ſouveraine juſtice ?

KOU.

ns doute ; & s'il était poſſible qu'il ceſſât être, (ce qui eſt un blaſphème) je voumoi agir avec équité.

CU-SU.

'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de npenſer les actions vertueuſes & de punir riminelles, quand vous ſerez ſur le trône ? lriez-vous que DIEU ne fît pas ce que -même vous êtes tenu de faire ? Vous qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans vie des vertus malheureuſes & des crimes ıis ; il eſt donc néceſſaire que le bien & ıl trouvent leur jugement dans une autre C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi ·ale, qui a établi chez tant de nations ɔyance de l'immortalité de nos ames, & juſtice divine qui les juge, quand elles :bandonné leur dépouille mortelle. Y an ſyſtème plus raiſonnable, plus conveà la Divinité, & plus utile au genrein ?

KOU.

ırquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles embraſſé ce ſyſtème ? Vous ſavez que avons dans notre province environ deux familles d'anciens Sinous, (*a*) qui ont

Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſpénétrèrent juſqu'à la Chine ; ils y ſont appelés

autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lu la traduction : leurs lois, néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni a t.res, ni homicides; mais ces mêmes lois leur parlent ni de récompenſes ni de châti dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore dévelop chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans d un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nati policées ont reçu ce dogme ſalutaire? Si v é iez malade, rejetteriez-vous un remède prouvé par tous les Chinois, ſous préte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? DIEU vous a donné raiſon, elle vous dit que l'ame doit être mortelle : c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour

la rendre, pour me faire rentrer dans mon
tence que j'aurai perdue?

CU-SU.

'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé amille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ts, il en ſerait quitte pour dire à DIEU: n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, is vous méprenez, je ne ſuis plus la même ſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien tent de ce ſophiſme?

KOU.

Hé bien, ſoit, je me rends; (*b*) je voulais e le bien pour moi-même, je le ferai auſſi ır plaire à l'Être ſuprême. Je penſais qu'il iſait que mon ame fût juſte dans cette vie, pèrerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. vois que cette opinion eſt bonne pour les ples & pour les princes; mais le culte de EU m'embarraſſe.

) Hé bien! triſtes ennemis de la raiſon & de la té, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la talité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes éditions. De quel front oſez-vous donc le calomnier? is! ſi vos ames conſervent leur caractère pendant rnité, elles ſeront éternellement des ames bien ſottes ien injuſtes. Non, les auteurs de cet ouvrage raiſon-le & utile ne vous diſent point que l'ame meurt avec le s; ils vous diſent ſeulement que vous êtes des igno-. N'en rougiſſez pas: tous les ſages ont avoué leur rance; aucun d'eux n'a été aſſez impertinent pour naître la nature de l'ame. *Gaſſendi*, en réſumant tout qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi: *Vous ſavez vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſ-ce vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un gle qui ſentant la chaleur du ſoleil croirait avoir idée diſtincte de cet aſtre.* Liſez le reſte de cette

## QUATRIEME ENTRETIEN

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans n Chu-King, ce premier livre canonique, respecté de tous les empereurs chinois? V labourez un champ de vos mains royales p donner l'exemple au peuple, & vous en o les prémices au Chang ti, au Tien, à l'E suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année vous êtes roi & pontife; vous promettez DIEU de faire tout le bien qui sera en vo pouvoir: y a-t-il là quelque chose qui répugn

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire: sais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifi

admirable lettre à *Descartes*, lisez *Locke*, relisez ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est im sible que nous ayons la moindre notion de la nat de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la cr ture connaisse les secrets ressorts du Créateur: vous ver que sans connaître le principe de nos pensées, il fa tâcher de penser avec justesse & avec justice; qu'il fa être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, fesant, indulgent; ressembler à *Cu-su* & à *Kou*, & pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaie fort ténébreuses, à *Calvin* ou à *Luther*, dont les am étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vo ames tiennent un peu de la nôtre: alors vous vous mo querez prodigieusement de vous-mêmes.

*N. B.* Dans la censure que la Sorbonne a faite l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal*, les sages maîtres dit en latin que M. de *Voltaire* avait nié la spiritualit de l'ame, & en français, qu'il avait nié l'immortal *aut vice versâ*.

i de nos prières, mais nous avons besoin de
ii en faire ; son culte n'est pas établi pour
ii, mais pour nous. J'aime fort à faire des
rières, je veux sur-tout qu'elles ne soient
oint ridicules ; car quand j'aurai bien crié que
ı *montagne du Chang-ti est une montagne
rasse, & qu'il ne faut point regarder les mon-
ıgnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le so-
:il, & sécher la lune, ce galimatias sera-t-il
gréable à l'Être suprême, utile à mes sujets
: à moi-même ?

Je ne puis sur-tout souffrir la démence des
:ctes qui nous environnent : d'un côté je vois
*aotzée* que sa mère conçut par l'union du
l & de la terre, & dont elle fut grosse
uatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à
ı doctrine de l'anéantissement & du dépouil-
:ment universel, qu'aux cheveux blancs avec
squels il naquit, & à la vache noire sur
quelle il monta pour aller prêcher sa doc-
ine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage,
ıoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc,
qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît sur-tout, c'est que de
lles rêveries soient continuellement prêchées
ır les bonzes qui séduisent le peuple pour
gouverner ; ils se rendent respectables par
:s mortifications qui effraient la nature. Les
ıs se privent toute leur vie des alimens les
s salutaires, comme si on ne pouvait plaire à
IEU que par un mauvais régime. Les autres
mettent au cou un carcan, dont quelque-
ɪis ils se rendent très-dignes ; ils s'enfon-
:nt des clous dans les cuisses, comme si leurs

cuiſſes étaient des planches ; le peuple les ſui
en foule. Si un roi donne quelque édit
leur déplaît, ils vous diſent froidement
cet édit ne ſe trouve pas dans le comme
du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à D
qu'aux hommes. Comment remédier à une
ladie populaire ſi extravagante & ſi danger
Vous ſavez que la tolérance eſt le principe
gouvernement de la Chine, & de tous ceux
l'Aſie : mais cette indulgence n'eſt-elle pas
funeſte, quand elle expoſe un empire à
bouleverſé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU

Que le Chang-ti me préſerve de vou
éteindre en vous cet eſprit de tolérance, ce
vertu ſi reſpectable, qui eſt aux ames ce
la permiſſion de manger eſt aux corps ! La
naturelle permet à chacun de croire ce q
veut, comme de ſe nourrir de ce qu'il v
Un médecin n'a pas le droit de tuer ſes
lades parce qu'ils n'auront pas obſervé la
qu'il leur a preſcrite. Un prince n'a pas le d
de faire pendre ceux de ſes ſujets qui n
pas penſé comme lui ; mais il a le droit d
pêcher les troubles ; & s'il eſt ſage il lui
très-aiſé de déraciner les ſuperſtitions. Vous
ſavez ce qui arriva à *Daon*, ſixième roi
Chaldée, il y a quelques quatre mille ans

KOU.

Non, je n'en ſais rien, vous me feriez plai
de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient aviſés d'a

rer les brochets de l'Euphrate. Ils prétenent qu'un fameux brochet nommé *Oannès* r avait autrefois appris la théologie, que brochet était immortel, qu'il avait trois ds de long, & un petit croissant sur la queue. tait par respect pour cet *Oannès* qu'il était endu de manger du brochet. Il s'éleva une nde dispute entre les théologiens, pour oir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. ; deux partis s'excommunièrent réciproque-it, & on en vint plusieurs fois aux mains. ici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire er ce désordre.

l commanda un jeûne rigoureux de trois rs aux deux partis ; après quoi il fit venir partisans du brochet aux œufs, qui assisent à son dîné : il se fit apporter un brochet trois pieds, auquel on avait mis un petit issant sur la queue. Est-ce-là votre Dieu, il aux docteurs ? Oui, Sire, lui répon-nt-ils, car il a un croissant sur la queue. roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui it la plus belle laite du monde. Vous voyez , dit-il, que ce n'est pas-là votre Dieu, qu'il est laité : & le brochet fut mangé par oi & ses satrapes, au grand contentement théologiens des œufs, qui voyaient qu'on it frit le Dieu de leurs adversaires.

In envoya chercher aussitôt les docteurs du i contraire : on leur montra un Dieu de s pieds qui avait des œufs & un croissant la queue ; ils assurèrent que c'était-là le u *Oannès*, & qu'il était laité : il fut frit ime l'autre, & reconnu œuvé. Alors les x partis étant également sots, & n'ayant

pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîné : ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon* ; & les citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîné de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets de l'imiter à la première occasion qui s'offri J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (sans faire violence à personne) qu adore des *Fo* & des brochets.

Je sais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits poins qui font descendre la lune dans le décou & qui prédisent clairement l'avenir, c'est dire, qui voient clairement ce qui n'est car l'avenir n'est point. J'empêcherai, au que je le pourrai, que les talapoins ne vien chez moi prendre le futur pour le p & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui a de ville en ville débiter leurs rêveries c des charlatans qui vendent leurs drogues quelle honte pour l'esprit humain que de tites nations pensent que la vérité n'est pour elles, & que le vaste empire de la Ch est livré à l'erreur ! L'être éternel ne serai que le Dieu de l'île Formose ou de l'île 1 née ? abandonnerait-il le reste de l'univer Mon cher *Cu-su*, il est père de tous les hom il permet à tous de manger du brochet plus digne hommage qu'on puisse lui rendre

'e vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau
ous ſes temples, comme diſait le grand
ereur *Hiao*.

## NQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

UISQUE vous aimez la vertu, comment la
querez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

n n'étant injuſte ni envers mes voiſins ;
nvers mes peuples.

CU-SU.

e n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ;
s ferez du bien : vous nourrirez les pauvres
es occupant à des travaux utiles, & non
en dotant la fainéantiſe ; vous embellirez
grands chemins ; vous creuſerez des ca-
x ; vous élèverez des édifices publics ; vous
ouragerez tous les arts ; vous récompen-
z le mérite en tout genre ; vous pardon-
ez les fautes involontaires.

KOU.

'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte ;
ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

ous penſez en véritable roi ; mais il y a
oi & l'homme, la vie publique & la vie
vée. Vous allez bientôt vous marier, com-
n comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais, je crois qu'une douzaine me suffira un plus grand nombre pourrait me dérober u temps destiné aux affaires. Je n'aime point ce rois qui ont des trois cents femmes, & de sept cents concubines, & des milliers d' nuques pour les servir. Cette manie des nuques me paraît sur-tout un trop g outrage à la nature humaine. Je pardonne to au plus qu'on chaponne des coqs, ils en s meilleurs à manger; mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quo sert leur mutilation? Le dalaï-lama en a quante pour chanter dans sa pagode. Je vou drais bien savoir si le Chang-ti se plaît beau-coup à entendre les voix claires de ces cin-quante hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y des bonzes qui ne se marient point; vantent d'être plus sages que les autres nois: hé bien, qu'ils fassent donc des en sages. Voilà une plaisante manière d'hon le Chang-ti que de le priver d'adorat Voilà une singulière façon de servir le ge humain que de donner l'exemple d'anéant genre-humain! Le bon petit lama (*c*) n *Stelca isant Errepi*, voulait dire *que prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il p rait;* il prêchait d'exemple, & a été fort u en son temps. Pour moi, je marierai tous l lamas & bonzes, lamesses & bonzesses qui au ront de la vocation pour ce saint œuvre; il

(*c*) *Stelca isant Errepi*, signifie en chinois, l'abb. *Castel de Saint-Pierre.*

en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh le bon prince que nous aurons-là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste *Erneil*, & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous fesiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ses ennemis? Eh mon Dieu
n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'ent
J'ai fait l'apprentissage de la guerre s
prince de *Décon* contre le prince de
*Brunk* : dès que quelqu'un (*d*) de nos
mis était blessé & tombait entre nos n
nous avions soin de lui comme s'il e
notre frère : nous avons souvent donné
propre lit à nos ennemis blessés & prison
& nous avons couché auprès d'eux s
peaux de tigres étendues à terre; no
avons servis nous-mêmes : que voulez
de plus? que nous les aimions comm
aime sa maîtresse?

CU-SU.

Je suis très-édifié de tout ce que v
dites, & je voudrais que toutes les n
vous entendissent. Car on m'assure qu
des peuples assez impertinens pour o
que nous ne connaissons pas la vraie
que nos bonnes actions ne sont que des
splendides, que nous avons besoin des
de leurs Talapoins pour nous faire d

(*d*) C'est une chose remarquable, qu'en re
*Décon* & *Vis-Brunk*, qui sont des noms chin
retrouve *Condé* & *Brunsvik* : tant les grands
sont célèbres dans toute la terre.

ncipes. Hélas les malheureux ! ce n'eſt que
ier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils pré-
ıdent enſeigner leurs maîtres !

## SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

'E ne vous répèterai pas tous les lieux com-
ns qu'on débite parmi nous depuis cinq ou
mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a
ne ſont que pour nous-mêmes, comme la
dence pour conduire nos ames, la tempé-
ce pour gouverner nos corps ; ce ſont des
ceptes de politique & de ſanté. Les véri-
les vertus ſont celles qui ſont utiles à la
iété, comme la fidélité, la magnanimité,
bienfeſance, la tolérance, &c. Grâce au
!, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne
ıni nous toutes ces vertus à ſes petits en-
s ; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au
age comme à la ville : mais il y a une
nde vertu qui commence à être de peu d'u-
e, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle ? nommez-là vîte, je tâche-
de la ranimer.

CU-SU.

'eſt l'hoſpitalité ; cette vertu ſi ſociale, ce
ſacré des hommes commence à ſe relâcher
uis que nous avons des cabarets. Cette
ıicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce
on dit, de certains ſauvages d'Occident.
miſérables apparemment n'ont point de

maiſon pour accueillir les voyageurs. Q
ſir de recevoir dans la grande ville d
dans la belle place Honchan, dans la
Ki, un généreux étranger qui arrive
marcande, pour qui je deviens dès
ment un homme ſacré, & qui eſt ob
toutes les lois divines & humaines de
cevoir chez lui quand je voyagerai
tarie, & d'être mon ami intime !

Les ſauvages dont je vous parle ne r
les étrangers que pour de l'argent d
cabanes dégoûtantes; ils vendent cher
cueil infame, & avec cela, j'entends
ces pauvres gens ſe croient au-deſſus d
qu'ils ſe vantent d'avoir une morale pl
Ils prétendent que leurs prédicateurs
mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'eſt
nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils
de mauvais vin ſur les grands chemin
leurs femmes vont comme des folles
rues, & qu'elles danſent pendant que le
cultivent des vers à ſoie.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je
avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il
gens vers le grand Thibet qui ſont
logés, qui aiment à courir, & qui
raient pour rien d'un bout du monde à
& quand vous irez au grand Thibet
chez eux du droit de l'hoſpitalité,
trouverez ni lit, ni pot au feu: cela
goûter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé

médier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre *Confutzée* eſt ſage & ſaint ! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire ; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſième.

*Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.*

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité ? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les ſages des ſiècles antérieurs ont écrit ſur l'humilité; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en

délire. Celui qui enseigne l'astronomie s'avouer qu'il est plus savant que ses d ples; il ne peut s'empêcher de le croire, il ne doit pas s'en faire accroire. L'hum n'est pas l'abjection; elle est le correcti l'amour-propre, comme la modestie est le rectif de l'orgueil.

KOU.

Hé bien, c'est dans l'exercice de vertus, & dans le culte d'un Di universel, que je veux vivre, loin des mères des sophistes, & des illusions prophètes. L'amour du prochain sur le trône, & l'amour de DIEU Je mépriserai le Dieu *Fo*, & *La* *Vitsnou* qui s'est incarné tant de fois Indiens, & *Sammonocodom* qui desce ciel pour venir jouer au cerf-volant che Siamois, & les *Camis* qui arrivèrent de la au Japon.

Malheur à un peuple assez imbéci barbare pour penser qu'il y a un sa seule province: c'est un blasp la lumière du soleil éclaire tous la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une & chétive nation dans un coin de quelle horreur, & quelle sottise! La parle au cœur de tous les hommes, & les de la charité doivent les unir d'un bo l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage *Kou*! vous avez parlé comm homme inspiré par le Chang-ti même: serez un digne prince. J'ai été votre d & vous êtes devenu le mien.

# X V I.

## IDIEN ET LE JAPONAIS.

### L'INDIEN.

ST-IL vrai qu'autrefois les Japonais ne
ent pas faire la cuisine, qu'ils avaient
is leur royaume au grand-lama, que ce
l-lama décidait souverainement de leur
: & de leur manger, qu'il envoyait chez
de temps en temps un petit lama, lequel
it recueillir les tributs, & qu'il vous don-
en échange un signe de protection, fait
les deux premiers doigts & le pouce?

### LE JAPONAIS.

élas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous
e que toutes les places de canusi, (*a*) qui
les grands cuisiniers de notre île, étaient
iées par le lama, & n'étaient pas données
l'amour de DIEU. De plus, chaque maison
os séculiers payait une once d'argent par
ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous
rdait pour tout dédommagement que des
s plats d'assez mauvais goût, qu'on appelle
*restes*. (*b*) Et quand il lui prenait quelque
aisie nouvelle, comme de faire la guerre
peuples du Tangut, il levait chez nous
ouveaux subsides. Notre nation se plaignit
ent, mais sans aucun fruit; & même chaque

) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.
) Reliques de *reliquiæ*, qui signifie restes.

plainte finissait par payer un peu davanta
Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux,
nous délivra de cette servitude. Un de nos
empereurs se brouilla avec le grand-lama pour
une femme; mais il faut avouer que ceu
qui nous servirent le plus dans cette affai
furent nos canusi, autrement pauxcospie: (
c'est à eux que nous avons l'obligation d'a
secoué le joug, & voici comment.

Le grand-lama avait une plaisante man
il croyait avoir toujours raison; notre
& nos canusi voulurent avoir du moins rai
quelquefois. Le grand-lama trouva cette p
tention absurde; nos canusi n'en démordi
point, & ils rompirent pour jamais avec lu.

L'INDIEN.

Hé bien, depuis ce temps-là vous avez
sans doute heureux & tranquilles?

LE JAPONAIS.

Point du tout, nous nous sommes
cutés, déchirés, dévorés pendant près de
siècles. Nos canusi voulaient en vain a
raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont
sonnables. Aussi, depuis ce temps-là, pouv
nous hardiment nous regarder comme une
nations les plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel b
heur, s'il est vrai, ce qu'on m'a dit, que v
ayez douze factions de cuisine dans vo

(c) *Pauxcospie*, anagramme d'*Epicospaux*.

empire

pire ? vous devez avoir douze guerres ci-
es par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont
cun ait une recette différente, faudra-t-il
ur cela se couper la gorge au lieu de dîner ?
contraire, chacun fera bonne chère à sa
on chez le cuisinier qui lui agréera davan-
:.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des
ûts ; mais on en dispute, & la querelle
chauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, &
'on a vu que toutes ces querelles n'appre-
ient aux hommes qu'à se nuire, on prend
in le parti de se tolérer mutuellement, &
est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs
partagent votre nation dans l'art de boire
de manger ?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*d*) qui
ne vous donneront jamais de boudin ni de
rd ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ;
aimeraient mieux mourir que de piquer un
ulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il

(*d*) On voit assez que les *Breuxch* sont les Hébreux ; *sic de cæteris*.

y a une once d'argent à partager entr'eux les onze autres cuisiniers, ils en prenent d'abord la moitié pour eux, & le reste est ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez g gens-là ?

LE JAPONAIS.

Non; il y a ensuite les pispates q tains jours de chaque semaine, & m dant un temps considérable de l'anı raient cent fois mieux manger pour de turbots, de truites, de soles, de t d'esturgeons, que de se nourrir d'ı quette de veau qui ne reviendr quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous a le bœuf & une certaine pâtisserie qu en japonais *du puddin*. Au reste tout le convient que nos cuisiniers sont infini savans que ceux des pispates. Pers plus approfondi que nous le garum mains, n'a mieux connu les oignons cienne Egypte, la pâte de sauterelles miers Arabes, la chair de cheval & il y a toujours quelque ch dans les livres des canusi qu' munément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de mangent qu'à la *Terluk*, ni nent pour le régime de *Vincal*, ni tanes, ni des autres; mais les tent une attention particulière.

ls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer jurer. Ils font très-difficiles à tromper, mais ne vous tromperont jamais. Il femble que loi d'aimer fon prochain comme foi-même it été faite que pour ces gens-là ; car en ité, comment un bon japonais peut-il fe ıter d'aimer fon prochain comme lui-même, ınd il va pour quelque argent lui tirer une le de plomb dans la cervelle, ou l'égorger ec un crifs large de quatre doigts, le tout front de bandière ? il s'expofe lui-même à e égorgé & à recevoir des balles de plomb : fi on peut dire avec bien plus de vérité il hait fon prochain comme lui-même. Les ekars n'ont jamais eu cette frénéfie ; ils dit que les pauvres humains font de cruches le faites pour durer très-peu, & que ce pas la peine qu'elles aillent de gaieté de ur fe brifer les unes contre les autres.

Je vous avoue que fi je n'étois pas canufi, ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'anerez qu'il n'y a pas moyen de fe quereller ec des cuifiniers fi pacifiques. Il y en a d'auen très-grand nombre qu'on appelle *dieftes* ; ıx-là donnent à dîner à tout le monde indifemment, & vous êtes libre chez eux de nger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, lard, fans barde, aux œufs, à l'huile ; arix, faumon, vin gris, vin rouge, tout a leur eft indifférent : pourvu que vous fiez quelque prière à DIEU avant ou après dîner, & même fimplement avant le déjeû-, & que vous foyez honnêtes gens, ils ont avec vous aux dépens du grand-lama, qui cela ne fera nul mal, & aux dépens

de *Terluh*, de *Vincal*, & de *Memnon*, &c
Il eſt bon ſeulement que nos dieſtes avou
que nos canuſi ſont très-ſavans en cuiſine, &
que ſurtout ils ne parlent jamais de retran-
cher nos rentes ; alors nous vivrons très-pai-
ſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du roi ?

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ſes bons ſu de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du roi des ſauciſſes pour leſquelles le roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainem défendus & punis ſur le champ ſans rémiſſion ; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement ſelon le précepte de notre grand cuiſinier japonais, qui a écrit dans la langue

sacrée : *Suti raho cus flac, natis in usum lætitiæ scyphis pugnare thracum est*, ce qui veut dire : Le dîné est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous, notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, fils de ce poëte indien *Recina*, (*e*) si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grâce* & non *les grâces* :

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre indien ignore

(*e*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

*N. B.* Cet indien *Recina*, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes sausses que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sausse à ses favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers, auxquels il etait impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

*God never acts by partial will, but by general Laws.*

t-il que nous lui avons enseigné ce que c'
que la lumière ? que si on connaît aujourd
dans l'Inde la véritable route des planèt
c'est à nous qu'on en est redevable ? que
seuls avons enseigné aux hommes les l
mitives de la nature & le calcul de l'in
que s'il faut descendre à des choses qui
d'un usage plus commun, les gens de son
n'ont appris que de nous à faire des j
dans les proportions mathématiques ?
nous doivent jusqu'aux chausses ap
*bas au métier*, dont ils couvrent leur
Serait-il possible qu'ayant inventé
choses admirables ou utiles, nous
que des fous, & qu'un homme qui a
vers les rêveries des autres fût le seul
Qu'il nous laisse faire notre cuisine, &
fasse, s'il veut, des vers plus poétiq

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préj
pays, ceux de son parti & les sie

LE JAPONAIS.

Oh voilà trop de préjugés !

# XVII.

# TUCTAN ET KARPOS,

## OU

## 'RETIEN DU BACHA TUCTAN, ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

I bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher légumes, mais ils ſont bons . . . . . de eile religion es-tu à préſent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine vous le dire. Quand notre petite île de os appartenait aux Grecs, je me ſouviens e l'on me feſait dire que l'*Agion pneuma* ¦tait produit que du *Tou patrou*; on me feſait DIEU tout droit ſur mes deux jambes, mains croiſées ; on me défendait de mandu lait en carême. Les Vénitiens ſont nus, alors mon curé vénitien m'a fait dire '*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & *Touyou*, m'a permis de manger du lait, m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs ıt revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. ous avez enfin chaſſé les Grecs ; & je vous tends crier *Alla illa Alla* de toutes vos rces ; je ne ſais plus trop ce que je ſuis ;

j'aime DIEU de tout mon cœur, & je v
mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre ser

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à v
service.

TUCTAN.

Pourquoi cela? misérable!

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme
m'est permis de vendre mes figues, mais
pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas pern
vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardini
l'honneur de ma fille n'est point à moi, i
à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha?

KARPOS.

Très-fidelle dans les choses justes, tant
vous serez mon maître.

TUCTAN.

s si ton papa grec fesait une conspiration
moi, & s'il t'ordonnait de la part du
ztrou & du *Touyou* d'entrer dans son
)t, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être.

KARPOS.

? point du tout, je m'en donnerais bien
de.

TUCTAN.

ourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa
sans une occasion si belle ?

KARPOS.

t que je vous ai fait serment d'obéis-
& que je sais que le *Tou patrou* n'or-
point les conspirations.

TUCTAN.

suis bien aise; mais si par malheur tes
reprenaient l'île & me chassaient, me
tu fidelle ?

KARPOS.

comment alors pourrais-je vous être
, puisque vous ne seriez plus mon

TUCTAN.

e serment que tu m'as fait que devien-
l ?

KARPOS.

rait comme mes figues, vous n'en tâte-
us : n'est-il pas vrai (sauf respect) que
étiez mort, à l'heure que je voi
je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la
eſt vraie.

KARPOS.

Hé bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt
ſi vous étiez mort; car vous auriez u
ceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe u
ſerment. Pourriez-vous exiger de m
fidélité qui ne vous ſervirait à rien
comme ſi, ne pouvant manger de mes
vous vouliez m'empêcher de les v
d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc
cipes ?

KARPOS.

Oui à ma façon; ils ſont en petit n
mais ils me ſuffiſent; & ſi j'en avais dav
ils m'embarraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes princ

KARPOS.

C'eſt, par exemple, d'être bon mar
père, bon voiſin, bon ſujet & bon jar
je ne vais pas au-delà, & j'eſpère que
me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde
qui ſuis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le

est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas ? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet !* je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Alla vous ait en sa sainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon bacha.

# XVIII.

## LES DERNIERES PAROLES D'EPICTÉTE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre, & non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enseigné à l'être. Mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame

ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle ſecte annonce nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces juifs qui v des haillons & des philtres, & qui rogı eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt appar de la fauſſe monnaie.

LE FILS.

Ils diſent qu'il eſt impoſſible d'être v ſans s'être fait couper un peu de p ou ſans s'être plongé dans l'eau au père par le fils : il eſt vrai qu'ils ne ſo d'accord en cela ; les uns veulent du p les autres n'en veulent point. Ceux-ci cr l'eau néceſſaire, comme *Pindare* qui l merveilleuſe ; ceux-là s'en paſſent, m diſent qu'il leur faut donner de l'arge

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans dou ſecourir de ſon ſuperflu ſes pauv peuvent travailler, payer ceux qui pe gagner leur vie, & partager ſon néceſſaire a ſes amis. C'eſt notre loi, c'eſt notre m C'eſt ce que j'ai fait depuis qu'*Ep*

m'affranchit, & c'eſt ce que je vous ai vu faire avec une ſatisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philoſophes dont je vous parle exigent bien autre choſe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a juſqu'à la dernière bole.

EPICTETE.

S'il eſt ainſi, ce ſont des voleurs, & vous es obligé de les déférer au préteur ou aux entumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne ſont point des voleurs; ce ſont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle; & ſi, en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

EPICTETE.

Ce ſont des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec les paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah*

ayant vendu sa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pi d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gai en secret de quoi acheter le nécessaire pı son petit enfant, il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite : *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si chose était vraie, ils seraient les plus in criminels de la terre. On vous a conte des histoires ridicules, vous êtes un bon en mais j'ai peur que vous ne soyez un im & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à *Simon Barjone*, il est clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communi tion avec l'être suprême n'a rien de comn croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Dieu très-bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Paul Emile*, les *Camilles*, le père des dieux & des hommes, n'a pas doute remis son pouvoir entre les m d'un juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. ( *Ici le bon homme Epictète ricane* ) Vous ricanez, mon père ; vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas ! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles ?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête !

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là ?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille : moyennant quoi tous les riches doivent donner tous leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si l'on ne hait pas son père, sa mère & ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non paix.

6°. Que quand on fait un festin de no[illegible] il faut forcer tous les passans à venir aux noces, & jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas ! mon sot enfant, j'étais tout-à-l'h[illegible] sur le point de mourir de rire, & je sens [illegible] présent que tu me feras mourir d'indign[illegible] & de douleur. Si les malheureux dont tu parles séduisent le fils d'*Epictète*, ils en [illegible] duiront bien d'autres. Je prévois des malheur[illegible] épouvantables sur la terre. Ces énergu[illegible] sont-ils nombreux ?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caisse commune dont ils payen[illegible] quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils on[illegible] inventé des mystères ; ils exigent un secret inviolable ; ils ont institué des inspirés qui dé[illegible] cident de tous leurs intérêts, & qui ne sou[illegible] frent pas que les gens de la secte plai[illegible] jamais devant les magistrats.

EPICTETE.

*Imperium in imperio.* Mon fils, tout [illegible] perdu.

XIX.

# XIX.

## [U]N CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

*[T]raduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.*

LE CALOYER.

[P]UIS-JE vous demander, Monsieur, de [qu]elle religion vous êtes dans Alep, au mi[lie]u de cette foule de sectes qui sont ici re[ç]ues, & qui servent toutes à faire fleurir cette [gr]ande ville? Etes-vous mahométan du rite [d']*Oman* ou de celui d'*Ali?* suivez-vous les [d]ogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens [s]antérieurs aux parsis, ou des brames qui [s]e vantent d'une antiquité encore plus reculée? [S]eriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite [g]rec, ou de celui des Arméniens, ou des [C]ophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juste, & je [c]herche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux [li]vres juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Védam, [su]r l'Alcoran?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières [p]our bien juger des livres, & je sens que

j'en ai assez pour voir dans le grand livre la nature qu'il faut adorer & aimer son maît

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarr dans les livres juifs ?

L'HONNÊTE-HO

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à c voir ce qu'ils rapportent. J'y vois que incompatibilités dont ma faible raison s'ét

1°. Il me semble difficile que *Mo* a dans le désert le Pentateuque qu'on bue. Si son peuple venait d'Egypte demeuré, dit l'auteur, quatre c (quoiqu'il se trompe de deux cents) eût été probablement écrit en égyptien; nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre bois; on n'avait du temps de *Moïse*, manière d'écrire. C'était un art fort qui demandait de longs préparatifs; polir le bois ou la pierre. Il n'y a p rence que cet art pût être exercé désert où, selon ce livre même, la hor n'avait pas de quoi se faire des habits souliers; & où DIEU fut obligé de fa miracle continuel pendant quarante a pour leur conserver leurs vêtemens & chaussures sans dépérissement. Il est si vrai n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur livre de *Josué* dit que le Deutéronome fut sur un autel de pierres brutes enduites de tier. Apparemment que *Josué* n'avait pas int tion que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus verſés dans l'antiquité penſent que ces livres ont été écrits plus de ſept cents ans après *Moïſe*. Ils ſe fondent ſur ce qu'il y eſt parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïſe*; ſur la poſition des villes, qui eſt fauſſe ſi le livre fut écrit dans le déſert, & vraie s'il fut écrit à Jéruſalem; ſur les noms de villes ou de bourgades dont il eſt parlé, & qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après pluſieurs ſiècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïſe*, c'eſt que l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les peines après la mort ſont entièrement inconnues dans l'énoncé de ſes lois. Il eſt étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ſes déjections, & ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il poſſible que *Moïſe*, inſpiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos eſprits, qu'il eût preſcrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp iſraélite, & qu'il n'eût pas dit un ſeul mot de la vie éternelle? *Zoroaſtre*, antérieur au légiſlateur juif, dit : (*a*) *Honorez, aimez vos parens, ſi vous voulez avoir la vie éternelle*; & le Décalogue dit : *Honore père & mère, ſi tu veux vivre long-temps ſur la terre*; il me ſemble que *Zoroaſtre* parle en homme divin, & *Moïſe* en homme terreſtre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raiſon, & dans qui cette

(*a*) Voyez le *Sadder*.

O 2

raison aveugle n'est pas éclairée par un
particulière. Le premier chapitre de la
est si au-dessus de nos conceptions q
défendu chez les juifs de le lire avan
cinq ans.

On voit avec un peu de surprise qu
vienne se promener tous les jours à m
le jardin d'Éden ; que les sources de
fleuves, éloignées prodigieusement les u
autres, forment une fontaine dans ce
jardin ; que le serpent parle à *Eve*,
qu'il est le plus subtil des animaux, &
ânesse, qui ne passe pas pour subtile
aussi plusieurs siècles après ; que DIEU
paré la lumière des ténèbres, comme
ténèbres étaient quelque chose de rée
ait fait la lumière, qui émane du soleil
le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l
& la femme, il ait ensuite tiré la femn
côte de l'homme, qu'il ait mis de la
la place de cette côte ; qu'il ait co
*Adam* à la mort, & toute sa postérité
ser pour une pomme ; qu'il ait mis u
de sauve-garde à *Caïn* qui avait assas
frère, & que ce *Caïn* ait craint d'ê
par les hommes qui peuplaient alors l
tandis que, selon le texte, le genre
était borné à la famille d'*Adam* ; que
tendues caractères dans le ciel aient in
terre ; que tous les animaux soient ve
fermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fab
semblent toutes plus absurdes que les
morphoses d'*Ovide*, on n'est pas moins
que DIEU délivre de la servitude en

six cents mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes ; que ces six cents mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis & la mer Rouge ; que DIEU leur ouvre cette mer, & la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple, sous la main & sous les yeux de DIEU même, demande au frère de *Moïse* un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour ; que *Moïse* réduise cet or en poudre impalpable, & la fasse avaler au peuple ; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'*Aaron* qui l'a jeté en fonte soit déclaré grand-prêtre pour récompense ; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part, & quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à *Aaron* ; & que dans une autre occasion *Moïse* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, & qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un

vrai prophète parmi les idolâtres, dans la p
sonne de *Balaam*.

6°. On est encore plus surpris que ,
un village du petit pays de Madian, le
ple juif trouve 67500 brebis, 72000 b
61000 ânes, 32000 pucelles; & on f
d'horreur quand on lit que les juifs, par
Seigneur, massacrèrent tous les mâles &
les veuves, les épouses & les mères,
dèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein n
donner plus de temps aux juifs
Amorrhéens déjà écrasés par u
pierres tombées du ciel, le Jourdain ou
son lit comme la mer rouge pour
ces juifs qui pouvaient passer fi
gué, les murailles de Jérico qui to
son des trompettes; tant de prodiges
espèce exigent pour être crus le
la raison, & la foi la plus vive.
aboutissent tant de miracles opérés
même pendant des siècles en fave
peuple? à le rendre presque
des autres nations.

8°. Toute l'histoire de *Samson* & de ses
& de ses cheveux, & de son lion, &
trois cents renards, semble plus faite po
ser l'imagination que pour édifier l'esprit.
de *Josué* & de *Jephté* semblent barbares.

9°. L'histoire des rois est un tissu de cr
tés & d'assassinats qui fait saigner le
Presque tous les faits sont incroyables. Le
mier roi juif *Saül* ne trouve chez son p
que deux épées, & son successeur *Da*
plus de vingt milliars d'argent comptant.

que ces livres sont écrits par DIEU mê-
vous savez que DIEU ne peut mentir :
i un seul fait est faux, tout le livre est
nposture.
. Les prophètes de sont pas moins révol-
our un homme qui n'a pas le don de
er le sens caché & allégorique des pro-
s. Il voit avec peine Jérémie se charger
ât & d'un collier, & se faire lier avec
ordes ; Osée à qui DIEU commande en
s formels de faire des fils de putain à une
publique, d'en faire ensuite à une femme
re : Isaïe qui marche tout nu dans la
publique ; Ezéchiel qui se couche trois
quatre-vingt-dix jours sur le côté gau-
& quarante sur le côté droit, qui mange
re de parchemin, qui couvre son pain
émens d'homme, & ensuite de bouse de
: Oolla & Ooliba qui établissent un bor-
& à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que
mbres d'un âne & le sperme d'un cheval.
nement, si le lecteur n'est pas instruit des
; du pays & de la manière de prophétiser,
t craindre d'être scandalisé ; & quand il
Elisée faire dévorer quarante enfans par
urs, pour l'avoir appelé tête chauve,
âtiment si peu proportionné à l'offense
ui inspirer plus d'horreur que de respect.
donnez-moi donc si les livres juifs m'ont
quelque embarras. Je ne veux pas avilir
t de votre vénération ; j'avoue même que
ux me tromper sur les choses de bien-
; & de justice qui ne sont peut-être pas
êmes dans tous les temps ; je me dis que
mœurs sont différentes de celles de ces

fiècles reculés; mais peut-être auffi la préfi
rence que vous avez donnée au nouveau tel
ment fur l'ancien peut fervir à juftifier
fcrupules. Il faut bien que la loi des juifs n
vous ait pas paru bonne, puifque vous l'a
abandonnée ; car fi elle était réellement bonn
pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours fuivie
& fi elle était mauvaife, comment était
divine ?

LE CALOYER.

L'ancien teftament a fes difficultés. Mais v
m'avouez donc que le nouveau teftament
fait pas naître en vous les mêmes doutes
les mêmes fcrupules que l'ancien ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention;
fouffrez que je vous expofe les inquiétud
me jette mon ignorance. Vous les plai
& vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chréti
niens qui difent qu'il n'eft pas permis de
ger du lièvre ; avec des Grecs qui affur
que le St Efprit ne procède point du fils ; av
des neftoriens qui nient que *Marie* foit mèr
de DIEU ; avec quelques latins qui fe van
qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Eur
penfent tout autrement que ceux d'Afie
d'Afrique. Je fais que dix ou douze fectes e
Europe s'anathématifent les unes les autres
les mufulmans qui m'entourent regardent d'u
œil de mépris tous ces chrétiens que cepen
dant ils tolèrent ; les juifs ont également
exécration les chrétiens & les mufulmans ; l
Guèbres les méprifent tous ; & le peu qui

ſabéens ne voudraient manger avec aucun ceux que je vous ai nommés : le brame ne ıt ſouffrir ni ſabéens, ni guèbres, ni chré-ıs, ni mahométans, ni juifs.

'ai cent fois ſouhaité que JESUS-CHRIST, venant s'incarner en Judée, eût réuni tou-ces ſectes ſous ſes lois. Je me ſuis demandé ırquoi étant DIEU il n'a pas uſé des droits la divinité ? pourquoi en venant nous déli-:r du péché, il nous a laiſſés dans le péché ? ırquoi, en venant éclairer tous les hommes, ı laiſſé preſque tous les hommes dans l'er-ır ?

ſe ſais que je ne ſuis rien ; je ſais que du fond de mon néant je ne dois pas inter-;er l'être des êtres ; mais il m'eſt permis, me à *Job*, d'élever mes reſpectueuſes ıntes du ſein de ma miſère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois ıx généalogies de JESUS directement con-ires l'une à l'autre ; & que ces généalog es, ı ſont ſi différentes dans les noms & dans nombre de ſes ancêtres, ne ſont pourtant ; la ſienne, mais celle de ſon père *Joſeph* ı n'eſt pas ſon père ?

ſe donne la torture à mon eſprit pour com-:ndre comment un DIEU eſt mort. Je l s les res ſacrés & les profanes de ces temps-là ; ſeul de ces livres ſacrés me dit qu'une ıile nouvelle parut en Orient ; & conduiſit ; mages aux pieds de DIEU qui venait de tre. Aucun profane ne parle de cet événe-nt à jamais mémorable, qui ſemble devoir ›ir été aperçu par la terre entière, & mar-ẻ dans les faſtes de tous les États. Un évan-

géliſte me dit qu'un roi nommé *Hérode*, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des juifs; mais comment, & à qui, & ſur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Eſt-il poſſible que ce roi, qui n'avait pas perdu le ſens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le maſſacre un enfant obſcur? Y a-t-il un exemple ſur la terre d'une fureur ſi abominable & ſi inſenſée?

Je vois que les évangiles qui nous reſtent ſe contrediſent preſqu'à chaque page. J'ouvre l'hiſtoire de *Joſephe*, auteur preſque contemporain; *Joſephe* parent de *Mariamne*, ſacrifiée par *Hérode*; *Joſephe* ennemi naturel de ce prince: il ne dit pas un mot de cette aventure; il eſt juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire! Je lis les Écritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, ſe ſoit jamais appelé DIEU; je vois même tout le contraire: il dit que ſon père eſt plus grand que lui, que le père ſeul ſait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils ſe doivent-ils entendre chez un peuple où par les fils de *Bélial* on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on déſignait les hommes juſtes? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS; mais quel légiſlateur enſeigna jamais une mauvaiſe morale? dans quelle

religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus ? le respect pour les parens, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnée?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étois faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif, qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux. JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, & suant d'une sueur de sang dans l'angoisse & dans la frayeur que lui inspirait la mort ? Est-ce là *Platon*, est-ce

là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius*? Qui tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'u manière plus conforme aux idées que nous avc de la sagesse? Et comment pouvons-nous ju autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelqu maximes de JESUS, vous avez dû sentir q je ne puis les adopter toutes. J'ai été a en lisant: *Je suis venu apporter le glaive la paix: je suis venu diviser le fils & le per la fille, la mère & les parens.* Je vous av que ces paroles m'ont saisi de douleur & d'effro & si je regardais ces paroles comme une phétie, je croirais en voir l'accompl dans les querelles qui ont divisé les chrétie dès les premiers temps, dans les guer c viles qui leur ont mis les armes à la pendant tant de siècles, dans les assassinats tant de princes, dans les horribles mall de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d' dignation & de pitié se sont élevés dans cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter ses pieds l'argent de ses sectateurs. *Ananie* *Saphire* ont gardé quelque chose pour du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit & *Pierre* les punit en fesant mourir subite le mari & la femme. Hélas! ce n'était l le miracle que j'attendais de ceux qui ner qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, m sa conversion. J'ai osé penser que si DIEU re fait des miracles, ce serait pour guérir hommes & non pour les tuer; ce serait pou les corriger, & non pour les perdre; qu'il

u de miféricorde, & non un tyran hom-
. Ce qui m'a le plus révolté dans cette
:, c'eſt que *Pierre* ayant fait mourir
:, & voyant venir *Saphire* ſa femme,
ertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous*
*ver pour vous quelques oboles ; ſi vous*
*z, avouez tout, donnez tout, craignez*
*de votre mari* ; au contraire, il la fait
dans le piége ; il me ſemble qu'il ſe
ſe de frapper une ſeconde victime. Je vous
que cette aventure m'a toujours fait
les cheveux, & que je ne me ſuis con-
ie quand j'en ai vu l'impoſſibilité & le
:.

que vous me permettez de vous expliquer
enſées, je continue, & dis que je n'ai
aucune trace du chriſtianiſme dans l'hiſ-
e JESUS. Les quatre évangiles qui nous
ſont en oppoſition ſur pluſieurs faits ;
; atteſtent uniformément que JESUS fut
à la loi de *Moïſe*, depuis le moment
naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Tous
ciples fréquentèrent la ſynagogue ; ils
ient une réforme, mais ils n'annonçaient
ie religion différente : les chétiens ne
abſolument ſéparés des juifs que long-
après. Dans quel temps précis DIEU
-il qu'on ceſſât d'être juif & qu'on fût
n ? Qui ne voit que le temps a tout
ue tous les dogmes ſont venus les uns
les autres ?

SUS avait voulu établir une Égliſe chré-
, n'en eût-il pas enſeigné les lois ?
t-il pas lui-même établi tous les rites ?
t-il pas annoncé les ſept ſacremens dont

il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je DIEU, engendré, & non fait ; le St Esp procède de mon père sans être engendré ; j deux volontés & une personne ; ma mère mère de DIEU ? Au contraire, il dit à mère ; *Femme, qu'y a-t-il entre vous & m* Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie ; ce n' donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commenc s'établir, je vois les chrétiens soutenir dogmes par des livres supposés ; ils imput aux sibylles des vers acrostiches sur le chr tinianisme ; ils forgent des histoires, des pr diges dont l'absurdité est palpable. Telle e par exemple, l'histoire de la nouvelle ville Jérusalem bâtie dans l'air, dont les mur avaient cinq cents lieues de tour & de teur, qui se promenait sur l'horizon pen toute la nuit, & qui disparaissait au point jour. Telle est la querelle de *Pierre* & de *Si* le magicien devant *Néron* : tels sont c contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés ! de faux martyrs, que de légendes ridic *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende *Luc*, sous le nom de bonne nouvelle, a-t eu le front de dire, au chap. 21, que la nération dans laquelle il vivait ne passerait sans que les vertus des cieux fussent éb lées, sans qu'il y eût des signes dans le soie dans la lune & dans les étoiles ; sans qu'en JESUS vînt dans les nuées avec une grande pu sance & une grande majesté ? Certainement n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune

is les étoiles, ni de vertu des cieux ébran-
, ni de JESUS venant majestueusement dans
nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres
*Paul*, est-il assez téméraire pour lui faire
e : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons*
*is sommes réservés pour son avénement :*
*t que le signal aura été donné par la trom-*
*te, ceux qui sont morts en* JESUS *ressusci-*
*ont les premiers ; puis nous autres qui sommes*
*ans nous serons emportés avec eux dans l'air*
*r aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ?
*ul* & les juifs chrétiens allèrent-ils dans
r au-devant de JESUS au son de la trom-
te ? Et où, s'il vous plaît, *Paul* avait-il
ris de JESUS ces merveilleuses choses, lui
ne l'avait jamais vu ; lui qui avait servi
satellite & de bourreau contre ses disciples,
qui avait aidé à lapider *Etienne* ? Avait-il
lé à JESUS quand il fut ravi au troisième
? Et qu'est-ce que ce troisième ciel ? est-ce
rcure ou Mars ? En vérité si on lisait avec
ntion, on serait saisi d'horreur & de pitié
haque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les
eurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ?
ment a-t-il converti tant de milliers
mmes ?

L'HONNETE-HOMME.

'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lec-
qu'on persuade à dix millions de paysans

que trois font un, que DIEU eſt dans un morceau de pâte, que cetre pâte diſparaît, & que c'eſt DIEU lui-même qui eſt fait ſur le champ par un homme ? C'eſt par la converſation, par la prédication, par les cabales ; c'eſt en ſéduiſant des femmes & des enfans, c'eſt par des impoſtures, par des récits miraculeux qu'on vient aiſément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié ſecrétement aux myſtères des chrétiens comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perſuadaient que non-ſeulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien ſupérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était diviſée en petites aſſociations, égyptiennes, grecques, ſyriennes, romaines, juives, &c. La ſecte des chrétiens eut tous les avantages poſſibles dans la populace. Il ſuffiſait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de *Paul*, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui ſe mirent à ſa tête. Preſque toutes les ſectes ſe ſont ainſi établies, excepté celle de *Mahomet*, la plus brillante de toutes, qui ſeule, entre tant d'établiſſemens humains, ſembla être en naiſſant ſous la protection de DIEU, puiſqu'elle ne dut ſon exiſtence qu'à des victoires.

Encore la religion muſulmane eſt-elle après douze cents ans ce qu'elle fut ſous ſon fondateur : on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même ſubſiſtent dans toute

leur intégrité. Son Alcoran eſt autant reſpecté en Perſe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'obſerve par-tout à lettre; on n'eſt diviſé que ſur le droit de ucceſſion entre *Ali* & *Omar*. Le chriſtianiſme, au contraire, eſt différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne ſavait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif dans l'obſervance de tous les rites juifs, circoncis, ſacrifiant uivant la loi moſaïque, mangeant l'agneau paſcal avec des laitues, s'abſtenant de manger du porc, de l'ixion & du griffon, comme auſſi du lièvre, parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres, au contraire, vous oſez croire que le lièvre a le pied fendu & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion & un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je ſerais un impoſteur bien effronté, ſi j'oſais vous ſoutenir que le chriſtianiſme d'aujourd'hui reſſemble à celui des premiers ſiècles, & celui de ces premiers ſiècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE-HOMME.

DIEU varier! DIEU changer! cette idée me

paraît un blasphème. Quoi! le soleil de DIEU e
toujours le même, & sa religion serait une suite d
vicissitudes! Quoi! vous le feriez ressembler
ces gouvernemens misérables qui donnent tou
les jours des édits nouveaux & contradictoires
Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre
*Seth*, un troisième à *Noé*, un quatriè à
*Abraham*, un cinquième à *Moïse*, un sixi à
JESUS, & de nouveaux édits encore à cha
concile; & tout aurait changé depuis la de-
fense de manger du fruit de l'arbre de la
science du bien & du mal, jusqu'à la bulle *Uni-
genitus* du jésuite *le Tellier*! Croyez-moi,
tremblez d'outrager DIEU en l'accusant de t
d'inconstance, de faiblesse, de contradicti ,
de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des
hommes, convenez que la morale au
est de DIEU, puisqu'elle est toujours la meme.

L'HONNETE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale; mais
que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont
cruellement violé la loi naturelle enseig
par tous les législateurs, & gravée au co
de tous les hommes?

Si JESUS a parlé de cette loi aussi anc
que le monde, de cette loi établie chez
Huron, comme chez le Chinois, *aime ton
prochain comme toi-même*; la loi des chrétiens
a été, *déteste ton prochain comme toi-même*
Athanasiens, persécutez les Eusébiens, & soye
persécutés; Cyrilliens, écrasez les enfans de

ſtoriens contre les murs ; Guelfes & Gibe-
, faites une guerre civile de cinq cents
ées, pour ſavoir ſi JESUS a ordonné au
tendu ſucceſſeur de *Simon Barjone*, de
rôner les empereurs & les rois, & ſi *Conſt-*
*tin* a cédé l'Empire au pape *Silveſtre* ; pa-
es, ſuſpendez à des potences hautes de
ite pieds, déchirez, brûlez des malheu-
x qui ne croient pas qu'un morceau de pâte
changé en DIEU à la voix d'un capucin
d'un récollet, pour être mangé ſur l'autel
des ſouris ſi on laiſſe le ciboire ouvert.
*trot*, *Balthazar Gérard*, *Jacques Clément*,
*ltel*, *Guignard*, *Ravaillac*, aiguiſez vos
és poignards, chargez vos ſaints piſtolets.
ope, nage dans le ſang, tandis que le
ire de DIEU, *Alexandre VI*, ſouillé de
rtres & d'empoiſonnemens, dort dans les
de ſa fille *Lucrèce*, que *Léon X* nage dans
plaiſirs, que *Paul III* enrichit ſon bâtard
dépouilles des nations, que *Jules III* fait
porte - ſinge cardinal ( dignité plus con-
able encore au ſinge qu'au porteur ) ; tandis
*Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe*,
*Pie V* fait gémir les Romains ſous les ra-
es de ſon bâtard *Buon-Compagno*, que
*nent VIII* donne le fouet au grand *Henri IV*
les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* & *du Perron*.
lez par-tout le ridicule de vos farces ita-
nes à l'horreur de vos brigandages : & puis
oyez frère *Trigaut* & frère *Couvet* prêcher
*bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

e ne puis condamner votre zèle. La vérité,

contre laquelle on ſe débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez auſſi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigriſſent, & que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui ſont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE-HOMME.

Des miracles? juſte ciel! & quelle religion n'a pas ſes miracles? tout eſt prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Hérodote* & les *Tite-Live*, par cent auteurs reſpectés des nations, & vous croyez à des aventures de la Paleſtine, racontées, dit-on, par *Jean* & par *Marc*, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & chez les Romains, dans des livres faits ſans doute long-temps après la deſtruction de Jéruſalem, comme il eſt prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple, il eſt dit dans l'évangile de *St Mathieu* que le ſang de *Zacharie*, fils de *Barac*, maſſacré entre le temple & l'autel, retombera ſur les juifs. Or, on voit dans l'hiſtoire de *Flavien Joſephe*, que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple & l'autel, pendant le ſiége de Jéruſalem par *Titus*. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les juifs? Quoi! il aurait reſſuſcité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du

rnier supplice ? S'il eût opéré ces prodiges, ût été pour faire connaître sa divinité. ngez-vous bien ce que c'est que d'accuser IEU de s'être fait homme inutilement, & voir ressuscité des morts pour être pendu ? ioi ! des milliers de miracles en faveur des fs pour les rendre esclaves, & des miracles JESUS pour faire mourir JESUS en croix ! y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur n criminelle à l'enseigner quand on ne le pit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient idées, & je sens que vous raisonnez de nne-foi ; mais enfin, convenez qu'il faut e religion aux hommes.

L'HONNETE-HOMME.

Sans doute ; l'ame demande cette nourriture ; is pourquoi la changer en poison ? pourquoi uffer la simple vérité dans un amas d'indi-es mensonges ? pourquoi soutenir ces men-iges par le fer & par les flammes ? quelle rreur infernale ! Ah, si votre religion était DIEU, la soutiendriez-vous par des bour-ux ? Le géomètre a-t-il besoin de dire : ois, ou je te tue ? La religion entre l'homme DIEU est l'adoration & la vertu ; c'est entre prince & ses sujets une affaire de police ; ce st que trop souvent d'homme à homme qu'un nmerce de fourberie. Adorons DIEU sincè-ient, simplement, & ne trompons personne. i, il faut une religion ; mais il la faut pure, onnable, universelle ; elle doit être com-le soleil qui est pour tous les hommes, non pas pour quelque petite province

privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abomina d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeu & qu'il plonge preſque toutes les ames les ténèbres. Il n'y a qu'une probité comn à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religi Et quelle eſt-elle? vous le ſavez, c'eſt d' dorer DIEU & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais, comment croyez-vous donc que r religion s'eſt établie?

L'HONNETE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d imagination forte ſe fait ſuivre par quel perſonnes d'une imagination faible. Le tro peau s'augmente; le fanatiſme commence: fourberie achève. Un homme puiſſant vien il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur dos & un mors à la bouche: il monte elle & la conduit. Quand une fois la re nouvelle eſt reçue dans l'Etat, le gouve ment n'eſt plus occupé qu'à proſcrire t moyens par leſquels elle s'eſt établie. I commencé par des aſſemblées ſecrètes; on défend. Les premiers apôtres ont été expr ſément envoyés pour chaſſer les diables: défend les diables. Les apôtres ſe feſai apporter l'argent des proſélytes: celui qui convaincu de prendre ainſi de l'argent puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à D qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils vaient les lois. Le gouvernement maintient ſuivre les lois c'eſt obéir à DIEU. Enfin politique tâche ſans ceſſe de concilier l'er reçue & le bien public.

LE CALOYER.

s vous allez en Europe. Vous ſerez obligé
us conformer à quelqu'un des cultes

'HONNETE-HOMME.

i donc, ne pourrai-je faire en Europe
e ici, adorer paiſiblement le Créateur de
s mondes, le DIEU de tous les hom-
celui qui a mis dans mon cœur l'amour
vérité & de la juſtice?

LE CALOYER.

n, vous riſqueriez trop; l'Europe eſt di-
en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNETE-HOMME.

 factions, quand il s'agit de la vérité uni-
le, quand il s'agit de DIEU!

LE CALOYER.

eſt le malheur des hommes. On eſt obligé
re comme eux, ou de les fuir; je vous
nde la préférence pour l'Egliſe grecque.

L'HONNETE-HOMME.

e eſt eſclave.

LE CALOYER.

ulez-vous vous ſoumettre à l'Egliſe ro-
e?

L'HONNETE-HOMME.

e eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un
rche ſimoniaque qui achète ſa honteuſe
té d'un grand-viſir, ni d'un prêtre qui

s'est cru pendant sept cents ans le maître
rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel je le suis, de vous proposer la reli testante.

L'HONNETE-HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j' rais le plus volontiers, si j'étais réduit heur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer u plus ancienne ?

L'HONNETE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous supposer *Pierre* ne soit pas plus ancien que *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin* & r mateurs d'Angleterre, de Danen Suède, &c. ?

L'HONNETE-HOMME.

Il me semble que la religion protestai inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle*. semble qu'elle se rapproche plus de sa source la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce se trouve expressément dans l'évangile des tiens; tandis que les romains ont culte de cérémonies & de dogmes Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour v

législateur des chrétiens n'institua point de
es, n'ordonna point qu'on adorât des images
des os de morts, ne vendit point d'indul-
nces, ne reçut point d'annates, ne conféra
int de bénéfices, n'eut aucune dignité tem-
relle, n'établit point une inquisition pour
itenir ses lois, ne maintint point son auto-
é par le fer des bourreaux. Les protestans
rouvent toutes ces nouveautés scandaleuses
funestes; ils sont par-tout soumis aux ma-
trats, & l'Eglise romaine lutte depuis huit
nts ans contre les magistrats. Si les pro-
tans se trompent comme les autres dans le
ncipe, ils ont moins d'erreurs dans les con-
quences; & puisqu'il faut traiter avec les
mmes, j'aime à traiter avec ceux qui trom-
nt le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion
mme on achète des étoffes chez les mar-
ands : vous allez chez celui qui vend le
oins cher.

L'HONNETE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préfèrerais, s'il me
lait faire un choix selon les règles de la
udence humaine; mais ce n'est point aux
mmes que je dois m'adresser, c'est à DIEU
ul; il parle à tous les cœurs : nous avons
us un droit égal à l'entendre. La conscience
'il a donnée à tous les hommes est leur loi
iverselle. Les hommes sentent d'un pôle à
utre qu'on doit être juste, honorer son père
sa mère, aider ses semblables, tenir ses

prom-ffes ; ces lois font de DIEU, gré-s font des mortels. Toutes les diffèrent comme les gouvernemens ; met les uns & les autres. J'ai cru que extérieure dont on l'adore ne peut ter, ni l'offenfer, pourvu que cette ne foit ni fuperftitieufe envers lui, envers les hommes.

N'eft-ce pas en effet offenfer DI penfer qu'il choififfe une petite natic de crimes pour fa favorite, afin d toutes les autres ? que l'affaffin d'*Ur* bien-aimé, & que le pieux *Anton* en horreur ? N'eft-ce pas la plus grai dité, de penfer que l'être fuprême pu mais un caloyer pour avoir mangé où un turc pour avoir mangé du pc a eu des peuples qui ont mis, dir oignons au rang des dieux ; il y en qui ont prétendu qu'un morceau de changé en autant de dieux que de m deux extrêmes de la démence hun également pitié ; mais que ceux qui ces rêveries ofent perfécuter ceux q croient pas, c'eft-là ce qui eft hor anciens parfis, les fabéens, les Egy Grecs ont admis un enfer : cet enf la terre, & ce font les perfécuteurs q les démons.

LE CALOYER.

Je détefte la perfécution, la contrai que vous ; & grâces au ciel, je vo

que les Turcs, ſous qui je vis en paix, ne perſécutent perſonne.

L'HONNETE-HOMME.

Ah ! puiſſent tous les peuples d'Europe ſuivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous propoſer d'autre religion que celle que profeſſe au mont Athos.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous ‹pro›poſe la religion qui convient à tous les ‹h›ommes, celle de tous les patriarches & de tous les ſages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la juſtice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienféſance dans toutes les occaſions de la vie. C'eſt cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain eſt l'Eternel, & que l'âneſſe de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNETE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme ?

LE CALOYER.

Je ſers DIEU ſelon l'uſage de mon couvent.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi ſelon ma conſcience. Elle me dit

de le craindre, d'aimer les caloyers, les d
viches, les bonzes & les talapoins, & de
garder tous les hommes comme mes frèr

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je ſuis,
penſe comme vous.

L'HONNETE-HOMME.

Mon DIEU, béniſſez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon DIEU, béniſſez cet honnête-hom

## X X.

## DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEU

*Par M. l'abbé de* TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſten
de DIEU?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil:
ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je v
des effets admirables. DIEU me garde de

sembler à ce fou (*) qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de *Socrate* qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites qui possèdent trois cents lieues de pays en long & en large au Paraguai ? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS

(*) *Maupertuis*. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*. (Volume des *Facéties*.)

n'a jamais dit la meſſe, & qu'il mangeait g
le vendredi & même le ſamedi.

LE DOUTEUR.

Vous penſez donc qu'on a corrompu la
ligion ſimple & naturelle de JESUS, qui é
apparemment celle de tous les ſages de l'
tiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait l
qu'au fond il fût un ſage, puiſqu'il
contre les prêtres impoſteurs, & con
ſuperſtitions ; mais on lui impute des
qu'un ſage na pu ni faire, ni dire. I
ne peut chercher des figues au commen
de mars ſur un figuier, & le maudire
qu'il n'a point de figues. Un ſage
changer l'eau en vin en faveur de
ivres. Un ſage ne peut envoyer des
dans le corps de deux mille cocho
un pays où il n'y a point de coch
ſage ne ſe transfigure point pendant la
pour avoir un habit blanc. Un ſage n'
tranſporté par le diable. Un ſage quand
que DIEU eſt ſon père, entend ſans dout
DIEU eſt le père de tous les hommes. Le
dans lequel on a voulu l'entendre
& blaſphématoire.

Il paraît que les paroles & les actio
ce ſage ont été très-mal recueillies, que
pluſieurs hiſtoires de ſa vie, écrites quan
vingt-dix ans après lui, on a choiſi les p
improbables, parce qu'on les crut les
importantes pour des ſots. Chaque écriv
piquait de rendre cette hiſtoire merveil

chaque petite société chrétienne avait son évangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples, qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, & que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu : voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés ; & enfin, dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture & par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du

monde, & ont marché ſur la tête des r
JESUS a vécu pauvre, ſes étranges ſucc
ont ravi nos biens & le prix de nos ſu

Conſidérez les fêtes que JESUS ob
elles étaient toutes juives; & nous
brûler ceux qui célèbrent des fêtes
JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui de
tures? non; & nous lui donnons deux n
JESUS a-t-il dit que *Marie* était m
DIEU? non; & nous la fesons mère de
JESUS a-t-il dit qu'il était trin & conſu
tiel? non; & nous l'avons fait conſubſ
& trin. Montrez moi un ſeul rite que
ayez obſervé préciſément comme lui:
moi un ſeul de vos dogmes qui ſoit p
ment le ſien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monſieur, en parlant ainſi
n'êtes pas chrétien.

L'ADORATEUR.

Je ſuis chrétien comme l'était JESUS
on a changé la doctrine céleſte en d
infernale. S'il s'eſt contenté d'être juſ
en a fait un inſenſé qui courait les c
dans une petite province juive, en com
les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que penſez-vous de *Paul*, meurtrier d'*E*
perſécuteur des premiers galiléens, dép
lilé en lui-même & perſécuté? Pourquoi
il avec *Gamaliel* ſon maître? eſt-ce, c
le diſent quelques juifs, parce que *Ga*
lui refuſa ſa fille en mariage, parce qu'i

ıbes torses, la tête chauve & les sourcils , ainsi qu'il est rapporté dans les actes *cle* sa favorite ? A-t-il écrit enfin les s qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

:st reconnu que *Paul* n'est point l'auteur pître aux Hébreux, dans laquelle il dit : *est autant élevé au-dessus des anges que ı qu'il a reçu est plus excellent que le leur.* dans un autre endroit, il est dit *que* DIEU *:ndu pour quelque temps, inférieur aux*

dans ses autres épîtres, il parle presque ırs de JESUS comme d'un simple homme de DIEU, élevé en gloire.

ıtôt il dit *que les femmes peuvent prier, , prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles la tête couverte ; car une femme sans déshonore sa tête.*

ıtôt il dit *que les femmes ne doivent parler dans l'église.*

e brouille avec *Pierre*, parce que *Pierre laïse pas avec les étrangers, & qu'ensuite e judaïse avec les juifs.* Mais ce même va judaïser lui-même pendant huit jours le temple de Jérusalem, & y amène des gers pour faire croire aux juifs qu'il n'est :hrétien. Il est accusé d'avoir souillé la e, le grand prêtre lui donne un soufflet ; traduit devant le tribun romain. Que fait-il se tirer d'affaire ? il fait deux mensonges dens au tribun & au sanhédrin ; il leur Je suis pharisien, & fils de pharisien, d il était chrétien ; il leur dit : *On me*

*perſécute parce que je crois à la réſ*
*des morts.* Il n'en avait point été q
& par ce menſonge, trop aiſé pourtai
connaître, il prétendait commettre e
& diviſer les juges du ſanhédrin, dont l
croyait la réſurrection & l'autre ne la
pas.

Voilà, je vous avoue, un ſingulier
c'eſt pourtant le même homme qui
*qu'il a été ravi au troiſième ciel, & qu*
*entendu des paroles qu'il n'eſt pas pe*
*rapporter.*

Le voyage d'*Aſtolphe* dans la lune
vraiſemblable, puiſque le chemin eſt plu
Mais pourquoi veut-il faire accroire
bécilles auxquels il écrit qu'il a été
troiſième ciel? C'eſt pour établir ſon
parmi eux; c'eſt pour ſatisfaire ſon a
d'être chef de parti; c'eſt pour do
poids à ces paroles inſolentes & tyran
*Si je viens encore une fois vers vous*
*pardonnerai ni à ceux qui auront pé*
*tous les autres.*

Il eſt aiſé de voir dans le galima
*Paul* qu'il conſerve toujours ſon premi
perſécuteur; eſprit affreux qui n'a
trop de proſélytes. Je ſais qu'il ne ca
qu'à des gueux: mais c'eſt la paſſion des
de vouloir s'élever au-deſſus de leu
blables, & de vouloir les opprimer.
paſſion des tyrans. Quoi! *Paul* juif,
tentes, tu oſes écrire à des Corinthi
tu puniras ceux même qui n'auront pas
*Néron*, *Attila*, le pape *Alexandre VI*
jamais proféré de ſi abominables

*aul* écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces lettres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison; mais après l'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé *Paul*, que pensez-vous des anciens juifs?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, & ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le DIEU de toute la nature ait abandonné & proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien & du mal? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, & qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales &

leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'
ait fait des miracles égalés par les miracles de
mages de *Pharaon* , pour faire passer la me
à pied sec à ses enfans chéris en larrons &
en lâches, & pour les tirer misérablement d
l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertil
Egypte ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son
peuple de massacrer tout ce qu'il rencontre-
rait, afin de rendre ce peuple presque toujour
esclave des nations ? Vous ne croyez pas qu
l'ânesse de *Balaam* ait parlé ? Vous ne croye
pas que *Samson* ait attaché ensemble trois ce
renards par la queue ? Vous ne croyez p
que les habitans de Sodôme aient voulu viole
deux anges ? Vous ne croyez pas . . . . ?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces hor-
reurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit hu-
main. Je crois que les juifs avaient des fables,
ainsi que toutes les autres nations, mais des
fables beaucoup plus sottes, plus absurdes,
parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asia-
tiques, comme les Thébains étaient les plus
grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde
& abominable, Mais enfin JESUS, que vous
aimez, était juif ; il accomplit toujours la loi
juive, il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contra-
diction, qu'il ait été juif & que ses disciples

ne le ſoient pas. Je n'adopte de lui que ſa morale quand elle ne ſe contredit point. Je ne peux ſouffrir qu'on lui faſſe dire : *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive* ; ces paroles ſont affreuſes. Un homme ſage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux eſt ſemblabe à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par uſure ; ces paroles ſont ridicules. J'adopte cette ſentence : *Aimez* DIEU *& votre prochain*, c'eſt la loi éternelle de tous les hommes, c'eſt la mienne ; c'eſt ainſi que je ſuis ami de JESUS ; c'eſt ainſi que je ſuis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU, ennemi des mauvais prêtres, perſécuté par des fripons, je m'unis à lui, je ſuis ſon frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L'ADORATEUR.

Hé bien donc, je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Ariſtide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, de JESUS.

Je dirai avec *Epictète* : *C'eſt* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *eſt au-dedans de moi, je le porte par-tout, pourquoi le ſouillerais-je par des penſées obſcènes, par des actions baſſes, par d'infames déſirs ? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impoſe un devoir ; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de*

*tous les hommes ; fils, mari, père ; tous*
*noms me disent : n'en déshonore aucun.*

*Mon devoir est de louer* DIEU *de tout, de remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu cessant de vivre.*

Cent maximes de cette espèce valent b le sermon de la montagne, & cette belle maxin *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Enfin, j'ad rerai DIEU, & non les fourberies des hom Je servirai DIEU, & non un concile de Ca cédoine ou un concile *in trullo.* Je déteste l'infame superstition ; & je serai sincèrem attaché à la vraie religion jusqu'au dernier so pir de ma vie.

## XXI.

## *CONVERSATION*

### DE M. L'INTENDANT DES MENUS E EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEI

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte l'ordre des avocats ayant été consulté p une personne de l'ordre des comédiens, po savoir à quel point on doit flétrir ceux ont une belle voix, des gestes nobles, sentiment, du goût & tous les talens néce saires pour parler en public, l'avocat exa 'affaire dans (*a*) l'ordre des lois. L'o

(*a*) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur théâtre, & où il était beaucoup question d'*ordre*, déféré par maître *le Dain*, & incendié au bas de l' lier.

convulſionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre ſiégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à ſon bourreau de brûler la conſultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jéſuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converſation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, & de M. l'abbé Grizel. Je fus préſent à cette converſation : je l'ai fidellement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le ſens commun peut étendre à ſon gré.

Je ſuppoſe, diſait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je ſuppoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il eût fait compoſer Cinna, Athalie & le Miſanthrope, qu'il les eût fait repréſenter par des ſeigneurs & des dames, devant tous les ambaſſadeurs de l'Europe; je demande s'il ferait tombé dans l'eſprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un ſeul autre curé, ou d'un ſeul habitué, ou d'un ſeul moine, d'excommunier ces ſeigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même; de leur refuſer le ſacrement de mariage & la ſépulture? Non, ſans doute, dit l'abbé *Grizel*; une ſi abſurde impertinence n'aurait paſſé par la tête de perſonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* & toute ſa cour danſèrent ſur le théâtre, quand *Louis XV* danſa avec tant de jeunes ſeigneurs de ſon âge dans la ſalle des Tuileries, penſez-vous qu'ils aient

été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel* : nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le le *Bossu* supérieur de Ste Geneviève, le *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux ont d'après *Aristote* enseigné l'art de la tra & de l'épopée ? On n'est pas encore t dans cet excès de barbarie, repartit G il est vrai que l'abbé de *la Coste*, M. *la Solle* & l'auteur des nouvelles ecclé tiques prétendent que la déclamation, musique & la danse sont un péché morte qu'il n'a été permis à *David* de danser devant l'arche, & que de plus *David*, XIV & *Louis XV* n'ont point dansé l'argent ; que l'impératrice des Roma jamais chanté qu'en présence de quelques sonnes de sa cour, & qu'on ne se do plaisir d'excommunier que ceux qui g quelque chose à parler, ou à chanter, ou danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que y avait eu un impôt sous le nom de *plaisirs du roi*, & que cet impôt eût payer les frais des spectacles de sa ma le roi encourrait la peine de l'excommu tion, selon le bon plaisir de tout pr e voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit G

Je veux vous pousser, dit le Menu

ılement *Louis XIV*, mais le cardinal
ızarin, le cardinal *de Richelieu*, l'arche-
que *Triſſino*, le pape *Léon X* dépen-
·ent beaucoup à faire jouer des tragédies,
s comédies & des opéra. Les peuples con-
buèrent à ces dépenſes ; je ne trouve pour-
ıt pas, dans l'hiſtoire de l'Egliſe, qu'aucun
:aire de St Sulpice ait excommunié pour
la le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle *le Couvreur* a-t-elle
portée dans un fiacre au coin de la rue
Bourgogne ? pourquoi le ſieur *Romagnéſi*,
teur de notre troupe italienne, a-t-il été
humé dans un grand chemin comme un an-
:n romain ? pourquoi une actrice des chœurs
ſcordans de l'académie royale de muſique
t-elle été trois jours dans ſa cave ? pour-
oi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées
petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au
ır du jugement dernier, & ſeront-elles brû-
s à tout jamais après ce jugement, quand
es auront retrouvé leur corps ! C'eſt uni-
ement, dites-vous, parce qu'on paye vingt
ıs au parterre.

ependant ces vingt ſous ne changent point
ſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures ni
es, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait
ıtis. Un *de profundis* tire également une
e du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour
: écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne
faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on
us le pſalmodie par charité. Donc Cinna &
halie ne ſont pas plus diaboliques quand ils
ıt repréſentés pour vingt ſous, que quand
roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on

n'a pas excommunié *Louis XIV* quand i
pour son plaisir, ni l'impératrice quar
a joué un opéra, il ne paraît pas juste
excommunie ceux qui donnent ce plaisi
quelque argent, avec la permission du
France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* sentit la force de cet
ment; il répondit ainsi : Il y a des te
mens; tout dépend sagement de la
arbitraire d'un curé ou d'un vicaire.
sommes assez heureux & assez sages, p
voir en France aucune règle certaine. 
pas enterrer l'illustre & inimitable
la paroisse St Eustache; mais il eut le
d'être porté dans la chapelle de St
selon notre belle & saine coutume
des charniers de nos temples. Il est
*St Eustache* est un si grand saint qu'il n'
pas moyen de faire porter chez lui,
habitués, le corps de l'infame a
santhrope : mais enfin *St Joseph*
solation; c'est toujours de la terre
y a une prodigieuse différence entre la
sainte & la profane; la première est inc
rablement plus légère; & puis, tant
l'homme, tant vaut sa terre. Celle où
*lière* y a gagné de la réputation. O
homme ayant été inhumé dans une 
ne peut être damné comme Mlle. *le Co*
& *Romagnési* qui sont sur les chemins.
être est-il en purgatoire pour avoir
Tartuffe; je n'en voudrais pas
suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lu*
de *Mademoiselle*, musicien du roi,
dant de la musique du roi, secrétaire

joua dans Cariselli & dans Pourceaugnac, qui de plus était Florentin; celui-là est nté au ciel comme j'y monterai : cela est r, car il a un beau tombeau de marbre . Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie : 'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ì que raisonna M. l'abbé *Grizel*; & c'est ſamment raisonner.

.'intendant *des Menus*, qui fait l'histoire, répliqua : Vous avez entendu parler du révéd père *Girard*; il était sorcier, cela est de fait. st avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui ınant le fouet tout doucement; de plus, il ffla sur elle comme font tous les sorciers : .e juges déclarèrent *Girard* magicien, cepent il fut enterré en terre sainte. Dites-moi ırquoi un homme qui est à la fois jésuite ɔrcier, a pourtant, malgré ces deux titres, ıonneurs de la sépulture, & que Mlle *Clairon* les aurait pas, si elle avait le malheur de ırir immédiatement après avoir joué *Pau-*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que r s'aller faire baptiser.

ɜ vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon ır Mlle *Clairon*, s'il y avait un gros hoaire à gagner; mais il se peut qu'il se ıve un curé qui fasse le difficile : alors on ı'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, 'appeler comme d'abus au parlement. Les urs de sa majesté sont d'ordinaire des ciɜns nés de familles pauvres; leurs parens ıt ni assez d'argent, ni assez de crédit pour ıer un procès; le public ne s'en soucie ːe : il jouit des talens de Mlle *le Couvreur*;

pendant sa vie, il la laissa traiter comme chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.
L'exemple des sorciers est beaucoup plus rieux. Il était certain autrefois qu'il y a des sorciers ; il est certain aujourd'hui n'y en a point, en dépit des seize prove qui crurent *Girard* si habile ; cependant l' communication subsiste toujours. Tant pis vous si vous manquez de sorciers, nous n pas changer nos rituels parce que le m changé : nous sommes comme le médec *Pourceaugnac* ; il nous faut un malade, & le prenons où nous pouvons.
On excommunie aussi les sauterelles ; en a, & j'avoue qu'il est triste qu'on c nue à les flétrir, car elles s'en moquent. J ai vu des nuées en Picardie ; il est tr gereux d'offenser de grandes compagni d'exposer les foudres de l'Eglise au n personnes puissantes ; mais pour trois ou cents pauvres comédiens répandus d France, il n'y a rien à craindre en les trai comme les sauterelles, & comme ceux nouent l'aiguillette.
Je vais vous dire quelque chose de fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils fermier-général ? Non, Monsieur, dit tendant ; mon oncle avait cette place., père était receveur-général des finances. tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi mon grand-père. Hé bien, répliqua Griq votre oncle, votre père & votre grand-p sont excommuniés, anathématisés, damn tout jamais ; & quiconque en doute est impie, un monstre, en un mot, un philoso

Le *Menu*, à ce discours, ne sut s'il devait ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti rire. Je voudrais bien, Monsieur, dit-il *Grizel*, que vous me montrassiez la bulle e concile qui damnent les receveurs des ices du roi, & les adjudicataires des cinq ses fermes du roi. Je vous montrerai vingt ciles, dit le *Grizel*; je vous ferai voir plus, is ferai lire dans l'évangile que tout rece-des deniers royaux est mis au rang des s, & vous apprendrez par les anciennes itutions qu'il ne leur était pas permis d'en- dans l'église aux premiers siècles. *Sicut eth- s & publicanus* est un passage assez connu; i de l'Eglise a été invariable sur cet ar- ; l'anathème porté contre les fermiers, e les receveurs des douanes, n'a jamais évoqué. Et vous voulez qu'on révoque qui a été lancé contre les acteurs qui t encore dans les premiers siècles l'Œ- re *Sophocle*, anathème qui subsiste contre qui ne représentent plus l'Œdipe de *ille*. Commencez par tirer de l'enfer votre votre grand-père & votre oncle, & nous composerons avec la troupe de sa

us extravaguez, M. *Grizel*, dit l'inten- ; mon père était seigneur de paroisse, enterré dans sa chapelle : mon oncle faire un mausolée de marbre aussi beau celui de *Lulli*; &, si son curé lui avait s parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, urait fait mettre dans un cul de basse- . Je veux bien croire que St *Matthieu* a né les employés des fermes après l'avoir

été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'é glise dans les premiers temps; mais vous vouerez que personne aujourd'ui n'ose le dire en face; & si nous sommes exc niés, c'est *incognito.*

Justement, dit *Grizel*, vous y êtes; on l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évang n'ouvre point les anciens rituels, & l'on paisiblement avec les fermiers-généraux, vu qu'ils donnent beaucoup d'argent qu rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaisa un peu, pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicai* vous prie, mon cher *Grizel*, de m'appr pourquoi on a inséré cette satire dans livres, & pourquoi on nous traitait si les premiers temps.

Cela est tout simple, dit *Grizel*: prononçaient cette excommunication de pauvres gens dont les trois quarts juifs, parmi lesquels il se mêla un pauvres grecs. Les Romains étai maîtres; les receveurs des tributs éta romains ou choisis par les Romains; un secret infaillible d'attirer à soi le peuple, que d'anathématiser les comn douane. On hait toujours des v que maîtres & des commis. La pop après des gens qui prêchaient l'égan damnaient messieurs des fermes. Criez de DIEU contre les puissances & con impôts, vous aurez infailliblement la pour vous, si on vous laisse faire; & vous aurez un assez grand nombre de ca à vos ordres, alors il se trouvera des

prit qui lui mettront une selle sur le dos,
nors à la bouche, & qui monteront dessus
r renverser les Etats & les trônes. Alors on
ra un nouvel édifice; mais on conservera
premières pierres quoique brutes & infor-
, parce qu'elles ont servi autrefois, &
elles sont chères aux peuples; on les en-
rera proprement avec les nouveaux mar-
, avec les pierreries & l'or qui seront
digués, & il y aura même toujours de
ıx antiquaires qui préféreront les anciens
loux aux marbres nouveaux.
C'est-là, Monsieur, l'histoire succinte de ce
est arrivé parmi nous. La France a été
g-temps barbare; & aujourd'hui qu'elle
ımence à se civiliser, il y a encore des
s attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons,
exemple, un petit nombre de gens de bien
voudraient priver les fermiers-généraux de
tes leurs richesses, condamnées dans l'évan-
, & priver le public d'un art aussi noble
nnocent, que l'évangile n'a jamais proscrit,
ont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la
e partie du clergé laisse les financiers se
ıner en paix, & permet seulement qu'on
ommunie les comédiens pour la forme.
ıtends, dit l'intendant *des Menus*; vous
ıagez les financiers, parce qu'ils vous don-
t des dîners; vous tombez sur les comédiens
ne vous en donnent pas. Monsieur, ou-
z-vous que les comédiens sont gagés par
roi, & que vous ne pouvez pas excom-
ıier un officier du roi fesant sa charge?
ıc, il ne vous est pas permis d'excommunier

un comédien du roi, jouant Cinna & P
lieucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Grizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'Eglise licane? Mais ne savez-vous pas que n excommunions les rois eux-mêmes? Nous av proscrit le grand *Henri IV*, & *Henri III*, *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il voquait un concile à Pise, & *Philippe-le-* & *Philippe-Auguste*, & *Louis VIII*, & lippe I, & le saint roi *Robert*, quoiqu'il bri des hérétiques. Sachez que nous somm maîtres d'anathématiser tous les princes, de les faire mourir de mort subite; & cela vous irez vous lamenter de ce que tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâcl coupa la parole, & lui dit : Monsieur, muniez mes maîtres tant qu'il vous plai sauront bien vous punir; mais songez que moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'o de venir se damner devant elle. S'ils sont du giron, je suis aussi hors du giron; péchent mortellement en fesant verser de mes à des hommes vertueux dans des pi vertueuses, c'est moi qui les fais pécher; vont à tous les diables, c'est moi qui l mène. Je reçois l'ordre des premiers gen hommes de la chambre, ils sont plus co bles que moi; le roi & la reine, qui ordon qu'on les amuse & qu'on les instruise, cent fois plus coupables encore. Si vous re tranchez du corps de l'Eglise les soldats, i est sûr que vous retranchez aussi les offic

les généraux ; vous ne vous tirerez jamais
-là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous
es absurdes ; vous souffrez que des citoyens
service de sa majesté soient jetés aux chiens,
ndant qu'à Rome, & dans tous les autres
ys on les traite honnêtement pendant leur
e, & après leur mort.

*Grizel* répondit : Ne voyez-vous pas que
est parce que nous sommes un peuple grave,
rieux, conséquent, supérieur en tout aux
tres peuples ? La moitié de Paris est convul-
onnaire ; il faut que ces gens-là en impo-
nt à ces libertins qui se contentent d'obéir
roi, qui ne contrôlent point ses actions,
ui aiment sa personne, qui lui payent avec
égresse de quoi soutenir la gloire de son
ône, qui, après avoir satisfait à leur devoir,
ssent doucement leur vie à cultiver les arts,
ui respectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui se
mnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne)
t un composé de fripons, de fanatiques &
imbécilles, parmi lesquels il y a un petit
oupeau séparé, qu'on appelle *la bonne com-
gnie* ; ce petit troupeau étant riche, bien
evé, instruit, poli, est comme la fleur du
enre-humain ; c'est pour lui que les plaisirs
onnêtes sont faits ; c'est pour lui plaire que
s plus grands-hommes ont travaillé ; c'est lui
ui donne la réputation ; & pour vous dire
ut, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant
olitesse quand il nous rencontre. Nous tâchons
us de trouver accès auprès de ce petit nombre
hommes choisis ; & depuis les jésuites jus-
u'aux capucins, depuis le père *Quesnel* jus-

qu'au maraud qui fait la gazette eccl
nous nous plions en mille manières p
quelque crédit sur ce petit nombre, c
ne pouvons jamais être. Si nous
quelque dame qui nous écoute, nou
suadons qu'il est essentiel, pour alle
d'avoir les joues pâles, & que la
rouge déplaît mortellement aux
paradis. La dame quitte le rouge,
tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce q
les chaises; mais comment voulez-
les honnêtes gens écoutent un ennu
cours, divisé en trois points, quand
prit occupé des beaux morceaux de
Polyeucte, des Horaces, de Pom
Phèdre & d'Athalie? C'est-là ce qui
sespère.

Nous entrons chez une dame de
nous demandons ce qu'on pense du
sermon du prédicateur de St Roch;
la maison nous répond par une tirad
*cine*. Avez-vous lu l'œuvre des si
disons-nous? on nous réplique qu'il
tragédie nouvelle. Enfin, le tems app
nous ne gouvernerons plus que les
& la halle. Cela donne de l'humeur,
on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome &
autres Etats de l'Europe. Quand on
à St Jean de Latran, ou à St Pierre,
messe à grands chœurs à quatre pa
que vingt châtrés ont frédonné ur
tout est dit; on va prendre le soir
colat à l'opéra de St Ambroise, &

s'avise d'y trouver à redire. On se garde
n d'excommunier la signora *Cuzzoni*, la signo-
*ustina*, la signora *Barbarini*, encore moins
signor *Farinelli*, chevalier de Calatrava,
acteur de l'opéra, qui a des diamans gros
nme mon pouce.

gens qui sont les maîtres chez eux ne
jamais persécuteurs; voilà pourquoi un
, qui n'est point contredit, est toujours
bon roi, pour peu qu'il ait le sens com-
. Il n'y a de méchans que les petits qui
chent à être les maîtres. Il n'y a que
x-là qui persécutent pour se donner de la
sidération. Le pape est assez puissant en
re, pour n'avoir pas besoin d'excommunier
onnêtes gens qui ont des talens estimables;
s il est des animaux dans Paris, aux che-
x plats, & à l'esprit de même, qui sont
s la nécessité de se faire valoir. S'ils ne
âlent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme,
s ne crient pas contre les beaux arts, ils
trouvent anéantis dans la foule. Les pas-
s ne regardent les chiens que quand ils
ient; & on veut être regardé. Tout est
ufie de métier dans ce monde. Je vous dis
re secret; ne me décelez pas, & faites-
plaisir de me donner une loge grillée
a première tragédie de M. *Collardeau*.

é vous le promets, dit l'intendant *des*
*nus*; mais achevez de me révéler vos mys-
es. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé
cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne
vienne que l'excommunication, contre une
iété gagée par le roi, est le comble de
solence & du ridicule? & pourquoi, en

même temps personne ne travaille-t-il à ce scandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit C en vous avouant que tout est contrad chez nous. La France, à parler sérieuser est le royaume de l'esprit & de la sottis l'industrie & de la paresse, de la philo & du fanatisme, de la gaieté & du p tisme, des lois & des abus, du bon g de l'impertinence. La contradiction ridic la gloire de Cinna, & l'infamie de ceu représentent Cinna ; le droit qu'ont les év d'avoir un banc particulier aux représent de Cinna, & le droit d'anathématis acteurs, l'auteur & les spectateurs, sont rément une incompatibilité digne de la de ce peuple, mais trouvez-moi dans le n un établissement qui ne soit pas contradic

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant été circoncis, les quinze premiers évêqu Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êt circoncis ? pourquoi la défense de mang boudin n'ayant jamais été levée, vous m impunément du boudin ? pourquoi les a ayant gagné leur pain à travailler de leurs n leurs successeurs regorgent de richesses & c neurs ? pourquoi *St Joseph* ayant été c pentier, & son divin fils ayant daigné élevé dans ce métier, son vicaire a c les empereurs, & s'est mis sans façon à place ? pourquoi a-t-on excommunié, an mathisé, pendant des siècles, ceux qui dis que le St Esprit procède du père & du & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceu pensent le contraire ?

rquoi eſt-il expreſſément défendu dans
gile de ſe remarier, quand on a fait caſſer
ariage, & que nous permettons qu'on
arie ? Dites-moi comment le même ma-
eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans
on ?

pour vous parler du théâtre que vous
, expliquez-nous comment vous applau-
à la brutale & factieuſe inſolence de
qui fait couper la tête à *Athalie*, parce
voulait élever ſon petit-fils *Joas* chez
tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous
er quelque choſe de ſemblable contre
rſonnes du ſang royal, il n'y a pas un
n qui ne le condamnât au dernier ſup-

t dépend de l'uſage. La danſe, par
le, a été chez preſque tous les peuples
onction religieuſe; les juifs même dan-
par dévotion. Si l'archevêque de Paris
it à la grand'meſſe de danſer pieuſement
ure ou une chacone, on en rirait comme
billets de confeſſion. On repréſente en-
es actes ſacramentaux à Madrid les jours
es; un comédien fait JESUS-CHRIST,
tre fait le diable, une actrice eſt la
ierge, une autre *Magdelène* à ſa toi-
*Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit ſon

dant ce temps-là même on brûle quel-
s en cérémonie des deſcendans de notre
re *Abraham*; & tandis qu'ils cuiſent,
r chante gravement les chanſons pieuſes
e leurs rois, traduites en mauvais latin.
é tout cela, il y a à la cour de Madrid

jamais. L'homme d'église est l'ennemi
l'homme de robe, celui-ci du courtisa
chanoine du moine, certains comédiens d'
comédiens, & chacun donne à son voisin
lement tous les dégoûts dont il peut s'a
La pire espèce de toutes, je l'avoue, e
des prétendus réformateurs. Ce sont de
lades qui sont fâchés que les autres se p
bien ; ils défendent les ragoûts dont
mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. L
paisiblement subsister de vieilles sottises ;
être tomberont-elles d'elles-mêmes, & no
enfans nous traiteront de bonnes gens, c
nous traitons nos pères d'imbécilles. L
les Tartuffes crier encore quelque tem
dès demain je vous mène à la coméd
Tartuffe.

# XXII.

## IDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

LNDRÉ *des Touches* était un musicien très-ɛable dans le beau siècle de *Louis XIV*, nt que la musique eût été perfectionnée par *neau*, gâtée par ceux qui préfèrent la dif-lté surmontée au naturel & aux grâces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait mousquetaire ; & avant d'être mousquetaire t en 1688 le voyage de Siam avec le jé-e *Tachard*, qui lui donna beaucoup de ques particulières de tendresse pour avoir amusement sur le vaisseau ; & *des Touches* la toujours avec admiration du père *Tachard* reste de sa vie.

fit connaissance à Siam avec un premier nis du barcalon ; ce prêmier commis s'ap-nt *Croutef* : & il mit par écrit la plupart questions qu'il avait faites à *Croutef*, avec réponses de ce siamois. Les voici telles les a trouvées dans ses papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de soldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement és.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingts mille, tous fainéans & très riches. Il est vrai que dans la dernière gue nous avons été bien battus : mais en réc pense nos talapoins ont fait très-grande ch bâti de belles maisons, & entretenu de jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage & de mieux a Et vos finances, en quel état sont-el

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pour quatre-vingt-dix mille hommes employés les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu v bout, ce n'est pas leur faute ; car il n aucun d'eux qui ne prenne honnêtement ce qu'il peut prendre, & qui ne dé les cultivateurs pour le bien de l'État.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre jurisprudence est-elle parfaite que tout le reste de votre a tration ?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure ; nous n'avons de lois, mais nous avons cinq ou six volumes sur les lois. Nous nous con d'ordinaire par des coutumes : car on sait q coutume ayant été établie au hasard est jours ce qu'il y a de plus sage. Et de chaque coutume ayant nécessairement c dans chaque province comme les habille & les coiffures, les juges peuvent choisir à

é l'usage qui était en vogue, il y a quatre
cles, ou celui qui regnait l'année passée;
est une variété de législation que nos voisins
cessent d'admirer; c'est une fortune assurée
ur les praticiens, une ressource pour tous
s plaideurs de mauvaise foi & un agrément
fini pour les juges qui peuvent en sureté de
nscience décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins
s lois constantes ?

CROUTEF.

DIEU nous en préserve ! nous pouvons con-
mner au bannissement, aux galères, à la
tence, ou renvoyer hors de cour selon que
fantaisie nous en prend. Nons nous plai-
ons quelquefois du pouvoir arbitraire de
. le barcalon; mais nous voulons que tous
os jugemens soient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-
ous ?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir; nous avons
ouvé que c'est un secret infaillible pour sau-
er un coupable qui a les muscles vigoureux,
s jarrets forts & souples, les bras nerveux
les reins doubles; & nous rouons gaiement
us les innocens à qui la nature a donné des
rganes faibles. Voici comme nous nous y
renons avec une sagesse & une prudence mer-
eilleuses. Comme il y a des demi-preuves,
'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il

y a des demi-innocens & des demi-coupabl
Nous commençons donc par leur donner u
demi-mort, après quoi nous allons déjeûne
ensuite vient la mort toute entière, ce q
donne dans le monde une grande considér
tion, qui est le revenu du prix de nos char

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'est plus prudent & plus humain,
faut en convenir. Apprenez-moi ce que d
viennent les biens des condamnés?

CROUTEF.

Les enfans en sont privés. Car vous sav
que rien n'est plus équitable que de punir t
les descendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai en
parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao nos voisins n'admet
ni la question, ni les peines arbitraires,
les coutumes différentes, ni les horrible
plices qui sont parmi nous en usage;
aussi nous les regardons comme des bar
qui n'ont aucune idée d'un bon gouve
Toute l'Asie convient que nous dansons
coup mieux qu'eux, & que par conséquent
impossible qu'ils approchent de nous en ju
prudence, en commerce, en finances, &
tout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels deg
on parvient à la magistrature?

CROUTEF.

r de l'argent comptant. Vous sentez qu'il impossible de bien juger, si on n'avait rente ou quarante mille pièces d'argent s prêtes. En vain on saurait par cœur s les coutumes, en vain on aurait plaidé cents causes avec succès, en vain on au- un esprit rempli de justesse & un cœur de justice ; on ne peut parvenir à au- magistrature sans argent. C'est encore ce ous distingue de tous les peuples de l'Asie, r-tout de ces barbares de Lao, qui ont anie de récompenser tous les talens, & e vendre aucun emploi.

ıdré des Touches, qui était un peu dis- , comme le sont tous les musiciens, ré- it au siamois que la plupart des airs qu'il it de chanter lui paraissaient un peu dis- ans, & voulut s'informer à fond de la que siamoise ; mais Croutef plein de son , & passioné pour son pays, continua en termes : Il m'importe fort peu que nos ns qui habitent par-delà nos montagnes de meilleure musique que nous & de meil- tableaux, pourvu que nous ayons tou- des lois sages & humaines. C'est dans partie que nous excellons. Par exemple, a mille circonstances où une fille étant uchée d'un enfant mort, nous réparons la e de l'enfant en fesant pendre la mère ; ennant quoi elle est manifestement hors ıt de faire une fausse couche.

un homme a volé adroitement trois ou re cents mille pièces d'or, nous le res-

pectons & nous allons dîner chez lui ; mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans le caſſette de ſa maîtreſſe, n ne manquons pas de tuer cette ſervante place publique : premièrement, de peur qu' ne ſe corrige ; ſecondement, afin qu'elle puiſſe donner à l'Etat des enfans en g nombre, parmi leſquels il s'en trouverait être un ou deux qui pourraient voler trois quatre petites pièces de cuivre, ou devenir grands-hommes ; troiſièmement, parce qu'il juſte de proportionner la peine au crime, qu'il ſerait ridicule d'employer dans une ma de force, à des ouvrages utiles, une p ſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encore plus j s, clémens, plus raiſonnables dans les ci que nous infligeons à ceux qui ont l'audace ſervir de leurs jambes pour aller où ils v Nous traitons ſi bien nos guerriers qui de dent leur vie, nous leur donnons un ſi prodi ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable a conquêtes, qu'ils ſont ſans doute les pl minels de tous les hommes, lorſque s enrôlés dans un moment d'ivreſſe, ils v s'en retourner chez leurs parens dans ment de raiſon. Nous leur feſons tirer a portant douze balles de plomb dans pour les faire reſter en place ; après quoi deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité i brable d'excellentes inſtitutions, qui ne v pas à la vérité juſqu'à verſer le ſang des h mes, mais qui rendent la vie ſi douce

agréable, qu'il eſt impoſſible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur 'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui :cédait ſes facultés, nous vendons ſa marıte & ſon lit pour le mettre en état de mieux ıltiver la terre quand il ſera débarraſſé de n ſuperflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui eſt tout-à-fait harmonieux; cela it un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde ſageſſe, :hez que notre baſe fondamentale conſiſte à connaître pour notre ſouverain, à pluſieurs ırds, un étranger tondu qui demeure à neuf ıts mille pas de chez nous. Quand nous ›nnons nos plus belles terres à quelques-uns : nos talapoins, ce qui eſt très-prudent, il ıt que ce talapoin ſiamois paye la première ıée de ſon revenu à ce tondu tartare: ſans ıoi il eſt clair que nous n'aurions point de ecolte.

Mais où eſt le temps, l'heureux temps, où tondu feſait égorger une moitié de la nation l'autre, pour décider ſi *Sammonocodom* vait joué au cerf-volant ou au trou-madame, il s'était déguiſé en éléphant ou en vache, il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix urs ſur le côté droit ou ſur le gauche? Ces randes queſtions, qui tiennent ſi eſſentiellent à la morale, agitaient alors tous les ıprits; elles ébranlaient le monde; le ſang oulait pour elles; on maſſacrait les femmes

ſur les corps de leurs maris ; on écraſait l
petits enfans ſur la pierre, avec une dévotic
une onction, une componction angélique. M
heur à nous, enfans dégénérés de nos pie
ancêtres, qui ne feſons plus de ces ſaints
crifices ! Mais au moins il nous reſte, grâ
au ciel, quelques bonnes ames qui les imi
raient ſi on les laiſſait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, ſi vous prie, Monſieur, ſi v
diviſez à Siam le ton majeur en deux com
& deux ſemi-comma, & ſi le progrès du
fondamental ſe fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez
moi. Vous n'avez point de tenue ; vous m'a
interrogé ſur la forme de notre gouvernemen
& vous me parlez de muſique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La muſique tient à tout ; elle était le fo
dement de toute la politique des Grecs. M
pardon, puiſque vous avez l'oreille dure,
venons à notre propos. Vous diſiez donc q
pour faire un accord parfait....

CROUTEF.

Je vous diſais qu'autrefois le tartare ton
prétendait diſpoſer de tous les royaumes
l'Aſie ; ce qui était fort loin de l'accord p
fait : mais il en réſultait un grand bien ;
était beaucoup plus dévôt à *Sammonocod*
& à ſon éléphant que dans nos jours, où
le monde ſe mêle de prétendre au ſens c

mun avec une indiſcrétion qui fait pitié. Cependant tout va ; on ſe réjouit, on danſe, on joue, on dîne, on ſoupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? il ne vous manque qu'une bonne muſique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuſe nation de la terre.

## XXIII.

## SOPHRONIME ET ADELOS.

*Traduit de* MAXIME DE MADAURE.

### NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

Il y a pluſieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime* : je ne parle pas des empereurs & des conſuls romains, ni même des évêques de ce nom ; je parle de quelques philoſophes qui ſont encore eſtimés pour avoir laiſſé quelques penſées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, eſt toujours appelé *Maxime le magicien*, ainſi qu'on nomme encore le curé *Gaufredi*, *Gaufredi le ſorcier* ; comme s'il y avait en effet des ſorciers & des magiciens : car les noms donnés à la choſe ſubſiſtent toujours quand la choſe même eſt reconnue fauſſe.

Ce philosophe était le favori de l'emp Julien, & c'est ce qui lui fit une si mécha réputation parmi nous.

*Maxime* de Tyr, dont l'empereur *Marc Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un plus de grâce. Il n'est point qualifié de sor & il a eu *Heinsius* pour commentateur.

Le troisième *Maxime*, dont il s'agit ici, é un africain né à Madaure dans le pays qui aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait da commencement de la destruction de l' romain. Madaure, ville considérable par commerce, l'était encore plus par les lett elle avait vu naître *Apulée* & *Maxime*. *Saint Augustin*, contemporain de *Maxime*, né la petite ville de Tagaste, fut élevé Madaure; & *Maxime* & lui furent touj amis, malgré la différence de leurs opinions car *Maxime* resta toujours attaché à l'a religion de *Numa*, & *Augustin* quitta le nichéisme pour notre sainte religion, dont i fut, comme on le sait, une des plus g lumières.

C'est une remarque bien triste, & qu'on faite souvent sans doute, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de gran hommes, & qui fut probablement, d *Atlas*, la première école de philosophie, ne soit aujourd'hui connue que par ses corsai Mais ces révolutions ne sont que trop c munes, témoin la Thrace qui produisit autrer *Orphée* & *Aristote*; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correspondance qui subsista toujours entre

*Auguſtin* de Tagaſte & le platonicien
e de Madaure. On nous a conſervé les
de l'un & de l'autre. Voici la fameuſe
de *Maxime* ſur l'exiſtence de DIEU,
réponſe de *St Auguſtin*, toutes deux
es par *Dubois* de Port-Royal, pré-
du dernier duc de *Guiſe.*

*de Maxime de Madaure à Auguſtin.*

. , qu'il y ait un Dieu ſouverain qui
ans commencement, & qui, ſans avoir
engendré de ſemblable à lui, ſoit néan-
s le père & le formateur de toutes
es, quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez
le pour en douter ? c'eſt celui dont
adorons ſous des noms divers l'éternelle
nce, répandue dans toutes les parties
onde : ainſi, honorant ſéparément, par
ſes ſortes de cultes, ce qui eſt comme
divers membres, nous l'adorons tout
r... qu'ils vous conſervent, ces dieux
ternes, ſous les noms deſquels & par
els tout autant de mortels que nous
es ſur la terre, nous adorons le *père*
*un des dieux & des hommes* par diffé-
s ſortes de cultes à la vérité, mais qui
ordent tous dans leur variété même,
tendent qu'à la même fin. »

*Réponſe d'Auguſtin.*

y a dans votre place publique deux
es de *Mars*, nu dans l'une, & armé
l'autre, & tout auprès la figure d'un

» homme qui, avec trois doigts qu'il a
» vers *Mars*, tient en bride cette
» dangereuse à toute la ville. Sur ce
» dites que de pareils dieux s
» du seul véritable Dieu, je v
» toute la liberté que vous me
» ne pas tomber dans de pareils
» car ce seul Dieu dont vous parlez,
» doute celui qui est reconnu de
» monde, & sur lequel les ign ns
» nent avec les savans, comme l
» ciens ont dit. Or, direz-vous que
» la force, pour ne pas dire la c
» réprimée par un homme mort,
» membre de celui-là ? il me ferait
» vous pousser sur ce sujet ; car v
» bien ce qu'on pourrait dire sur
» je me retiens, de peur que vous
» que ce sont les armes de la rhét
» j'emploie contre vous plutôt
» la vérité. »

Venons maintenant au fameux ou
ce *Maxime*.

## *DIALOGUE.*

### ADELOS.

Vos sages conseils, Sophroni ,
pas rassuré encore. Parvenu à l'age
vingt-six années, vous croyez être
du terme que moi qui en ai soixante
vous avez rassemblé toutes vos forces
combattre l'ennemi qui s'avance : je
avoue que je n'ai pu me forcer à re

mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort ; je veux qu'on s'y résigne : nous le devons, puisque tout corps organisé, animaux pensans, animaux sentans, végétaux, métaux même, tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

ADELOS.

C'est précisément ce qui fait ma douleur. Je sais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de croire heureux en considérant ma fortune, santé, mes richesses, mes dignités, mes is, ma femme, mes enfans. Je ne puis songer sans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissemens & des consolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque chose, si je meurs tout ainsi que l'insensé & l'ignorant ? -- La mémoire du sage & celle du fou périssent également. -- Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes ; leur condition est la même ; l'un expire comme l'autre après avoir respiré de même. -- L'homme n'a rien de plus que la bête. -- Tout

eſt vanité. -- Tous ſe précipitent dans le m
abyme. -- Tous ſont produits de terre,
retournent à la terre. -- Et qui me dira ſi
ſouffle de l'homme s'exhale dans l'air, &
celui de la bête deſcend plus bas?

Le même inſtructeur, après m'avoir ac
de ces images déſeſpérantes, m'invite à
réjouir, à boire, à goûter les voluptés
l'amour, à me complaire dans mes œuv
Mais lui-même en me conſolant eſt auſſi
que moi. Il regarde la mort comme un
tiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vi
vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans,
il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourr
& les morts ne ſavent rien, ne ſentent ri
ne connaiſſent rien, n'ont rien à prét
Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces
funèbres? allez donc, dit-il, mangez v
pain avec alégreſſe, buvez votre vin avec

Pour moi, je vous avoue qu'après de
diſcours je ſuis prêt à tremper mon
mes larmes, & que mon vin m'eſt d'u
ſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental
ſe trouve quelques paſſages où l'on v
que les morts n'ont point de ſentiment, v
vous livrez à préſent à des ſentimens dou
reux! vous ſouffrez actuellement de ce qu
jour vous ne ſouffrirez plus du tout?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la con-
tradiction; je le ſens bien: mais je n'en ſuis

s moins affligé. Si on me dit qu'on va briser
ne ſtatue faite avec le plus grand art, qu'on
réduire en cendres un palais magnifique,
ous me permettez d'être ſenſible à cette
eſtruction; & vous ne voulez pas que je
aigne la deſtruction de l'homme, le chef-
œuvre de la nature!

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous
veniez avec moi des tuſculanes de *Cicéron*,
s leſquelles ce grand-homme vous prouve
ec tant d'éloquence que la mort n'eſt point
mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'é-
quence que de preuves. Il s'eſt moqué des
les de l'Achéron & du Cerbère, mais il y
peut-être ſubſtitué d'autres fables. Il uſait
la liberté de la ſecte académique, qui
rmét de ſoutenir le pour & le contre:
ntôt c'eſt *Platon* qui croit l'immortalité de
me; tantôt c'eſt *Dicéarque* qui la ſuppoſe
ortelle. S'il me conſole un peu par l'harmonie
ſes paroles, ſes raiſonnemens me laiſſent
ns une triſte incertitude. Il dit, comme tous
phyſiciens qui me ſemblent ſi mal inſtruits,
le l'air & le feu montent en droite ligne à
région céleſte; & de là, dit-il, il eſt clair
le les ames au ſortir des corps montent au
el, ſoit qu'elles ſoient des animaux reſpirant
, ſoit qu'elles ſoient compoſées de feu. (a)

(a) *Perſpicuum debet eſſe animos cum è corpore exceſſe-
t, ſive illi ſint animales ſpirabiles, ſive ignei, ſublimè
ri.*

Cela ne me paraît pas si clair. D'aill
*Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Ca*
& celle des trois abominables triumvirs e
monté au ciel en droite ligne.

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'est
n'est pas malheureux ; que le néant ne
ni se réjouir, ni se plaindre : je n'avai
besoin d'une tusculane pour apprendr
choses si triviales & si inutiles. On sait
sans lui que les enfers inventés, soi
*Orphée*, soit par *Hermès*, soit par d'au
sont des chimères absurdes. J'aurais dési
le plus grand orateur, le premier philo
de Rome, m'eût appris bien nettement
a des ames, ce qu'elles sont, pourquoi
sont faites, ce qu'elles deviennent. Helas
ces grands & éternels objets de la c
humaine, *Cicéron* n'en sait pas plus q
dernier sacristain d'*Isis*, ou de la dée
Syrie.

. Cher *Sophronime*, je me rejette ent
bras ; ayez pitié de ma faiblesse. Faites
un petit résumé de ce que vous me
ces jours passés sur tous ces objets de d

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours suivi la métho
l'ecclecticisme ; j'ai pris dans toutes les
ce qui m'a paru le plus vraisemblable. J
suis interrogé moi-même de bonne foi ; j
encore vous parler de même, tandis qu'
reste assez de force pour rassembler mes
qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* & *Cic*
reconnu dans la nature un pouvoir supr

ſi intelligent que puiſſant, qui a diſpoſé l'u-
ers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais
penſer avec *Épicure* que le hasard, qui
ſt rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu
ıte la nature ſoumiſe à des lois conſtantes,
reconnu un légiſlateur; & comme tous les
·es ſe meuvent ſelon des règles d'une ma-
matique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon*
:ernel géomètre.

ı°. De-là deſcendant à ſes ouvrages, &
trant dans moi-même, j'ai dit: Il eſt im-
ſible que dans aucun des mondes infinis qui
npliſſent l'univers, il y ait un ſeul être qui
dérobe aux lois éternelles: car celui qui
out formé doit être le maître de tout. Les
:es obéiſſent; le minéral, le végétal, l'ani-
l, l'homme obéiſſent donc de même.

3°. Je ne connais le ſecret ni de la forma-
n, ni de la végétation, ni de l'inſtinct ani-
l, ni de l'inſtinct & de la penſée de l'homme.
us ces reſſorts ſont ſi déliés qu'ils échappent
ıa vue faible & groſſière. Je dois donc penſer
ils ſont dirigés par les lois du fabricateur
rnel.

4°. Il a donné aux hommes organiſation,
timent & intelligence; aux animaux orga-
ation, ſentiment & ce que nous appelons
linct; aux végétaux organiſation ſeule. Sa
ſſance agit donc continuellement ſur ces
is règnes.

5°. Toutes les ſubſtances de ces trois règnes
·iſſent les unes après les autres. Il en eſt qui
rent des ſiècles, d'autres qui vivent un jour,
nous ne ſavons pas ſi les ſoleils qu'il a for-

més ne seront pas à la fin détruits c
nous.

6°. Ici vous me demanderez si je pen
nos ames périront aussi comme tout c
végète, ou si elles passeront dans d'autres
ou si elles revêtiront un jour le même,
elles s'envoleront dans d'autres mondes

A cela je vous répondrai qu'il ne m'e
donné de savoir l'avenir ; qu'il ne m'e
même donné de savoir ce que c'est q
ame. Je sais certainement que le pouvo
prême qui régit la nature a donné à mo
dividu la faculté de sentir, de penser &
pliquer mes pensées. Et quand on me
si après ma mort ces facultés subsisteron
suis presque tenté d'abord de demander à
tour si le chant du rossignol subsiste
l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons
losophes que nous n'avons rien par nous-m
Si nous regardons un objet, si nous enter
un corps sonore, il n'y a rien dans ces c
ni dans nous qui puisse produire im
ment ces sensations. Par conséquent n
rien, ni dans nous, ni autour de nous
puisse produire immédiatement nos pe
Car point de pensées dans l'homme ava
sensation. *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu.* Donc c'est DIEU qui nou
toujours sentir & penser ; donc c'est DIE
agit sans cesse sur nous, de quelque ma
incompréhensible qu'il agisse. Nous so
dans ses mains comme tout le reste de
ture. Un astre ne peut pas dire, je tour

a propre force. Un homme ne doit pas dire, sens & je pense par mon propre pouvoir. Étant donc les instrumens périssables d'une lance éternelle, jugez vous-même si l'insnent peut jouer encore quand il n'existe ; & si ce ne serait pas une contradiction idente. Jugez sur-tout si en admettant un rmateur souverain on peut admettre des êtres lui résistent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. ne connais point de système plus respeceux envers DIEU. Mais il me semble que si st révérer en DIEU sa toute-puissance, c'est ôter sa justice, & c'est ravir à l'homme liberté. Car si DIEU fait tout, s'il est tout, il peut ni récompenser ni punir les simples insmens de ses décrets absolus. Et si l'homme st que ce simple instrument, il n'est pas libre. Je pourrais me dire que dans votre système i fait DIEU si grand & l'homme si petit, tre éternel sera regardé, par quelques ess, comme un fabricateur qui a fait nécesement des ouvrages nécessairement sujets à struction ; il ne sera plus aux yeux de bien philosophes qu'une force secrète, répandans la nature. Nous retomberons peutre dans le matérialisme de *Straton* en voulant éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps comme vous ces conquences dangereuses, & c'est ce qui m'a npêché d'enseigner mes principes ouvertement s mes écoles : mais je crois qu'on peut

aiſément ſe tirer de ce labyrinthe. Je
pas cela pour le vain plaiſir de diſputer &
n'être pas vaincu en paroles. Je ne ſu
comme ce rhéteur d'une ſecte nouvell
avoue dans un de ſes écrits que s'il r
à une difficulté métaphyſique inſoluble,
*pas qu'il y ait rien de ſolide à dire*, *ma*
*qu'il faut bien dire quelque choſe*.

J'oſe donc dire d'abord qu'il ne fa
accuſer DIEU d'injuſtice, parce que les
des Egyptiens, d'*Orphée* & d'*Homère*,
tent pas, & que les trois gueules de Ce
les trois Furies, les trois Parques, le
vais démons, la roue d'*Ixion*, le vaut
*Prométhée* ſont des chimères abſurdes. Le
latans ſacrés d'Egypte qui inventère
horribles fadaiſes pour ſe faire craind
qui ne ſoutinrent leur religion que p
bourreaux, ſont aujourd'hui regardés
ſages comme la lie du genre-humain ; i
auſſi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie
inévitable en ce monde pour les ſcélé
quelle eſt-elle ? c'eſt le remord qui ne
jamais, & la vengeance humaine laquelle
rarement. J'ai connu des hommes bien m
bien atroces ; je n'en ai jamais vu
heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énuméra
leurs peines, de leurs horribles reſſou
de leurs terreurs continuelles, de la
où ils étaient de leurs domeſtiques, d
femmes, de leurs enfans. *Cicéron* ava
raiſon de dire : Ce ſont-là les vrais Ce

r vraies Furies, leurs fouets & leurs flambaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est rémpensée, non par des champs élysées où le orps se promène insipidement quand il n'est us; mais pendant sa vie, par le sentiment térieur d'avoir fait son devoir, par la paix ı cœur, par l'applaudissement des peuples, mitié des gens de bien. C'est l'opinion de *céron*, c'est celle de *Caton*, de *Marc-Aue*, d'*Epictète*, c'est la mienne. Ce n'est pas e ces hommes prétendent que la vertu rende rfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel nheur ne saurait être toujours pur, parce e rien ne peut l'être sur la terre. Mais rercions le maître de la nature humaine d'air mis à côté de la vertu la mesure de félié dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la touteissante & toute agissante nature de l'être iversel semblerait détruire, je m'en tiens une seule assertion. La liberté n'est autre ose que le pouvoir de faire ce qu'on veut. , ce pouvoir ne peut jamais être celui de ntredire les lois éternelles établies par le d être. Il ne peut être que celui de les er, de les accomplir. Celui qui tend un c, qui tire à lui la corde, & qui pousse la che, ne fait qu'exécuter les lois immuables mouvement. DIEU soutient & dirige égament la main de *César* qui tue ses compaotes à Pharsale, & la main de *César* qui ne le pardon des vaincus. Celui qui se jette fond d'une rivière, pour sauver un homme yé & pour le rendre à la vie, obéit aux

décrets & aux règles irréſiſtibles. Celui égorge & qui dépouille un voyageur leur o malheureuſement de même. DIEU n'arrête le mouvement du monde entier pour prév la mort d'un homme ſujet à la mort. D: même, DIEU ne peut être libre d'une a façon ; ſa liberté ne peut être que le pou d'exécuter éternellement ſon éternelle volo Sa volonté ne peut avoir à choiſir avec in férence entre le bien & le mal, puiſqu'il point de bien ni de mal pour lui. S'il ne ſait pas le bien néceſſairement par une vol néceſſairement déterminée à ce bien, i ferait ſans raiſon, ſans cauſe : ce qui ſe abſurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eſt ainſi vérités éternelles de mathématique par rap à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès nous les apercevons dans toute leur cla & c'eſt en cela que DIEU nous fit à ſon i ce n'eſt pas en nous pétriſſant de fange layée, comme on dit que fit *Prométhée.*

*Mixtam fluvialibus undis*
*Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.*

Certes, ce n'eſt pas par le viſage que n reſſemblons à DIEU, repréſenté ſi ridiculen par la fabuleuſe antiquité avec tous nos meml & toutes nos paſſions ; c'eſt par l'amour connaiſſance de la vérité que nous avons quel faible participation de ſon être, comme étincelle a quelque choſe de ſemblable au leil, & une goutte d'eau tient quelque du vaſte océan.

ıe donc la vérité quand DIEU me la
ınaître ; je l'aime lui qui en eſt la ſource,
néantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin
nt. Réſignons-nous enſemble, mon cher
ſes lois univerſelles & irrévocables, &
en mourant, comme *Epictète* :
DIEU ! je n'ai jamais accuſé votre pro-
nce. J'ai été malade parce que vous
ɛz voulu, & je l'ai voulu de même. J'ai
pauvre parce que vous l'avez voulu,
'ai été content de ma pauvreté. J'ai
dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez
.u, & je n'ai jamais déſiré de m'élever.
ous voulez que je ſorte de ce ſpectacle
nifique, j'en ſors ; & je vous rends mille
·humbles grâces de ce que vous avez
né m'y admettre pour me faire voir tous
ouvrages, & pour étaler à mes yeux
lre avec lequel vous gouvernez cet uni-
. »

---

# XXIV.

# L'A, B, Ç,

## OU

## DIALOGUES ENTRE

*Traduits de l'anglais par M.*

## PREMIER DIALOG

### SUR HOBBES, GROTIUS ET

A.

Hé bien, vous avez lu *Grotius* & *Montesquieu* : que pensez-vous de hommes célèbres ?

B.

*Grotius* m'a souvent ennuyé ; très-savant ; il semble aimer ra vertu ; mais la raison & la vertu r quand elles ennuient : il me parait qu'il est quelquefois un fort mauvais *Montesquieu* a beaucoup d'imagi sujet qui semblait n'exiger que du j trompe trop souvent sur les faits ; qu'il se trompe aussi quelquefois sonne. *Hobbes* est bien dur, au style ; mais j'ai bien peur que sa tienne souvent à la vérité. En un mot, *tius* est un franc pédant, *Hobbes*

ilofophe, & *Montefquieu* un bel-efprit huiin.

C.

Je fuis affez de cet avis. La vie eft trop courte, on a trop de chofes à faire pour apprendre *Grotius*, que, felon *Tertullien*, *la cruauté*, *fraude & l'injuftice font les compagnes de la erre*; que *Carnéade défendait le faux comme vrai*; qu'*Horace* a dit dans une fatire, *la ture ne peut difcerner le jufte de l'injufte*; (a)

(a) *Nec natura poteft jufto fecernere iniquum.*

Ce cruel vers fe trouve dans la troifième fatire. Horace ut prouver contre les ftoïciens, que tous les délits ne it pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine foit proporinnée à la faute.

*Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas:*

C'eft la raifon, la loi naturelle qui enfeigne cette jufe; la nature connaît donc le jufte & l'injufte. Il eft in évident que la nature enfeigne à toutes les mères 'il vaut mieux corriger fon enfant que de le tuer; 'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever œil; qu'il eft plus jufte de fecourir fon père que de laiffer dévorer pas une bête féroce, & plus jufte de nplir fa promeffe que de la violer.
Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemple: *ec natura poteft jufto fecernere iniquum*, la nature ne ut difcerner le jufte de l'injufte; il y a, dis-je, un autre rs, qui femble dire tout le contraire: *Jura inventa metu justi fateare neceffe est.*
Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que r la crainte de l'injuftice.
La nature avait donc difcerné le jufte & l'injufte avant 'il y eût des lois. Pourquoi ferait-il d'un autre avis e *Cicéron*, & que tous les moraliftes qui admettent loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recomnde les filles de joie & les petits garçons, j'en conns; qui fe moque des pauvres vieilles, d'accord; qui

que selon *Plutarque, les enfans ont la passion*; que *Chrysippe* a dit, *l'origine du est dans Jupiter*; que si l'on en croit *Flore la nature a mis entre les h de parenté*; que *Carnéade est la mère de la justice.*

J'avoue que *Grotius* me fait

flatte plus lâchement *Octave* qu'il n' des citoyens obscurs, il est vrai; qu d'opinion, j'en suis fâché; mais je sou ici tout le contraire de ce qu'on lui fa je lis, *& natura potest justo secernere* tres mettront un *nec* à la place d'un & trouve le sens du mot & plus honnête com matical, *& natura potest*, &c.

Si la nature ne discernait pas le j aurait point de différence morale stoïciens sembleraient avoir raison de les délits contre la société sont égaux. Ce ge, c'est que *St Jacques* semble tomber stoïciens, en disant dans son épître: *Qu & la viole en un point, est coupable d tout. St Augustin*, dans une lettre à *St Je* un peu l'apôtre *St Jacques*, & ensuite il disant que le coupable d'une transgression toutes, parce qu'il a manqué à la charité tout. O *Augustin*! comment un homme qui a forniqué, a-t-il trahi la charité! pétuellement des mots: O sophiste afric l'esprit plus juste & plus fin que toi.

*N. B.* Cet endroit d'*Horace* peut d'abord cependant en y fesant attention, on t poëte dit seulement: Consultez les an vous verrez que la crainte de l'injustice l'idée de nos droits. L'instinct ne nous cerner le juste de l'injuste que comme sens de ce qui les blesse; la raison n que tous les crimes ne sont pas égaux, p pas un tort égal à la société, & que c'est ce tort qu'est née l'idée de justice. *N* qu'instinct, premier mouvement.

ınd il dit, dès ſon premier chapitre du pre-
:r livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point*
*étrangers*. Je penſe avec lui qu'*Alexandre*
*Ariſtote* ne ſont point damnés pour avoir
dé leur prépuce, & pour n'avoir pas em-
yé le jour du ſabbat à ne rien faire. De
ves théologiens ſe ſont élevés contre lui
:c leur abſurdité ordinaire; mais moi qui,
EU merci, ne ſuis point théologien, je
uve *Grotius* un très-bon homme.

'avoue qu'il ne ſait ce qu'il dit quand il
tend que les Juifs avaient enſeigné la cir-
ıciſion aux autres peuples. Il eſt aſſez re-
ınu aujourd'hui que la petite horde judaïque
ıit pris toutes ſes ridicules coutumes des
ıples puiſſans dont elle était environnée;
is que fait la circonciſion au droit de la
:rre & de la paix?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de *Grotius*
méritaient pas le tribut d'eſtime que l'igno-
ce leur a payé. Citer les penſées des vieux
eurs qui ont dit le pour & le contre, ce
t pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très-
ſſièrement dans ſon livre de *la vérité du*
*:ſtianiſme*, en copiant les auteurs chrétiens
ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs
ient enſeigné le monde, tandis que la pe-
nation juive n'avait elle-même jamais eu
:e prétention inſolente; tandis que, ren-
née dans les rochers de la Paleſtine & dans
ignorance, elle n'avait pas ſeulement re-
nu l'immortalité de l'ame que tous ſes voi-
admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par *Hyſtape* & par les ſibylles ; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licophron*. Le pédantiſme & la juſteſſe d'eſprit ſont incompatibles.

*Monteſquieu* n'eſt pas pédant : que penſez-vous de ſon *Eſprit des lois ?*

B.

Il m'a fait grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres perſanes* : le chapitre XXVII du liv. XIX, eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véronèſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot*. Partout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules ; ainſi tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſur-tout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois diſe dans ſa préface *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage* ; & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne*, légiſlateur : auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en con-

ennent que deux. Il semble que l'auteur ait )ujours voulu jouer avec son lecteur dans la atière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité le iis grecques & romaines, il parle sérieusement e celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, e Borneo, de Jacatra, de Formose, comme il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent faux avec le vrai, en physique, en morale, 1 histoire : il vous dit, d'après *Puffendorf*, ıe du temps du roi *Charles IX* il y avait ingt millions d'hommes en France. (*b*) *Puffendorf* parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on ait trop ignorant pour soupçonner seulement on pût deviner le nombre des habitans par elui des naissances & des morts. La France avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Aris, ni le Cambrésis, ni une partie de la andre ; & aujourd'hui qu'elle possède toutes s provinces, il est prouvé qu'elle ne cont qu'environ vingt millions d'ames tout au ;, par le dénombrement des feux exactement nné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de *Chardin*, 'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit vigable en Perse. *Chardin* n'a point fait tte bévue. Il dit au chap. I, vol. II, *qu'il y a point de fleuve qui porte bateau dans le ur du royaume*; mais sans compter l'Euphrate, Tigre & l'Indus, toutes les provinces fron-

(*b*) On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

tières font arrosées de fleuves qui contribu
à la facilité du commerce & à la fertilité d
terre : le Zinderud traverse Ispahan, l'Ag
joint au Kur, &c. Et puis, quel rapp
l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleu
de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établiss
des grands empires en Asie, & de la mu
tude des petites puissances en Europe, semb
aussi fausses que ce qu'il dit des rivières
la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands e
pires n'ont jamais pu subsister* : la puissa
romaine y a pourtant subsisté plus de c
cents ans ; & *la cause*, continue-t-il, *de
durée de ces grands empires, c'est qu'il y
de grandes plaines.* Il n'a pas songé que
Perse est entrecoupée de montagnes ; il
s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus,
l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c
ne faut ni donner des raisons des choses
n'existent point, ni en donner de fausses
choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur
religion est prise de *Chardin*, & n'en est
plus vraie : la religion mahométane, née d
le terrain aride & brûlant de la Mec
fleurit aujourd'hui dans les belles contrées
l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte,
la Thrace, de la Mysie, de l'Afrique sept
trionale, de la Servie, de la Bosnie, de
Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle
régné en Espagne, & il s'en fallut bien
qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La relig
chrétienne est née dans le terrain pierreux
Jérusalem, & dans un pays de lépreux, (

le cochon eſt preſque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que, dans le teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (c) *que, ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en ſervir : tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament, fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV : « On peut dire hardiment que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui » eſt la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable » à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un » pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe » bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe quelquefois » amollir par la conſidération de ſes intérêts. » Auſſi l'expérience nous apprend que les » riches ſont moins ſujets à concuſſion que » les autres, & que la pauvreté contraint un » pauvre officier à être fort ſoigneux du re» venu du ſac. »

(c) Livre III, chapitre VI.

*Montesquieu*, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait souvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire.* Il n'hésite pas à prendre *Plutarque* même pour son garant : il fait dire à *Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti : *Plutarque* décide pour *Daphneus* ; il fait un très-bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de *Camma*, & celle d'*Eponime*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il est clair que *Montesquieu*, dans l'*Esprit des lois*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont soutenu que le grand-seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment, lorsqu'il borne par-là son autorité.* *Ricaut*, cité en cet endroit, dit seulement, pag. 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671 : *Il*

(*d*) Livre VII, ch. X.

(*e*) Livre III, ch. IX.

*y a même de ces gens-là qui ſoutiennent que le grand-ſeigneur peut ſe diſpenſer des promeſſes qu'il a faites avec ſerment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à ſon autorité.*

Ce diſcours eſt bien vague. Le ſultan des Turcs ne peut promettre qu'à ſes ſujets, ou aux puiſſances voiſines. Si ce ſont des promeſſes à ſes ſujets, il n'y a point de ſerment; ſi ce ſont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il faſſe la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer ſon ſerment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il ſe peut que, pour entreprendre une guerre injuſte, comme elles le ſont preſque toutes, le grand-turc aſſemble un conſeil de conſcience, comme ont fait pluſieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conſcience; il ſe peut que quelques docteurs muſulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidelles, ni aux hérétiques; mais il reſte à ſavoir ſi cette juriſprudence eſt celle des Turcs.

L'auteur de l'*Eſprit des lois* donne cette prétendue déciſion des cadis comme une preuve du deſpotiſme du ſultan. Il ſemble que ce ſerait au contraire une preuve qu'il eſt ſoumis aux lois, puiſqu'il ſerait obligé de conſulter des docteurs pour ſe mettre au-deſſus des lois. Nous ſommes voiſins des Turcs, & nous ne les connaiſſons pas. Le comte de *Marſigli*, qui a vécu ſi long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiſſance, ni de leur empire, ni de leurs lois.

Nous n'avons eu de même aucune traducti tolérable de l'Alcoran avant celle que n a donnée l'anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux, & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux sont tr peu fondées. On ne doit, dans l'examen lois, citer que des lois reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame c les Grecs.* Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce; mais je s que dans Athènes tous les citoyens com çaient, que *Platon* vendit de l'huile, & q le père du démagogue *Démosthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers éta des étrangers ou des esclaves: il nous est portant de remarquer que le négoce n' point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

*J'ai oui souvent déplorer*, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né, lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les États de Hollande, s'ils défendaient la*

(*f*) Livre IV, ch. VIII. (*g*) Livre. IV, ch. XIX.
(*h*) *ibid.*

*consommation de la cannelle.* Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grâce. Il serait insensé qu'il fît & défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grâce.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi, & en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que, non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les

(*i*) Livre VI, chap. V.

rois d'Angleterre déléguent à leur ... , 
ces occasions, un grand stuart qui ... r
sente. L'empereur peut assister ...
d'un prince de l'Empire. Il est beauc
sans doute qu'un souverain n'assiste
jugemens criminels. Les hommes
faibles & trop lâches; l'haleine seu
ferait trop pencher la balance.

(*k*) *Les Anglais, pour favoriser l*
*ont ôté toutes les puissances inte*
*formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité rec
ont fait de la chambre des co
puissance intermédiaire qui bala
pairs. Ils n'ont fait que saper la ... r
siastique, qui doit être une soc
édifiante, exhortante, & non pas ...

*Le dépôt des lois ne peut être dans*
*de la noblesse. L'ignorance naturelle*
*blesse, son inattention, son mépris*
*vernement civil, exigent qu'il y*
*corps chargé de ce dépôt.*

Cependant le dépôt des lois de l
à la diète de Ratisbonne entre
Princes. Ce dépôt est en Angleter
chambre haute; en Suède dans le
posé de nobles; & en dernier l
trice *Catherine II*, dans son n
le meilleur de tous les codes,
au sénat composé des grands de

Ne faut-il pas distinguer entre
litiques & les lois de la justice
Les lois politiques ne doivent-elles

(*k*) Livre II, chap. IV.

pour gardiens les principaux membres de l'État ? Les lois du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées : le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magistrats & les principaux officiers militaires sont eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il ? nos magistrats voudraient-ils être eunuques & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Esiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des lois ?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna son empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les lois des royau-

(*l*) Livre XV, chapitre XVIII.

(*m*) Livre XVI, chap. V.

mes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur; par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origi des bailliages qui rendirent la justice pres par-tout depuis les *Othons*, & celle des tribu naux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *ban du roi*, ou *échiquier*; je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées: je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis dépouillés par les Romains, continuèrent-à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par u horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les lois & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques lois quand les Francs furent les maîtres N'eurent-ils pas quelquefois part à l'admin tration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne ?* Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort

le simple rapport de ses espions, & qui it pour bourreau le plus jeune des conseil- de ce petit sénat d'assassins. Quoi! *Mon-uieu* me parle des lois de Bantam, & il connaît pas les lois de *Charlemagne*, & il prend pour un bon législateur!

e cherchais un fil dans ce labyrinthe; le est cassé presque à chaque article; j'ai été npé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en eaucoup, & rarement l'esprit des lois; il ille plus qu'il ne marche; il amuse plus l n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il uge, & il fait souhaiter qu'un si beau génie toujours plus cherché à instruire qu'à mer.

Ce livre très-défectueux est plein de choses irables dont on a fait de détestables copies. in, des fanatiques l'ont insulté par les en-its mêmes qui méritent les remercîmens du re-humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être jours cher aux hommes, parce que l'auteur it sincèrement ce qu'il pense, au lieu que lupart des écrivains de son pays, à com-ncer par le grand *Bossuet*, on dit souvent qu'ils ne pensaient pas. Il a par-tout fait venir les hommes qu'ils sont libres; il pré-e à la nature humaine ses titres qu'elle a lus dans la plus grande partie de la terre; ombat la superstition, il inspire la morale.

e vous avouerai encore combien je suis gé qu'un livre qui pouvait être si utile soit lé sur une distinction chimérique. *La vertu*, il, *est le principe des républiques, l'honneur des monarchies.* On n'a jamais assurément

formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé a la domination d'un seul ; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol. (1)

(1) Cette idée de *Montesquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, & par d'autres comme une subtilité démentie par les faits : qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques discussions.

1°. *Montesquieu*, en disant que la vertu était le principe des républiques, & l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler sans doute des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt & un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes sont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le second, l'amour de la vertu est le dernier & le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les espérances religieuses tiennent lieu presque généralement de l'amour de la vertu.

Il est donc vraisemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Montesquieu* a entendu seulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or, sous ce point de vue les républiques étant l'espèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraissent devoir être les constitutions dont l'honneur soit plus particulièrement le principe.

2°. L'expression de *Montesquieu* peut avoir encore un autre sens : elle peut signifier que dans une monarchie on évite les mauvaises actions comme déshonorantes, &

Que l'honneur soit le principe des seules
ıonarchies, ce n'est pas une idée moins chi-
ıérique; & il le fait bien voir lui-même sans
penser. *La nature de l'honneur*, dit-il, au
hap. VII du liv. III, *est de demander des pré-*
*:rences, des distinctions. Il est donc par la chose*
*:ême placé dans le gouvernement monarchique.*
Certainement par la chose même, on de-
ndait dans la république romaine la préture,
: consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont-
ı des préférences, des distinctions qui valent
ien les titres qu'on achète souvent dans les
ınarchies, & dont le tarif est fixé. Il y a
n autre fondement de son livre qui ne me
araît pas porter moins à faux, c'est la divi-
on des gouvernemens en républicain, en mo-
archique & en despotique.

ıns une république comme vicieuses; si par vicieuses
ı entend contraires à la justice naturelle, cette opinion
est pas fondée; la morale des républicains est très-relâ-
ıée, en général; ils se permettent sans scrupule tout
: qui est utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur
ırti regarde comme l'intérêt de la patrie, tout ce qui
:ut leur mériter l'estime de leurs concitoyens ou de leur
ırti. Ils sont donc moins guidés par la véritable vertu
ıe par l'honneur & la justice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troisième sens: *Montesquieu* a-t-il
ulu dire que dans les monarchies on fait par amour
: la gloire ce que dans les républiques on fait par esprit
ıtriotique? Dans ce sens nous ne pouvons être de son
is; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion est
ı ressort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire
ns ce sens, que l'honneur & la vertu sont le principe
s républiques, & l'honneur seul celui des monarchies;
ıis il y aurait eu encore une autre observation à faire.
est qu'il existe dans toute constitution où le bien est
ssible, un esprit public, un amour de la patrie diffé-
nt du patriotisme républicain; cet esprit public tient à

Il a plu à nos auteurs ( je ne fais trop pourquoi ) d'appeler *despotiques* les souverains de l'Asie & de l'Afrique : on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote* dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement de son livre définit ainsi le gouvernement despotique : *Un seul homme sans loi & sans règle certaine, fesant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or, il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les lois des musulmans : tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces lois. Les anciens corps

l'intérêt que tout homme, qui n'est point dépravé, prend nécessairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste & raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les républiques ; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu ; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différens, & qui dans aucun n'est rigoureusement exacte, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

de

de milice & les gens de loi ont des priviléges immenſes ; & quand les ſultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolennellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays ; je ſais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne ſavait l'hiſtoire ancienne ; je ſais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de ſectes différentes, que la Chine eſt gouvernée par les lois, & non par une volonté arbitraire. Je ſais qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes ont force de loi ; je ſais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome ; mais pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des lois ? une preuve que ce ſont les lois qui règnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pu prendre ſes lois en échange, mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Montesquieu* n'a établi nulle part de diſtinction entre ce qu'il appelle monarchie & ce qu'il appelle deſpo-

Il eſt bien sûr que l'évêque de Rome plus deſpotique que l'empereur de la Chi car il eſt infaillible, & l'empereur chinois l'eſt pas : cependant cet évêque eſt enc aſſujetti à des lois.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la mo chie, une corruption d'un beau gouvernem J'aimerais autant mettre les voleurs de gr chemin au rang des corps de l'État que placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité emplois de judicature, de ce beau trafic lois que les Français ſeuls connaiſſent le monde entier. Il faut que ces gens-là ſo

tiſme : ſi dans la monarchie les corps intermédiaire le droit négatif, elle devient une ariſtocratie ; s' l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les m chies de l'Europe & les empires de l'Orient, que des mœurs & des formes légales. Dans tous ces il y a des règles générales, des formalités recu dont jamais le ſouverain ne s'écarte. Le conſeil du p y eſt également ſupérieur à tous les tribunaux do réforme à ſon gré les déciſions. Le prince y décide lement d'une manière arbitraire ce qu'on appelle a d'Etat. Mais comme il y a plus de lumières en E les tribunaux y ſont mieux réglés, & les lois la moins de queſtions à décider à la volonté partic des juges. Comme les mœurs y ſont plus douces conſeils des rois européens cherchent à montrer d modération, & ceux des rois aſiatiques à inſpirer la reur. Enfin une priſon dont le terme n'eſt pas fix la plus forte peine que les monarques européens i ſent de leur volonté ſeule, tandis que les deſpotes mandent ſouvent des exécutions ſanglantes. Qu'on exa avec attention tous les gouvernemens abſolus, on n'y d'autres différences que celles qui naiſſent des lu des mœurs, des opinions des différens peuples.

les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes! Comment diable! ſi j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi ſeptième le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens! On m'appellerait *monſieur* dans le protocole de mes collégues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout [illegible]urt, fuſſent-ils des *Châtillon* & des *Mont[illegible]renci*, & je ſerais tuteur des rois pour mon [illegible]gent! C'eſt un excellent marché. J'aurais de [illegible]is le plaiſir de faire brûler tous les livres [illegible] me déplairaient par celui que *Jean-Jacques* [illegible]*ouſſeau* veut faire beau-père du dauphin. [illegible] eſt un grand droit. (*n*)

B.

Il eſt vrai que *Monteſquieu* a la faibleſſe de [illegible]e que la vénalité des charges (*o*) *eſt bonne* [illegible]*s une monarchie*. Que voulez-vous? il était [illegible]dent à mortier en province. Je n'ai jamais [illegible] de mortier, mais je m'imagine que c'eſt [illegible] ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à [illegible]ſprit le plus philoſophique de ne payer ſon [illegible]but à l'amour-propre. Si un épicier parlait [illegible] légiſlation, il voudrait que tout le monde [illegible]ât de la cannelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des

(*n*) Voyez *Emile*, tom. IV, pag. 178.
(*o*) Liv. V, chap. XIX.

morceaux excellens dans l'*Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie font désirer la perfection. Il me paraît un fice mal fondé, & construit irrégulièrem dans lequel il y a beaucoup de beaux ap temens vernis & dorés.

A

Je passerais volontiers quelques heures da ces appartemens, mais je ne puis demeurer moment dans ceux de *Grotius* ; ils sont t mal tournés, & les meubles trop à l'anti mais vous, comment trouvez vous la n que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

B.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison ; n'y loge guère que des criminels & des es ves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'l me, que le fondement de la société est l'ass blage de tous contre tous ; il prétend que l torité seule fait les lois, que *la vérité* (p ne s'en mêle pas ; il ne distingue point la roy de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : i y a bien quelque chose de vrai dans quel unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont i fort révolté que je ne voudrais ni être citoy de sa ville quand je lis son *De cive*, ni ê mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

(p) Le mot de *vérité* est là employé assez mal-à-pr par *Hobbes* ; il fallait dire *justice*.

C.

Vous me paraiſſez, Meſſieurs; fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Ariſtote* juſqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions.

A.

Très-peu de choſe.

B.

N'importe; eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme; ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

## SECOND ENTRETIEN.

### *Sur l'ame.*

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit; quoique cela n'importe guère. Quels que ſoient l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant

à *Cicéron*. Qu'en penſez-vous, M. A
eſt-elle immortelle ?

A.

Mais M. *C*, la queſtion eſt un peu
Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi
l'ame eſt immortelle, il faut d'abord
certain qu'elle exiſte ; & c'eſt de qu
aucune connaiſſance, ſinon par la foi
che toutes les difficultés. *Lucrèce* di
a dix-huit cents ans, *ignoratur enim
natura animaï*, on ignore la nature d
il pouvait dire, on ignore ſon exiſte
lu deux ou trois cents diſſertation
grand objet ; elles ne m'ont jamais rie
Me voilà avec vous comme *St Augu*
*St Jérôme*. *Auguſtin* lui dit tout net
fait rien de ce qui concerne l'âme.
meilleur philoſophe qu'*Auguſtin*, avait
vent la même choſe avant lui, & l
plus élégamment. Nos jeunes bache
ſavent davantage, ſans doute ; mais
n'en ſais rien, & à l'âge de quatre-v
je me trouve auſſi avancé que le premi

C.

C'eſt que vous radotez. N'êtes-v
certain que les bêtes ont la vie, que
tes ont la végétation, que l'air a ſa
que les vents ont leurs cours ? Dou
que vous ayez une vieille ame qu
votre vieux corps ?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne
de tout ce que vous m'alléguez, que
abſolument ſi j'ai une ame, quand je

ulte que ma faible raiſon. Je vois bien que 'air eſt agité, mais je ne vois point d'être ·éel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une ·oſe végète, mais il n'y a point un petit individu ſecret dans la roſe, qui ſoit la végétaion : cela ſerait auſſi abſurde en philoſophie que de dire que l'odeur eſt dans la roſe. On a prononcé pourtant cette abſurdité pendant des ſiècles. La phyſique ignorante de toute l'antiquité diſait : l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on feſait une eſpèce d'exiſtence à part de l'odeur, de la ſaveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait juſqu'à croire que la vie était quelque choſe qui feſait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainſi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait conſulter les idées, les archétypes qui ſubſiſtaient je ne ſais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philoſophie*. *Ariſtote* réduiſit cette chimère en méthode : de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques ſages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne ſont que des mots inventés pour ſoulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'eſt autre choſe que l'animal vivant ; que ſes idées ſont l'animal penſant ; que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place ; qu'en un mot tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces ê
taphysiques ne sont que des paroles
ame, qui passe pour un être métap
n'est donc rien ? nous n'avons donc ré
point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela ; je dis que je
rien du tout par moi-même. Je croi
ment que DIEU nous accorde cinq f
pensée, & il se pourrait bien faire q
fussions dans DIEU comme disent *A*
*St Paul*, & que nous vissions les cl
DIEU, comme dit *Mallebranche.*

C.

A ce compte, j'aurais donc des pens
avoir une ame : cela serait fort plais

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous
les animaux ont du sentiment ?

B.

Assurément, & c'est renoncer au se
mun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit
connu logé chez eux, que vous nom
*sibilité, mémoire, appétit*, ou que vous
du nom vague & inexplicable *ame ?*

B.

Non, sans doute ; aucun de nous n'
rien. Les bêtes sentent parce que c
nature, parce que cette nature leur a
tous les organes du sentiment ; parce q
teur, le principe de toute la nature l'
miné ainsi pour jamais.

A.

Hé bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choses que quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées ; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête ?

A.

Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie : *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser, mais de savoir comment un être, quel qu'il soit, peut avoir la pensée.* Je suis de l'avis de ce philosophe, & je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais

nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que autres le ſoient envers nous; afin que tou puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le de temps qui nous eſt donné par l'être êtres pour végéter, ſentir & penſer.

## TROISIÈME ENTRETIEN.

### *Si l'homme eſt né méchant & enfant du diabl*

**B.**

Vous êtes anglais, M. *A*, vo nou direz bien franchement votre opi n  l juſte & l'injuſte, ſur le gouvernem , la religion, la guerre, la paix, les l s, &c. &c. &c.

**A.**

De tout mon cœur; ce que je trouve plus juſte, c'eſt *liberté* & *propriété.* Je ſu fort aiſe de contribuer à donner à mon roi u million ſterling par an pour ſa maiſon, pourvu que je jouiſſe de mon bien dans la mie Je veux que chacun ait ſa *prérogative*: je connais de lois que celles qui me & je trouve notre gouvernement le i in de la terre, parce que chacun y fait a, ce qu'il doit & ce qu'il peut. Tout e ſoumis à la loi, à commencer par la roi & par la religion.

C.

n'admettez donc pas de droit divin
ociété ?

A.

eſt de droit divin, ſi vous voulez,
e DIEU a fait les hommes, & qu'il
rien ſans ſa volonté divine, & ſans
ement des lois éternelles, éternelle-
écutées ; l'archevêque de Cantorbery,
nple, n'eſt pas plus de droit divin
ſuis né membre du parlement. Quand
à DIEU de deſcendre ſur la terre pour
n bénéfice de douze mille guinées de
un prêtre, je dirai alors que ſon
eſt de droit divin ; mais juſque-là,
i ſon droit très-humain.

B.

out eſt convention chez les hommes :
*bes* tout pur.

A.

s n'a été en cela que l'écho de tous
ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

a donc point de loi naturelle ?

A.

n a une ſans doute, c'eſt l'intérêt &
l.

B.

me eſt donc né en effet dans un état
e, puiſque notre intérêt combat preſque
l'intérêt de nos voiſins, & que nous

fesons servir notre raison à soutenir ce
térêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la gu
tous les hommes s'égorgeraient : il y a l
temps que nous ne serions plus (DIE
Il nous serait arrivé ce qui arriva
nés du serpent de *Cadmus :* ils
il n'en resta pas un. L'homme es
tuer son voisin & pour en être
plirait nécessairement sa destinée
vautours accomplissent la leur en
mes pigeons, & les fouines en suçant
de mes poules. on a vu des peuples q
jamais fait la guerre : on le dit
manes, on le dit de plusieurs pe
îles de l'Amérique, que les chré
minèrent ne pouvant les convertir.
mitifs, que nous nommons *quakers*,
cent à composer dans la Pensilvanie
considérable, & ils ont toute guerre
reur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont
tué personne en front de bandière. La
n'est donc pas l'essence du genre-huma...

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire
plaisir d'exterminer son prochain pour un
ger intérêt, la plus horrible méchanceté
plus noire perfidie, soient le caractère
tinctif de notre espèce, au moins depui
péché originel : car les doux théol
surent que dès ce moment-là le di em
de toute notre race. Or, le diable est
maître, comme vous savez, & un t

chant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait ses dents, ferait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable : c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y fesant attention, j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner ; ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent : il y a des maladies, sans doute ; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape depuis plus deux cents ans n'a ressemblé au pape *Alexandre VI ;* aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Danemark, & le *Louis XI* de France. On n'a

vu qu'un seul archevêque de Paris al
parlement avec un poignard dans sa
La St Barthelemi est bien horrible, quo
dise l'abbé de *Caveirac*; mais enfin, qu
voit tout Paris occupé de la musique d
*meau*, ou *de Zaïre*, ou de l'opéra co
ou des tableaux exposés au sallon,
*Ramponeau*, ou du singe de *Nicolet*, on
que la moitié de la nation égorgea l'aut
des argumens théologiques, il y aura
deux cents ans tout juste : les supplices
nables des *Jeanne Gray*, des *Marie S*
*des Charles I* ne se renouvellent pas che
tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont com
grandes pestes qui ravagent quelquefois la
après quoi on laboure, on sème, on rec
on boit, on danse, on fait l'amour
cendres des morts qu'on foule aux pied
comme l'a dit un homme qui a passé s
sentir, à raisonner & à plaisanter, *si to*
*pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province, comme la To
par exemple, où l'on n'a pas commis un
crime depuis cinquante années. Venise a
de quatre siècles s'écouler sans la moindre
tion dans son enceinte, sans une seule ass
tumultueuse : il y a mille villages en I
où il ne s'est pas commis un meurtre
que la mode de s'égorger pour la relig
un peu passée : les agriculteurs n'ont
temps de se dérober à leurs travaux ;
femmes & leurs filles les aident ; elles co
elles filent, elles pétrissent, elles enfou

( non pas comme l'archevêque *la Casa* ) (*q*) tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cèdent au besoin de dormir pour recommencer lendemain. Je ne crains pour eux que les rs de fêtes, si ridiculeusement consacrés à almodier, d'une voix rauque & discordante, latin qu'ils n'entendent point, & à perdre r raison dans un cabaret, ce qu'ils n'en-dent que trop. Encore une fois, si tout st pas bien, tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de serpent, qu'il est accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que JESUS-CHRIST descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot; qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

(*q*) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il en[illegible]

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. V ſavez aſſez qu'avant *Hippocrate*, & même puis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepſie, le haut par exemple ? des dieux malfeſans, des vais génies ; auſſi l'appelait-on le *mal ſacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. ( maux étaient l'effet d'un miracle ; il fallait miracle pour en guérir : on feſait des pé nages ; on ſe feſait toucher par les p cette ſuperſtition a fait le tour du monde ; elle eſt encore en vogue parmi la canaille ; un voyage à Paris je vis des épileptiques la ſainte-chapelle & à St Maur, pouſſer hurlemens & faire des contorſions la nuit du jeudi-ſaint au vendredi ; & notre ex-roi J ques *II*, comme perſonne ſacrée, s'imaginait g les écrouelles envoyées par le malin. To maladie inconnue était donc autrefois u ſeſſion du mauvais génie. Le méla o *Oreſte* paſſa pour être poſſédé de *M re*, & on l'envoya voler une ſtatue pour obtenir guériſon. Les Grecs, qui étaient un pe très-nouveau, tenaient cette ſuperſtition Egyptiens : les prêtres & les prêtreſſes d'*Iſis* allaient par le monde diſant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'empire de *Typhon*. Ils feſaient leurs exorciſmes avec des tambours de baſque & des caſtagnettes. Le miſérable peuple juif, nouvellement établi dans ſes rochers entre la

Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins; & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Asmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous serviteurs du mauvais prince *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent par le juif *Gabel* au juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguël*, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer, dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot: presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, & se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie

jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès* *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait diables de Senlis en traçant une croix sur sable avec son sabot par le commandement *St Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés : étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle fo continuellement des êtres sensibles & rai nables, uniquement pour être tourmentes à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui e un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard*. avait été chargé d'établir un dogme, v celui qu'il aurait choisi ; encore aurait-il qu'il eût été ivre de brandevin : car eût-il à la fois l'ame d'un bourreau & d'un t gien, il n'aurait jamais pu inventer de froid un système où tant de milliers d'e à la mamelle sont livrés à des bourreaux e nels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous repr d'être un mauvais fils qui renie son père. discours bretons paraîtront aux bons cath ques romains une preuve que le diable possède, & que vous ne voulez pas en c venir ; mais je serais curieux de savoir c ment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervel

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots; *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit : *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point : au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort : c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné; ce sont donc ses enfans qui le seront : & comment cela ? c'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit *Eve*, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds). Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or, le serpent, c'est visiblement le diable; & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra* : il est clair qu'il faut entendre par-là le messie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est-là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? c'est encore là le mystère.

C.

Je vous arrête-là. N'est-ce pas pour Caïn

que nous sommes damnés, & non pas pour *Adam?* Car nous avons la mine de descendre de *Caïn*, si je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut sans être marié; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn*; car il est dit que DIEU le protégea, & lui mit un signe de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé *Enoch*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *La science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Caïn*.

Mais quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les pharisiens qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame: c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les

vêtemens. JESUS, en un mot, circoncis & baptiſé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptiſés ſeront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'égliſe n'avança cette cruelle chimère; & vous ſavez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'eſt l'africain *Auguſtin*, homme d'ailleurs reſpectable, mais qui tord quelques paſſages de *St Paul* pour en inférer, dans ſes lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que DIEU précipite, du ſein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périſſent dans leurs premiers jours. Liſez ſur-tout le ſecond livre de la revue de ſes ouvrages, chapitre XLV. *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans même ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

Il eſt vrai que la nature, ſoulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette ſentence barbare : cependant il la prononce; il ne ſe rétracte point, lui qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'égliſe fait valoir ce ſyſtème terrible pour rendre ſon baptême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtème. La plupart des théologiens n'oſent plus l'admettre; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans ap-

partiennent à l'enfer. Cela est si vrai, prêtre, en baptisant ces petites cré leur demande si elles renoncent au le parrain, qui répond pour ell bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vo dit ; je pense que la nature de pas tout-à-fait diabolique. Mais pour que l'homme est toujours porté

A.

Il est porté à son b -être, un mal que quand il e ses lui a donné l'amo opre lui la bienveillance qui utile a la colère qui est er la qui le désarme ; la de ses compagnons, l'anu tres ; beaucoup de besoins & dustrie, l'instinct, la raison & voilà l'homme. Quand vous serez essayez de faire un homme sur modèle.

## QUATRIÈME ENTRETIE

*De la loi naturelle, & de la*

B.

Nous sommes bien convaincus n'est point un être absolument venons au fait : qu'appelez-vous

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Égyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs d'épouser sa sœur de père : car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à son frère *Ammon* : Mon frère, ne me faites point de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation

qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

« Le premier qui ayant enclos un ter
» s'avisa de dire, ceci est à moi, & tr
» des gens assez simples pour le croire, fu
» le vrai fondateur de la société civile. (
» de crimes, de guerres, de meurtres,
» de misères & d'horreurs n'eût point épar
» au genre-humain celui qui, arrachant les
» pieux, ou comblant le fossé, eût crié à
» ses semblables: Gardez-vous d'écouter ce
» imposteur; vous êtes perdus, si vous o
» que les fruits sont à tous, & que la terr
» n'est à personne. » (2)

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de gra chemin bel-esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux: car au lieu d'aller gâter terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'a qu'à l'imiter; & chaque père de famille ay suivi cet exemple, voilà bientôt un très-jou village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau*; c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, & de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, & M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands-hommes auxquels on ne pardonne rien.

voïant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer, pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots; tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raison.

. . . *Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*
On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

*Lucrèce* ne sait ce qu'il dit; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles

déplument leurs moineaux, c'est purement pa
esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mette
en pièces les jupes de leurs poupées. C'est ce
passion seule qui conduit tant de monde
exécutions publiques. *Etrange empressement*
*voir des misérables!* a dit l'auteur d'une
gédie.

Je me souviens qu'étant à Paris l(
fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recn
chées & des plus affreuses qu'on puisse ima
ner, toutes les fenêtres qui donnaient sur
place furent louées chèrement par les
aucune d'elles assurément ne fesait la rene
consolante qu'on ne la tenaillerait point
mamelles, qu'on ne verserait point du pl
fondu & de la poix résine bouillante
plaies, & que quatre chevaux ne ti
point ses membres disloqués & sanglans.
des bourreaux jugea plus sainement que *l*
*crèce* : car lorsqu'un des académiciens de
voulut entrer dans l'enceinte pour ex
la chose de plus près, & qu'il fut re
par les archers, *laissez entrer monsieur*, dit
*c'est un amateur*. C'est-à-dire, c'est un cu
ce n'est pas par méchanceté qu'il vient :
n'est pas par un retour sur soi-même, pour
ter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est
quement par curiosité comme on va
expériences de physique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime
fait le mal que pour son avantage ; mais
de gens sont portés à se procurer leur av
tage par le malheur d'autrui, la veng

ſt un paſſion ſi violente, il y en a des exem-
les ſi funeſtes, l'ambition plus fatale encore
 inondé la terre de tant de ſang, que lorſ-
que je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis
enté de me rétracter, & d'avouer que l'homme
eſt très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon
cœur la notion du juſte & de l'injuſte; un *Attila*
que *St Léon* courtiſe, un *Phocas* que *St Gré-
goire* flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un
*Alexandre VI* ſouillé de tant d'inceſtes, de
ant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens,
ivec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle
on, fait la plus indigne & la plus étroite
alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin*
echerche la protection, & pour qui il chaſſe
le France les héritiers de *Charles I*, couſins
germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent
exemples pareils dérangent mes idées, & je
ne ſais plus où j'en ſuis.

A.

Hé bien, les orages empêchent-ils que nous
ne jouiſſions aujourd'hui d'un beau ſoleil? Le
tremblement qui a détruit la moitié de la ville
de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait
très-commodément les voyages de Madrid à
Rome ſur la terre affermie? Si *Attila* fut un
brigand, & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y
a-t-il pas des princes & des miniſtres honnêtes-
gens? & l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle
pas toujours? C'eſt ſur elle que ſont fondées
toutes les lois; les Grecs les appelaient *filles
du ciel*; cela ne veut dire que filles de la
nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétractr aussi ; car je vois qu'on n'a fait des l parce que les hommes sont méchans. Si chevaux étaient toujours dociles, on ne l aurait jamais mis de frein. Mais sans notre temps à fouiller dans la nature de l'h & à comparer les prétendus sauvages aux pr tendus civilisés, voyons quel est le mors convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais qu'on me bride sans me consulter, veux me brider moi-même, & donner ma pour savoir au moins qui me monte dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même

## CINQUIÈME ENTRETIEN.

*Des manières de perdre & de garder sa liberté & de la théocratie.*

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraissez un anglais très-profond ; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouver dont on a peine à retenir les noms, chique, despotique, tyrannique, oligarchi aristocratique, démocratique, anarchique, 

cratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens?

C.

Oui, chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel est votre roman?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies : car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots; les habitans du midi du ruisseau se seront surement moqués de ceux qui sont au nord, & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étaient égales jusque-là de part & d'autre, celui qui passe

pour le plus fort & le plus habile du vill
du nord, dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai
je vous rendrai les maîtres du village du mid
Il parle avec tant d'assurance qu'il obtie
leurs suffrages. Il leur fait prendre de meil
leures armes que n'en a la peuplade oppos
Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent q
plein jour, leur dit-il; il faut attaquer
ennemis pendant qu'ils dorment. Cette
paraît d'un grand génie à la fourmillière
septentrion ; elle attaque la fourmillière
ridionale dans la nuit, tue quelques h
dormeurs, en estropie plusieurs, (con
noblement *Ulysse* & *Rhesus*) enlève les
& le reste du bétail : après quoi la b
victorieuse se querelle nécessairement p
partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils
rapportent au chef qu'ils ont choisi pour c
expédition héroïque. Le voilà donc é
pitaine & juge. L'invention de surprendre
voler & de tuer ses voisins a imprimé la t
dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays
un grand-homme ; on s'accoutume
& lui encore plus à commander. crou
ce pourrait bien être là l'origi la
narchie.

C.

Il est vrai que le grand art de su
tuer & voler est un héroïsme de la plus
antiquité. Je ne trouve point de stra
de guerre dans *Frontin* comparable à ce
enfans de *Jacob*, qui venaient en
nord, & qui surprirent, tuèrent & v

les Sichemites qui dormaient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple ; & sitôt que les Sichemites s'étant coupé le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système : car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains ; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjocès*, (s'il a existé) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Ro-*

*mulus* aſſaſſin de ſon frère, ou *Clovi*: autr
aſſaſſin, *Genſeric*, *Attila* ſe font rois: le
peuples qui demeurent dans des caver
dans des îles, dans des marais, dans des go
de montagnes, dans des rochers, conſerv
leur liberté, comme les Suiſſes, les G
les Vénitiens, les Génois. On vit au
les Tyriens, les Carthaginois & les Rh
conſerver la leur, tant qu'on ne put abo
chez eux par mer. Les Grecs fur l
temps libres dans un pays hériſſé de
tagnes; les Romains dans leurs ſept c
reprirent leur liberté dès qu'ils le pu
l'ôtèrent enſuite à pluſieurs peuples ie
prenant, en les tuant, & en les volant c
nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre
tint par-tout au plus fort & au p

A meſure que les eſprits ſe f r
on a traité les gouvernemens con es e
dans leſquelles on a varié les fonds, les
& les couleurs. Ainſi la monarchie d'I
eſt auſſi différente de celle d'Angleterre
climat. Celle de Pologne ne reſſemble en
à celle d'Angleterre. La république de V
eſt le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela eſt palpable; mais pa
formes de gouvernement, eſt-il b v
y ait jamais eu une théocratie ?

A.

Cela eſt ſi vrai que la théocratie eſt
par-tout, & que du Japon à Rome on v
montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Palestine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies ? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui ci vous saigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïse* & les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas; elle fascine, & le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un

homme d'une imagination allumée voit e
son père & sa mère mourir; ils sont to
vieux & malades, ils meurent; le r
accompli : le voilà persuadé qu'un Die
parlé en songe. Pour peu qu'il soit au
& fripon, (deux choses très-commu
se met à prédire au nom de ce Dieu.
que dans une guerre ses compatriotes
contre un : il leur prédit la victoire à
tion qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan for
élèves qui ont tous le même interêt q
Leur autorité augmente par leur nombre
leur révèle que les meilleurs morceaux de
tons & des bœufs, les volailles les plus g
la mère-goutte de vin leur appartien

*The priests eat roast beef, and the people s*

Le roi du pays fait d'abord un march
eux pour être mieux obéi par le peuple
bientôt le monarque est la dupe du ma
les charlatans se servent du pouvoir
monarque leur a laissé prendre sur la c
pour l'asservir lui-même. Le monarque re
le prêtre le dépossède au nom de DIEU
*muel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* d
l'empereur *Henri IV*, & le prive de la
ture. Ce systême diabolico-théochratiqu
jusqu'à ce qu'il trouve des princes asse
élevés, & qui aient assez d'esprit & de
rage pour rogner les ongles aux *Samuels*
*Grégoires*. Telle est, ce me semble, l'h
du genre-humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magistrats éclairés & un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

*.... Hominum mores tibi nosse volenti*
*Sufficit una domus.*

## SIXIEME ENTRETIEN.

*Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.*

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à

moi, mes enfans sont à moi ; mes domesti
quand je les paye sont à moi ; mais de
droit mes concitoyens m'appartiendraient
tous ceux qui ont des possessions dans le n
territoire ont droit également au maintie
l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir
hommes libres faire eux-mêmes les lois
lesquelles ils vivent, comme ils ont fait
habitations. C'est un plaisir pour moi que
maçon, mon charpentier, mon forgeron
m'ont aidé à bâtir mon logement, mon v
l'agriculteur, & mon ami le manufact
s'élèvent tous au dessus de leur métier
connaissent mieux l'intérêt public que le
insolent chiaoux de Turquie. Aucun labour
aucun artisan dans une démocratie n'a la v
tion & le mépris à redouter ; aucun n'est
le cas de ce chapelier qui présentait sa
quête à un duc & pair pour être payé d
fournitures : Est-ce que vous n'avez rien r
mon ami, sur votre partie ? Je vous dem
pardon, Monseigneur, j'ai reçu un souffle
monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point expo
être traîné dans un cachot pour n'avoi
payer à un homme qu'on ne connaît pas
impôt dont on ignore la valeur & la ca
& jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, e
vraie vie, la vie naturelle de l'homme ; t
autre est un indigne artifice, une mauv
comédie, où l'un joue le personnage de maî
l'autre d'esclave, celui-là de parasite &
autre d'entremetteur. Vous m'avouerez

les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'eſt c'eſt quand les ſots ont été trompés par les fripons, ou quand les faibles ont été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus, à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui l on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'État ariſtocratique, & deux dans l'État monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'ariſtocratie ; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur : j'aimerais mieux ne porter jamais de perruque. Il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur ; cette ariſtocratie eſt le plus ancien État de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'empire, je vous déclare que je ne peux vivre

joyeusement que dans l'une ou dans l'autr de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. C, j'approuve fort votre façon de penser. Je que vous seriez pour le gouvernement Turcs, si vous étiez empereur de Con nople. Pour moi, quoique je ne sois membre du parlement de la Grande-Bret e je regarde ma constitution comme la mei de toutes ; & je citerai pour mon garant témoignage qui n'est pas récusable : c'est c d'un français qui, dans un poëme cons aux vérités & non aux vaines fictions, ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ;
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute ; comme il en fut chez les Ro mains, chez les Athéniens, & comm il en aura toujours chez les hommes. Le c de la perfection humaine est d'être puissant heureux avec des abus énormes ; & c'est quoi nous sommes parvenus. Il est dangereu

de trop manger : mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, & depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse & de Genève ?

A.

DIEU m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de *Bossuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Écriture sainte ?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces juifs appellent *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de *Juda* & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître ; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet ab-

ſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'u
tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livi
dans leſquels on répète les fables d'*Hérodo*
& de ſes ſemblables ſur les anciennes monar
chies de l'Aſie, & ſur les républiques qui
diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une *Didon* ſœui
tendue de *Pigmalion*, (qui ne ſont point
noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie po
acheter en Afrique autant de terrain qu'e
pourrait contenir un cuir de bœuf, &
le coupant en lanières, elle entoura de
lanières un territoire immenſe où elle 1
Carthage; que ces hiſtoriens romanciers parle
après tant d'autres, & que tant d'autres n
parlent après eux des oracles d'*Apollon* accom
plis, & de l'anneau de *Gigès*, & des oreill
de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui f
ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende
les lois de *Charondas*; qu'on nous répète
la petite ville de Sibaris mit trois cents
hommes en campagne contre la petite vil
Crotone qui ne put armer que cent 1
hommes: il faut mettre toutes ces hiſt
avec la louve de *Romulus* & de *Re*
cheval de Troye & la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſ
ancienne: & à l'égard de la moderne,
chacun cherche à s'inſtruire par les fautes o
ſon pays & par celles de ſes voiſins: la le
çon ſera longue; mais auſſi voyons toute
les belles inſtitutions par lequelles les nation
modernes ſe ſignalent: cette leçon ſera l
encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable. (3)

C.

Voyons donc.

## SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.*

C.

SERIEZ-VOUS aſſez hardi pour me ſoutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains ; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent ſur le coliſée ? les ſavetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de *Sophocle ?* vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* & *Démoſthène ?* & enfin, Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite ſi ſimplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée, & on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philoſophe ſuperficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

A.

Non : mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de m du reste de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez-en, je vous prie, la G qui obéit au grand-turc, & la malheur partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi ; mais songez que qui n'est que d'un dixième moins grand Londres, n'était alors qu'une petite cité bare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madri un désert ; & de la rive droite du Rhin jusqu golfe de Bothnie tout était sauvage : les habitans de ces climats vivaient comme les T tares ont toujours vécu, dans l'ignora, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le tr à Berlin, en Suède, en Pologne, en Ru, & que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues le catéchisme de la nob de Moscou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de m sur les bords du Danube (*) & du Manzanares ; la lumière est venue du Nord : car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré ; mais toutes

(*) Les rives du Danube ont bien changé de pression de cet ouvrage.

ces nouveautés font-elles qu'on foit plus heureux dans ces pays, qu'on ne l'était quand *Céfar* defcendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maifons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la difette, l'anarchie & l'efclavage. Ceux qui font mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *Céfar* : ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiffon féché au foleil & pour une cabane de paille. La vie fauvage a fes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient fous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt des trois fchellings par livre fur fon champ & fur fon pré, & d'un fchelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'eft point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et fi je vous difais que ce font les fauvages qui corrompent la nature, & que c'eft nous qui la fuivons.

C.

Vous m'étonnez : quoi ! c'eft fuivre la nature

que de sacrer un archevêque de Cantorbéry? d'appeler un allemand transplanté chez vous *votre majesté?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme? & de payer plus du quart votre revenu tous les ans? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres quand le bien-être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se contraient à jeun & mourans de faim sous prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir prunes, & que deux petits coquins de la noire ou des Chicachas en feraient aut

B.

Hé bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux n gajats en concluront, que dans tous les ca pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourni le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. qui inventeront les arts, (ce qui est un g don de DIEU), ceux qui proposeront des lois ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle

ura été en effet obſervée. Donc, lorſque nous
onvenons de payer trois ſchellings en commun
ar livre ſterling, pour jouir plus ſurement de
ix-ſept autres ſchellings ; quand nous conve-
ons de choiſir un allemand pour être, ſous
nom de *roi*, le conſervateur de notre li-
erté, l'arbitre entre les lords & les communes,
chef de la république ; quand nous n'épou-
ons qu'une ſeule femme par économie, &
our avoir la paix dans la maiſon ; quand nous
olérons (parce que nous ſommes riches) qu'un
rchevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces
e revenu pour ſoulager les pauvres, pour prê-
her la vertu s'il ſait prêcher, pour entretenir
paix dans le clergé, &c. &c., nous feſons
lus que de perfectionner la loi naturelle, nous
llons au-delà du but ; mais le ſauvage iſolé
brut (s'il y a de tels animaux ſur la terre,
e dont je doute fort) que fait-il, du matin
u ſoir, que de pervertir la loi naturelle en
tant inutile à lui-même & à tous les hommes ?
Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire,
ne hirondelle qui ne ferait pas ſon nid, une
oule qui ne pondrait jamais, corromprajent
ur loi naturelle qui eſt leur inſtinct. Les hom-
es inſociables corrompent l'inſtinct de la na-
ure humaine.

## C.

Ainſi l'homme déguiſé ſous la laine des mou-
ons, ou ſous l'excrément des vers-à-ſoie,
ventant la poudre à canon pour ſe détruire,
allant chercher la vérole à deux mille lieues
e chez lui, c'eſt-là l'homme naturel ; & le
raſilien tout nu eſt l'homme artificiel ?

battu quand il désobéit : y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument l liberté comme ce nègre ? La seule différer entre le nègre & le guerrier, c [illegible] guerrier coûte bien moins. Un [illegible] ne revient à présent à cinq cents écus au [illegible] ins & un beau soldat en coûte à peine cin[illegible] Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu il est confiné ; l'un & l'autre sont [illegible] la moindre faute. Le salaire est à peu p même ; & le nègre a sur le soldat l'av[illegible] de ne point risquer sa vie, & de la pas[illegible] sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme [illegible] vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il vend à bon marché quelque chose de si cieux. Dites qu'il est un imbécille ; n[illegible] dites pas que je suis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de Vol[illegible] 1°. Les principes du droit naturel prononcent la [illegible] de toute convention dont il résulte une lésion qui [illegible] qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des co[illegible] tans, ou de la violence & de la fraude de l'autre. Un engagement est nul par la même raison to[illegible] fois que les conditions de cet engagement n'on[illegible] une étendue déterminée. 3°. Quand il serait vrai [illegible] pût se vendre soi-même, on ne pourrait point ve[illegible] sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit [illegible] vendre un autre à moins qu'il ne se fût vendu vo[illegible] tairement, & que cette permission fût une des clauf[illegible] la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime

aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il a y de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel evêque qui n'a guère que des serfs de glèbe, de main-morte dans son territoire : telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, si des évêques & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St Pierre* sera signée par le grand-turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

*Fin du premier volume des dialogues.*

# TABLE

## DES

# DIALOGUES ET ENTRETIENS

# PHILOSOPHIQUES

Contenus dans ce volume.

PREMIER DIALOGUE.

qui a été connue en son temps; j'ai t
ce morceau qui me paraît singulier.

« Le premier qui ayant enclos
» s'avisa de dire, ceci est à moi,
» des gens assez simples pour le cr
» le vrai fondateur de la société ci
» de crimes, de guerres, de meurt
» de misères & d'horreurs n'eût point
» au genre-humain celui qui, arraci
» pieux, ou comblant le fossé, eût
» ses semblables : Gardez-vous d'écou
» imposteur ; vous êtes perdus, si vou
» que les fruits sont à tous, & que
» n'est à personne. » (2)

C.

Il faut que ce soit quelque vo
chemin bel-esprit, qui ait écrit cette
nence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est
fort paresseux : car au lieu d'aller
terrain d'un voisin sage & industrieux,
qu'à l'imiter ; & chaque père de fam
suivi cet exemple, voilà bientôt un
village tout formé. L'auteur de ce
paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau*; c'
exemples des contradictions de l'esprit huma
ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, &
d'autres, comme un prédicateur de la vertu,
*Voltaire* comme un corrupteur de la morale.
que les grands-hommes auxquels on ne p

ılant le bon homme qui a entouré d'une ie vive son jardin & son poulailler, il a ınqué aux premiers devoirs de la loi narelle ?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi ıturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien est plus naturel que de faire du mal. Beauıup d'enfans s'amusent à plumer leurs moiıaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui courent avec un secret plaisir sur le rivage la mer, pour jouir du spectacle d'un vaisseau ıttu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui engloutit par degrés dans les flots; tandis ıe les passagers lèvent les mains au ciel, & mbent dans l'abyme de l'eau avec leurs femes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *ıcrèce* en donne la raison.

. . . *Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*
On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

*Lucrèce* ne sait ce qu'il dit; & il y est fort jet malgré ses belles descriptions. On court un tel spectacle par curiosité. La curiosité t un sentiment naturel à l'homme; mais il y a pas un des spectateurs qui ne fît les derers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux ıi se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles

déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens qu'étant à Paris lorſqu'on fit ſouffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chèrement par les dames; aucune d'elles aſſurément ne feſait la réflexion conſolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix réſine bouillante dans ſes plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que *Lucrèce* : car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur*. C'eſt-à-dire, c'eſt un curieux; ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi-même, pour goûter le plaiſir de n'être pas écartelé : c'eſt uniquement par curioſité comme on va voir des expériences de phyſique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage ; mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance

C.

N'importe, je ſuis prêt de me rétracter auſſi ; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes ſont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais ſans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus ſauvages aux prétendus civiliſés, voyons quel eſt le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne ſaurais ſouffrir qu'on me bride ſans me conſulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour ſavoir au moins qui me montera ſur le dos.

C.

Nous ſommes à peu près de la même écurie.

## CINQUIÈME ENTRETIEN.

*Des manières de perdre & de garder ſa liberté, & de la théocratie.*

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraiſſez un anglais très-profond ; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, deſpotique, tyrannique, oligarchique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théo-

pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs, (comme firent noblement *Ulysse* & *Rhesus*) enlève les filles & le reste du bétail : après quoi la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand-homme ; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent





B.

Mais ces lois ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je penſe qu'il était un composé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas; elle faſcine, & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un

homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir ; ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent ; le rêve est accompli : le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, ( deux choses très-communes ) il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un : il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même interêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère-goutte de vin leur appartiennent.

*The priests eat roast beef, and the people stare.*

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple ; mais bientôt le monarque est la dupe du marché : les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la sépulture. Ce systême diabolico-théochratique dure jusqu'à ce qu'il trouve des princes assez bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre-humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les
ıoſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la
ɔpulace imbécille d'une ville de province dans
quelle il y a deux couvents de moines, quel-
ıes magiſtrats éclairés & un commandant qui a
ı bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'at-
ouper autour des cordeliers & des capucins,
: commandant veut les contenir. Le magiſ-
at, fâché contre le commandant, rend un
rêt qui ménage un peu l'inſolence des moines
la crédulité du peuple. L'évêque eſt encore
us fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une
faire divine. Et les moines reſtent puiſſans
ſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

*.... Hominum mores tibi noſſe volenti*
*Sufficit una domus.*

# SIXIEME ENTRETIEN.

*es trois gouvernemens, & de mille erreurs*
*anciennes.*

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je
'accommoderais aſſez d'un gouvernement dé-
ocratique. Je trouve que ce philoſophe avait
ɔrt, qui diſait à un partiſan d'un gouverne-
ent populaire : *Commence par l'eſſayer dans*
*maiſon, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec
permiſſion, une maiſon & une ville ſont
:ux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à

moi, mes enfans sont à moi ; mes domestiques quand je les paye sont à moi ; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter ; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures : Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie ? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme ; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que

les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'eſt c'eſt quand les ſots ont été trompés par les fripons, ou quand les faibles ont été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus, à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'État ariſtocratique, & deux dans l'État monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'ariſtocratie ; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur : j'aimerais mieux ne porter jamais de perruque. Il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur ; cette ariſtocratie eſt le plus ancien État de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'empire, je vous déclare que je ne peux vivre

joyeusement que dans l'une ou dans l'au de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. *C*, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs, si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un français qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ;
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute ; comme il en fut chez le mains, chez les Athéniens, & comm en aura toujours chez les hommes. Le c de la perfection humaine est d'être puis heureux avec des abus énormes ; & quoi nous sommes parvenus. Il est dan

de trop manger : mais je veux que ma table ſoit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaiſir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, & depuis la horde hébraïque juſqu'aux dernières diſſentions de Raguſe & de Genève ?

A.

DIEU m'en préſerve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Aſſez de gens, qui n'ont pu gouverner une ſervante & un valet, ſe ſont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdiſſions notre temps à lire enſemble le livre de *Boſſuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture ſainte ?* Plaiſante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut ſanguinaire ſans être guerrier, uſurier ſans être commerçant, brigand ſans pouvoir conſerver ſes rapines, preſque toujours eſclave & preſque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces juifs appellent *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Boſſuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat, à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, aſſaſſina *Urie* dès qu'il fut le maître ; & ce ſage *Salomon* qui commença par aſſaſſiner *Adonias* ſon propre frère au pied de l'autel. Je ſuis las de cet ab-

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable. (3)

C.

Voyons donc.

## SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.*

C.

SERIEZ-VOUS assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains ; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée ? les savetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle ?* vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* & *Démosthène ?* & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite si simplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée, & on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philosophe superficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

A.

Non : mais Londres vaut dix mille f qu'elle ne valait alors, & il en eſt du reſte de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez-en, je vous prie, qui obéit au grand-turc, & la ma partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auſſi ; mais ſongez qu qui n'eſt que d'un dixième moins gr Londres, n'était alors qu'une petite bare. Amſterdam n'était qu'un marais un déſert ; & de la rive droite du Rhin golfe de Bothnie tout était ſauvage bitans de ces climats vivaient comme tares ont toujours vécu, dans l'igr dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe ait aujourd'hui des philoſophes ſur à Berlin, en Suède, en Pologne, en & que les découvertes de notre grand ſoient devenues le catéchiſme de la de Moſcou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas ſur les bords du Danube (*) & du Man la lumière eſt venue du Nord : car v gens du Nord par rapport à moi qui ſous le quarante-cinquième degré ; mai

(*) Les rives du Danube ont bien changé de preſſion de cet ouvrage.

ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays, qu'on ne l'était quand *César* descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus ?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *César* : ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil & pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt des trois schellings par livre sur son champ & sur son pré, & d'un schelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'est point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez : quoi ! c'est suivre la nature

que de sacrer un archevêque de Cantorbéry? d'appeler un allemand transplanté chez vous *votre majesté?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun & mourans de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Hé bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de DIEU), ceux qui proposeront des lois, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle

a été en effet obſervée. Donc, lorſque nous venons de payer trois ſchellings en commun livre ſterling, pour jouir plus ſurement de ·ſept autres ſchellings ; quand nous convens de choiſir un allemand pour être, ſous nom de *roi*, le conſervateur de notre liié, l'arbitre entre les lords & les communes, hef de la république ; quand nous n'épou; qu'une ſeule femme par économie, & r avoir la paix dans la maiſon ; quand nous rons (parce que nous ſommes riches) qu'un ievêque de Cantorbéry ait douze mille pièces evenu pour ſoulager les pauvres, pour prê: la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir aix dans le clergé, &c. &c., nous feſons que de perfectionner la loi naturelle, nous ns au-delà du but ; mais le ſauvage iſolé rut (s'il y a de tels animaux ſur la terre, lont je doute fort) que fait-il, du matin ſoir, que de pervertir la loi naturelle en it inutile à lui-même & à tous les hommes? ne abeille qui ne ferait ni miel ni cire, hirondelle qui ne ferait pas ſon nid, une le qui ne pondrait jamais, corrompraient loi naturelle qui eſt leur inſtinct. Les hominſociables corrompent l'inſtinct de la na: humaine.

C.

.inſi l'homme déguiſé ſous la laine des mou;, ou ſous l'excrément des vers-à-ſoie, entant la poudre à canon pour ſe détruire, llant chercher la vérole à deux mille lieues chez lui, c'eſt-là l'homme naturel ; & le ſilien tout nu eſt l'homme artificiel?

A.

Non : mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fève, qui ne sera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brasilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe, après tout, le caractère d'un Brasilien & les sentimens d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

## HUITIEME ENTRETIEN.

*Des serfs de corps.*

B.

Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sureté des magasins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention, comme vous

voyez; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis; nous les voyons toujours agir ſans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au haſard, elles jugent peut-être ainſi de nous; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſur-tout qui me mettent en colère; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Monteſquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri: mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient: quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt

battu quand il déſobéit : y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre ? La ſeule différence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cents écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné ; l'un & l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à peu près le même ; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a ſon tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille ; mais ne dites pas que je ſuis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire* : 1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il réſulte une léſion qui prouve qu'elle eſt l'ouvrage de la démence de l'un des contractans, ou de la violence & de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement eſt nul par la même raiſon toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il ſerait vrai qu'on pût ſe vendre ſoi-même, on ne pourrait point vendre ſa poſtérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre à moins qu'il ne ſe fût vendu volontairement, & que cette permiſſion fût une des clauſes de la vente ; l'eſclavage ne ſerait donc alors légitime que

Il

Il me semble que *Grotius*, liv. II chap. V, approuve fort l'esclavage; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée, qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des espagnols. Un espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit: Brave anglais, ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons: il me lit les soirs *Dom-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un espagnol aux mêmes con-

dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave & celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées; son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, & est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge & partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres, & alors cet esclavage est une violation du droit naturel; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage.

ditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Justinien*. (5)

*Montesquieu* n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme, par exemple, les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit, (*r*) & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. *Jean Perri* dit précisément le contraire. (*s*) Voici ses propres mots : *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son golut, mais seulement raad qui signifie* sujet. *Il est vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel ; car il est encore aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boïards ou

(5) Cela suppose qu'on a droit de tuer un homme qui se rend : sans quoi celui qui fait esclave un ennemi, au lieu de le tuer, est un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourse de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme esclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler qu'assassiner ; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'ensuit point qu'on ait sur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reste, ces décisions de M. *A* ne sont pas la véritable opinion de M. de *Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui se soucie fort peu des hommes assez lâches & assez imbécilles pour rester dans l'esclavage, & qui trouve fort bon qu'on le fasse esclave, s'il est assez faible pour préférer la vie à la liberté.

(*r*) Livre XV, chap. VI.

(*s*) Page 228.

aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encore eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il a y de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel evêque qui n'a guère que des ſerfs de glèbe, de main-morte dans ſon territoire: telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrétienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, ſi des évêques & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

B.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

C.

La choſe arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St Pierre* ſera ſignée par le grand-turc & par toutes les puiſſances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer juſqu'au centre de la terre, pour ſavoir bien préciſément comment il faut ſe conduire ſur ſa ſurface.

*Fin du premier volume des dialogues.*

# TABLE

## DES

## DIALOGUES ET ENTRETIEN

## PHILOSOPHIQUES

Contenus dans ce volume.

PREMIER DIALOGUE.

Fin de la Table.



